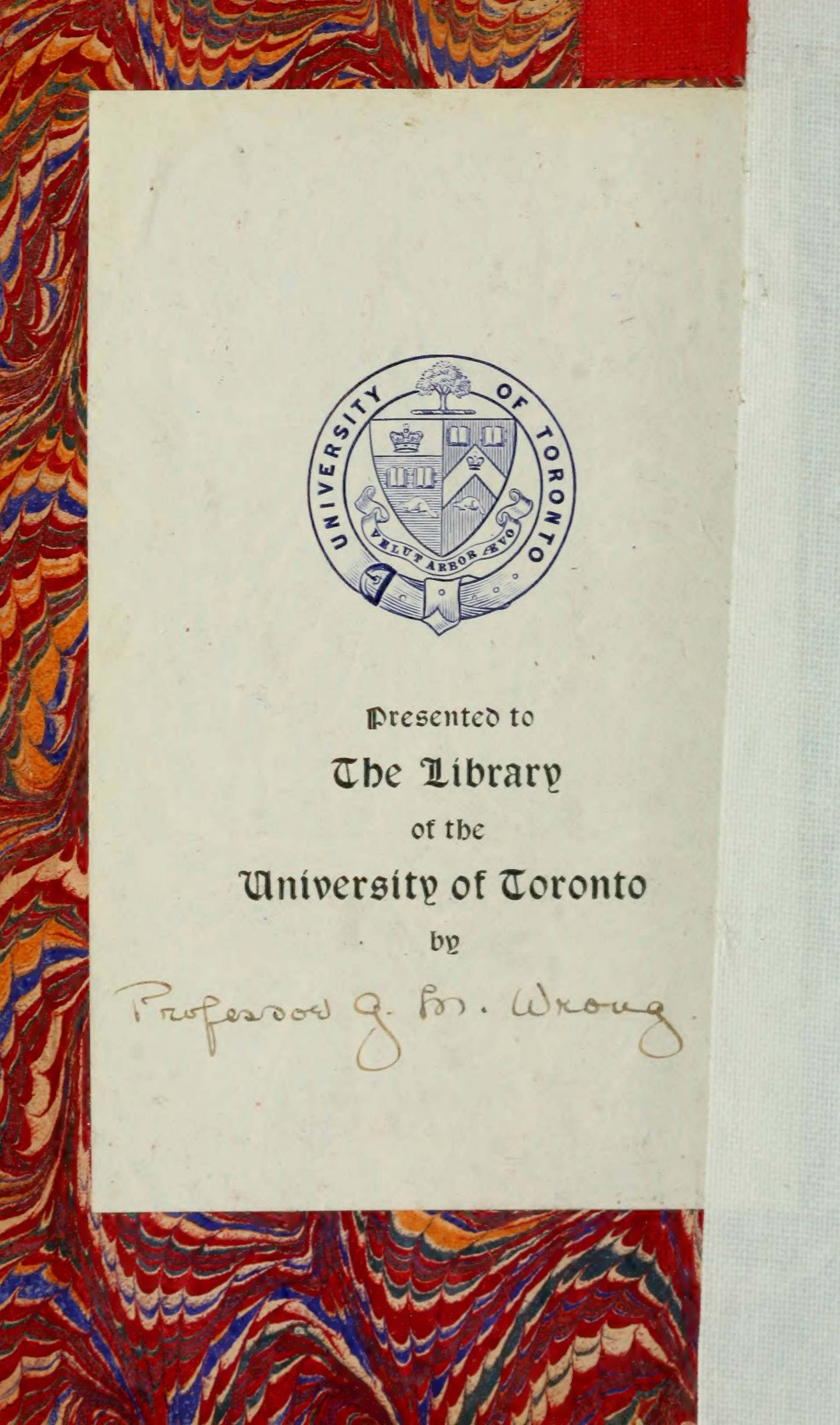

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



THÉATRE

DE

JEAN RACINE

THÉATRE

DE

JEAN RACINE

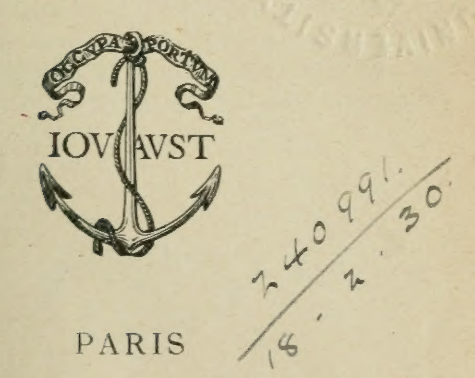
PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN TROIS VOLUMES

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE PAR V. FOURNEL

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, SUCCESSEUR

26, Rue Racine, 26

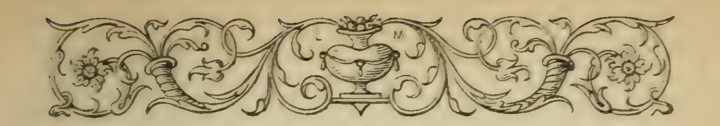


NOTE DE L'ÉDITEUR

Ainsi que nous l'avions fait pour le *Théâtre de Corneille,* nous avons suivi, pour notre édition de Racine, le dernier texte imprimé du vivant de l'auteur, celui de 1697. Nous n'avons eu recours aux variantes des autres éditions, originales ou collectives, que pour nous aider à rectifier les erreurs contenues dans celle que nous reproduisions, ou parfois pour indiquer une version qui nous paraissait préférable.

Il n'y a pas de choix à faire dans Racine, dont toutes les pièces ont continué à être lues, sinon jouées : c'est donc une édition complète de son *Théâtre* que nous donnons aujourd'hui.





LE

THÉATRE DE RACINE

ET LES

VARIATIONS DU GOUT

AVANT *d'écrire cette notice, nous venons de relire le théâtre de Racine : c'est une des jouissances les plus exquises et les plus rares que puisse se procurer un lettré. Il est des écrivains plus profonds et plus grands, des poètes d'un plus haut vol et d'une plus large envergure, des peintres d'un coloris plus éblouissant et d'un plus énergique relief; il n'en est point qui donne mieux l'idée d'une perfection égale et soutenue, qui satisfasse plus complètement un esprit délicat, par la variété et l'étendue de ses dons, la proportion, la mesure, l'harmonieux équilibre de ses qualités, l'heureux accord de son noble talent avec l'admirable époque dont il semble*

l'expression directe et adéquate, comme diraient les Allemands, les ressources inépuisables d'un art assez consommé pour qu'on n'y sente presque jamais l'effort, l'alliance de la grâce et de l'élégance à la force, la savante construction d'un style qui, se tenant toujours à égale distance de l'archaïsme et du néologisme, mettant en œuvre avec une souplesse et une habileté infinies tous les secrets du bien dire, a su atteindre à cette maturité ferme et calme où la vie est dans son complet épanouissement, mais aussi dans son complet équilibre, si bien que les variations mêmes de la mode et deux ou trois révolutions littéraires n'en ont rien pu faire vieillir. Dans le travail encore confus d'une littérature en formation et d'une langue insuffisamment fixée, il a su, grâce à la sûreté de son goût, discerner le point précis, l'exacte et juste limite, ni en deçà ni au delà, et s'y établir de manière à rester pour les âges futurs non pas sans doute un type absolu, en dehors duquel il n'y a rien à tenter, mais le modèle accompli d'un genre classé au premier rang de notre patrimoine classique. Il présente enfin le phénomène, peut-être unique dans l'histoire littéraire, d'un grand poète qui, après avoir atteint le sommet, s'y maintient d'un pied sûr, et, sans se laisser affaiblir ni par la production, ni, ce qui était plus dangereux, par une longue retraite, donne l'exemple d'une continuité ininterrompue de chefs-d'œuvre à peu près également quoique très diversement parfaits, et dont chacun a obtenu la préférence de quelque bon juge.

Certes Jean Racine n'a pas dans notre théâtre le rôle créateur et souverain de Corneille. Quand il

naquit, le 21 décembre 1639, celui-ci était dans tout l'éclat de son génie et de sa gloire. Il avait fait jouer LE CID *et* HORACE, *écrit* CINNA, *et renouvelé ou plutôt institué le théâtre français. Quand Racine, incertain et se cherchant lui-même, mais ayant déjà pourtant le vague instinct de son double génie dramatique et lyrique, prélude et s'essaye, d'une part, dans* LES NYMPHES DE LA SEINE, LA RENOMMÉE AUX MUSES, LES BAINS DE VÉNUS; *de l'autre, en ses tragédies juvéniles d'*AMASIE, *des* AMOURS D'OVIDE, *de* THÉAGÈNE ET CHARICLÉE, *Corneille a depuis longtemps dépassé la période des grands chefs-d'œuvre, mais il se retrouve et se manifeste encore par d'incomparables éclairs. Enfin, quand Racine aborde le théâtre avec* LA THÉBAÏDE, OU LES FRERES ENNEMIS (1664), *Corneille en est à* SOPHONISBE *et va bientôt arriver à* AGÉSILAS, *mais en passant par* OTHON. *Malgré plus d'un revers et une décadence visible, le vieil athlète impose toujours l'admiration, la crainte et le respect; il règne encore sans partage, et nul n'ose se mesurer à lui.*

Quelle que pût être la présomption de sa jeunesse, Racine n'eut pas sans doute alors l'idée d'entrer en lutte contre l'auteur du CID *et de renouveler la scène de don Rodrigue avec le vieux Gormas. Loin de songer à l'abattre, il paraît évident qu'il cherchait plutôt à marcher sur ses traces et à l'imiter. Cette imitation, sans avoir rien de servile, est visible çà et là dans le dialogue de la* THÉBAÏDE (*V. par exemple acte* I, *sc.* V), *surtout dans* ALEXANDRE, *où abondent les vers cornéliens, frappés en maximes concises et brillantes; où Ariane est une héroïne* romaine *à la*

façon de l'Émilie de Cinna, *où Porus est un héros coulé dans le moule de Nicomède, où l'amour d'Alexandre pour Cléofile et sa générosité pour son ennemi mourant rappellent la générosité de César envers son ennemi mort et son amour pour Cléopâtre ; où enfin, comme chez Corneille, c'est le ressort de l'admiration qui est principalement mis en jeu. Si l'on gardait un doute sur cette première attitude de Racine, et sur ce qu'elle avait de respectueux, il devrait s'effacer devant ce fait, rapporté par Valincour et qui semble authentique, de la visite faite par le jeune poète à Corneille, avec la déférence d'un disciple, pour lui soumettre sa tragédie d'*Alexandre. *Mais il imitait Corneille avec son génie propre, déjà bien marqué, et qui laissait facilement voir, sous des ressemblances de surface ou de détail, une manière toute différente de concevoir le poème dramatique et des moyens non moins différents de lui donner la forme et la vie. Cette diversité était dès lors tellement sensible, tellement fondamentale même, qu'elle pourrait suffire à expliquer, surtout pour une pièce dont la composition est loin de valoir le style, la réponse décourageante que Valincour prête à Corneille, en admettant même qu'une secrète inquiétude, une jalousie encore voilée, le pressentiment des victoires prochaines sous lesquelles allait l'accabler ce jeune rival, eussent influé sur son jugement, et qu'il y faille chercher un peu de cette défiance injuste que les rois ont souvent pour leurs héritiers présomptifs. Quoi qu'il en soit, l'avis exprimé par Corneille, en aiguillonnant un esprit sûr de sa force, en le poussant à s'affirmer par quelque œuvre éclatante, devant laquelle le*

doute ne serait plus possible et qui convaincrait rudement le vieux poète de son injurieuse erreur, devait détourner Racine d'une voie d'imitation d'où il eût bien fini, mais plus tard sans doute, par s'écarter lui-même.

*Les représentations d'*ALEXANDRE LE GRAND *soulevèrent beaucoup de critiques ; mais l'arrêt de Corneille, qui déclarait Racine impropre à la poésie dramatique, ne fut confirmé par personne, pas même par ses admirateurs les plus déclarés. Dans une* DISSERTATION *où il ne ménageait point les observations sévères au jeune auteur d'*ALEXANDRE, *Saint-Evremond commença par reconnaître en lui le* vrai successeur *de Corneille, dont maintenant, disait-il, « la vieillesse me donne bien moins d'alarmes ». Plus tard il écrira à M. de Lionne, à propos de* BRITANNICUS : *« Il passe, à mon sens, l'*ALEXANDRE *et l'*ANDROMAQUE *»; et Mme de Sévigné semblera, elle aussi, mettre ces deux tragédies sur le même rang, dans une lettre à sa fille, après* BAJAZET : *« Jamais il n'ira plus loin qu'*ALEXANDRE *et qu'*ANDROMAQUE. *» L'abus de la galanterie, qui nous choque dans le personnage du héros macédonien, était conforme aux idées et aux habitudes du temps, et n'avait rien surtout qui empêchât l'auteur d'être regardé comme l'héritier de Corneille, plus galant encore et plus à contre-sens dans quelques-unes de ses pièces, notamment dans* ŒDIPE. *Racine nous apprend lui-même, en sa première préface, que, si les uns lui reprochaient de trop faire parler d'amour à Alexandre, les autres trouvaient que ce héros n'était pas assez amoureux. Le sot campagnard du* REPAS RIDICULE *de Boileau*

exprime une opinion qui avait de nombreux partisans, lorsqu'il s'écrie :

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* :
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Il ne faut jamais perdre de vue ce courant de l'esprit public en examinant le théâtre de Racine. Ceux qui lui reprochent ses concessions au goût du temps ne doivent point oublier que d'autres lui adressaient des reproches tout contraires. L'auteur de la DISSERTATION SUR LES TRAGÉDIES DE PHÈDRE ET HIPPOLYTE *démontre que notre poète a « manqué de civilité, choqué les règles de la bienséance, ignoré l'usage de la cour ». De telles critiques peuvent donner une idée du discernement et du goût de Racine, et témoignent comment il savait résister, même en cédant. Là où nous croyons qu'il n'a fait que suivre la mode, il se trouve, en examinant de près, qu'il l'a accommodée à son talent et aux besoins du genre tragique. Personne ne se dérobe aux influences de son époque ; mais, en subissant, quelquefois un peu trop, les conditions de son siècle et du milieu où il vivait, Racine du moins sut toujours les élever jusqu'au grand art.*

*On a dit bien des fois qu'*ANDROMAQUE (1667) *fut le* CID *de Racine, et ce rapprochement est si naturel qu'il serait difficile de ne pas l'indiquer. Pour le coup, il n'était plus possible à personne, pas même à l'auteur du* CID, *de s'y méprendre : Corneille avait un rival digne de lui, quoique bien différent de lui. Dans* ANDROMAQUE, *Racine n'a pas encore atteint la perfection de style où nous le verrons s'élever. Le vers a déjà toute son élégance et toute son harmonie;*

il n'a pas encore partout cette structure ferme et savante qui ne laisse entrevoir aucune négligence, aucune cheville, *et dissimule si bien les faiblesses qu'elles échappent à presque tous les regards. Mais, pour le pathétique, la vie, le mouvement, la passion, pour la connaissance intime et profonde des secrets du cœur, pour l'expression délicate ou énergique, toujours vraie, toujours émouvante, des sentiments et des caractères, il ne dépassera pas* ANDROMAQUE.

LES PLAIDEURS (1668) *représentent dans la carrière de Racine un intermède joyeux, assez pareil à ce drame satirique qui était imposé par la loi des concours, dans la Grèce de Sophocle et d'Euripide, à tout auteur d'une trilogie tragique. Après quoi,* BRITANNICUS, BÉRÉNICE, BAJAZET, MITHRIDATE, IPHIGÉNIE, *se succèdent d'année en année. Boileau se vantait d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles : pas trop difficilement, puisque chaque année produisait sa tragédie, en moyenne de seize à dix-huit cents vers. L'intervalle fut de deux ans, et même un peu plus, entre* IPHIGÉNIE *et* PHÈDRE, *la seule pièce où il ait lutté directement avec Euripide. Après* PHÈDRE, *Racine s'enfonce dans un long repos, et paraît vouloir définitivement renoncer au théâtre. Les scrupules de conscience peuvent revendiquer sans doute la plus forte part dans cette détermination ; cependant les dégoûts que lui avait fait éprouver la sotte et violente cabale des protecteurs de Pradon, son mariage et sa vie de famille, ses fonctions d'historiographe du roi, y furent bien pour quelque chose aussi. Il faut regretter sans doute une résolution qui nous a privés de plusieurs*

chefs-d'œuvre, en particulier d'une ALCESTE *et de l'*IPHIGÉNIE EN TAURIDE, *dont on trouva le plan dans ses papiers; il faut la respecter plus encore, tout en la trouvant excessive. D'ailleurs, est-on en droit d'accuser une conversion où son génie allait se renouveler, et de déclarer stérile une retraite d'où il devait sortir avec* ESTHER *et* ATHALIE ? *Il y a là de quoi nous consoler de bien des pertes. Ces deux chefs-d'œuvre, qui venaient rattacher la fin de sa vie à ses commencements pieux, et grâce auxquels le vieux fond chrétien, qui n'avait jamais entièrement disparu, mais qui avait été recouvert et voilé, reprenait enfin le dessus, sont des fruits directs de sa conversion : sans elle il est probable qu'il ne les eût jamais produits, car il en a certainement puisé l'inspiration dans le progrès de sa vie morale et de sa piété, comme dans le recueillement silencieux d'une retraite de douze ans, où s'était accumulé et mûri son trésor poétique.*

C'était le chant du cygne, si l'on peut appliquer une telle métaphore à cette œuvre superbe où le cygne de BÉRÉNICE, *d'*IPHIGÉNIE *et d'*ESTHER, *sans transformation, en restant fidèle à sa nature et par le seul développement de ses qualités dramatiques et poétiques portées à leur plus haut degré de perfection, était devenu un aigle. Après* ATHALIE, *Racine rentra dans le silence. Sauf quelques visites à la cour, il ne vécut plus que pour Dieu et pour sa famille. C'est un des spectacles les plus touchants, malgré son apparente mesquinerie, que celui de ce noble poète oubliant les ivresses de la gloire pour le devoir obscur et bourgeois, mettant toute son ambition à n'être plus désormais qu'un humble chrétien, le bon époux*

d'une excellente femme qui ne l'a jamais lu et ne sait même pas ce que c'est qu'une rime masculine, l'excellent père d'une famille nombreuse qu'il élève avec une sollicitude admirable. Sa physionomie s'achève; la beauté morale, un peu obscurcie dans l'orgueil du triomphe, dans les entraînements de la lutte et des représailles, en apparaît de plus en plus. Cette tendresse, visible en ses grandes œuvres, mais dont on avait pu douter quelquefois dans la première partie de sa carrière, et qu'il avait gaspillée en attachements frivoles, trouve enfin son emploi dans la règle; loin d'être détruit en cette période d'inaction, l'accord entre sa vie, son caractère et son œuvre devient au contraire plus visible. Il mourut avec le XVIIe siècle, le 26 avril 1699, comme il convenait à l'homme en qui ce siècle a trouvé son expression la plus complète, la plus harmonieuse.

Certes, à quelque point de vue qu'on se place, Racine est sinon le plus grand, du moins le plus parfait de nos poètes et l'un des plus exquis. Mais il ne prend toute sa valeur, et on ne le voit sous son vrai jour, que si on le remet d'abord dans ce cadre du siècle et de la cour, de Saint-Germain, de Versailles, de Saint-Cloud, où ses tragédies furent si souvent représentées et se trouvaient si bien à leur place[1]. L'excès d'élégance et de galanterie s'explique aisément ainsi et forme une harmonie de plus. Racine est un poète universel, aux beautés profondes et

1. C'est ce qu'a fait, avec sa manière vigoureuse, mais hyperbolique, M. Taine, dans un des plus intéressants chapitres de ses *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.*

durables, mais en même temps c'est le poète de l'époque et de la cour les plus polies *du monde. Dans ce milieu, la passion la plus violente garde la bienséance; l'amour, même en ses transports, s'exprime avec mesure : la distinction et le beau langage sont la loi suprême. Nous n'irons pas jusqu'à dire, avec M. Saint-Marc Girardin, que le système de généralisation suivi par Racine au théâtre rappelle le procédé de généralisation administrative introduit par Louis XIV dans son gouvernement : le rapprochement nous semble un peu forcé. Mais qui, en se promenant dans le château et le parc de Versailles, n'a senti le rapport intime existant entre cette architecture de marbre prolongée en architecture de feuillage, d'eaux et de fleurs, ces avenues majestueuses, ces larges et droites allées que bordent de hautes charmilles semblables aux murailles d'un palais, et les tragédies de Jean Racine? Qui, dans cet ensemble pompeux et charmant, au milieu de ce paysage royal, où l'art relève la nature et où tant de correction s'unit à tant de grandeur, ne s'est attendu à rencontrer tout à coup, devant le parterre de Latone ou le bassin de Neptune, quelque personnage des tragédies raciniennes : Pyrrhus, Agamemnon, Titus, Mithridate, côte à côte avec le duc de Saint-Aignan ou le marquis de Dangeau; Bérénice se promenant avec Henriette d'Angleterre, Esther saluant M*me *de Maintenon, la jeune et tendre Aricie causant avec La Vallière?*

II

Mais, au lieu de recommencer pour la millième fois une étude détaillée sur le talent et l'œuvre de Racine, il nous a paru préférable de nous placer à un point de vue nouveau, en écrivant un chapitre d'histoire littéraire plutôt que de critique. Racine est un poète national. On trouve au plus haut degré dans ses œuvres l'expression du goût français, des qualités propres à notre race et à notre pays. Il semble donc que sa gloire eût dû toujours être considérée chez nous comme une sorte de patrimoine commun. Mais il n'en est rien : elle a été souvent et vivement attaquée, et c'est un examen intéressant que celui des variations du goût s'exprimant par les vicissitudes de la renommée de Racine.

De son vivant même, les adversaires ardents, acharnés, ne lui ont pas fait défaut, et M. Deltour a pu écrire tout un livre sur les Ennemis de Racine. *Les uns étaient de bonne foi, les autres n'obéissaient qu'à la jalousie, à la haine, à des préjugés volontairement aveugles et à des partis pris violents; les uns étaient dignes de lui, les autres ne se peuvent comparer qu'à ces roquets dont toute la force est dans l'aboiement : ce ne sont pas toujours ceux dont il a le moins souffert, car il était du* genus irritabile vatum, *et sa sensibilité nerveuse le faisait plus souffrir d'une critique*

que jouir de dix éloges. A distance, tout cela paraît bien misérable et peu digne d'occuper la postérité. On dirait d'un tourbillon de poussière soulevé un moment autour d'une statue de marbre et depuis longtemps retombé à terre. En y regardant de près, on s'aperçoit que Racine a eu à vaincre une résistance sérieuse, des obstacles considérables et sans cesse renouvelés; que la plupart de ses pièces furent des batailles dont la trace s'est conservée toute chaude en plusieurs de ses préfaces, comme dans l'Épitre à lui adressée par Boileau; enfin que la plus méprisable des cabales n'en a pas moins eu le pouvoir de lui inspirer le dégoût du théâtre.

Racine trouvait d'abord en face de lui tout le camp de Corneille, Corneille lui-même en tête. Dans cette première ligue entraient les vrais admirateurs du poète, ceux qui n'avaient point oublié ses immortels chefs-d'œuvre, qui retrouvaient encore son génie dans les pièces de sa décadence, à qui enfin l'abandon de la faveur publique semblait un acte d'ingratitude et une preuve de mauvais goût. Ces champions de Corneille sont représentés par Segrais, plus tard par Fontenelle, mais surtout par Saint-Evremond, dont les dissertations ont devancé plus d'une fois la critique moderne, dans les observations ingénieuses qu'il adresse à ses correspondants sur les tragédies de Racine, et par Mme de Sévigne, qui ne se pique point de donner les raisons démonstratives de sa préférence, qui faiblit quelquefois dans son opposition, mais ne tarde pas à se relever, et, somme toute, tient ferme autant qu'elle le peut pour son vieux Corneille, jusqu'au jour où, touchée de la grâce sur le chemin

*de Saint-Cyr et convertie à Racine par l'orgueil de sa mémorable conversation avec Louis XIV, elle entonne en l'honneur d'*ESTHER *l'hymne de la palinodie. Mais, à côté de ces vrais admirateurs, il y avait les jaloux, les impuissants, les petits esprits, qui se couvraient du nom de Corneille, et c'était le plus grand nombre : gazetiers, auteurs discrédités ou inconnus et avides de se faire connaître, ennemis et victimes de Boileau, qui couvrait Racine de son éclatant patronage, écrivains de l'ancienne école, poètes tragiques refoulés dans l'ombre par cet intrus qui les empêchait de profiter en paix de la vieillesse de Corneille : Subligny, de Visé, Robinet, Boursault, l'abbé de Villars, Barbier d'Aucour, l'abbé Boyer, Leclerc, surtout Pradon et la coterie qui se groupa sous son drapeau pour faire échec à* PHÈDRE, *et dont les noms les plus connus sont ceux de Mme Deshoulières, du duc de Nevers et de la duchesse de Bouillon.*

A la mort de Corneille, la bataille se renouvela autour de son cadavre. Il ne tint pas à Racine pourtant que les partisans de Corneille ne fussent désarmés par sa noble conduite. Il admirait sincèrement ce grand homme, auquel, dans le feu de sa jeunesse, irrité par les attaques de ceux qui s'abritaient derrière ce nom glorieux, il avait décoché quelques épigrammes irrévérencieuses en écrivant la préface de BRITANNICUS. *« Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens », disait-il à ses enfants. Le jour même de cette mort, Racine prenait les fonctions de directeur de l'Académie, et il disputa vainement au confrère qu'il remplaçait l'honneur de rendre à ses frais*

les devoirs funèbres à l'auteur du Cid, *ce qui fournit à Benserade l'occasion d'un mot ingénieux : « Nul autre que vous ne devait prétendre à enterrer Corneille; cependant vous n'avez pu y parvenir. » Il était encore directeur de l'Académie lorsque Thomas, élu en remplacement de son frère, fut reçu en séance publique. L'occasion était doublement propice pour se dédommager, et il n'y manqua pas. Mais le magnifique hommage rendu alors par Racine à Corneille n'eut pas la vertu d'inspirer à tous les* cornéliens *plus de justice envers lui-même. Au mois de janvier* 1685, *Bayle publiait, dans ses* Nouvelles de la République des lettres, *un éloge du grand poète que la France venait de perdre, où l'auteur anonyme rejetait sur Racine les torts du public envers les derniers ouvrages de celui dont il prétendait être le rival, et prenait soin de le rabaisser en attribuant ses succès au parti qu'il s'était fait à la cour et parmi les femmes, ainsi qu'à la condescendance qu'il témoignait pour les faiblesses du goût public.*

Au contraire, le baron de Longepierre, dans le Parallèle *publié en* 1686 *par Ad. Baillet, au tome VI des* Jugements des savants, *mettait résolument Racine au-dessus de Corneille, et, bientôt après, La Bruyère, dans le chapitre des* Ouvrages de l'esprit, *traçait entre les deux poètes un nouveau parallèle où il serait difficile de dire auquel des deux il accorde définitivement l'avantage, tant il s'est étudié à garder l'équilibre et à éviter toute conclusion directe, mais qui pourtant fut considéré comme plus favorable à Racine, et qui irrita plus*

ou moins les admirateurs exclusifs de Corneille, parce que, tout en déclarant que celui-ci ne pouvait être égalé dans les endroits où il excelle, il condamnait ses dernières pièces comme ses premières, et relevait même « des fautes inexcusables » dans quelques-unes de ses meilleures; surtout parce qu'il balançait également l'éloge entre les deux. La Bruyère, d'ailleurs, sembla prendre à tâche de leur donner raison en laissant clairement entrevoir ses préférences dans son discours de réception à l'Académie (1693), qui indique bien, ce semble, les progrès faits par l'opinion favorable à Racine à mesure que disparaissaient les témoins du Cid *et de* Polyeucte *: « Le monde s'accoutume à en faire la comparaison. Quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré; quelques autres, qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle; ils attendent la fin de quelques vieillards qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans* Œdipe *que le souvenir de leur jeunesse. »*

Cette dernière phrase surtout n'était pas faite, par son allure dédaigneuse, pour calmer ceux qu'avait déjà aigris le parallèle des Caractères. *Elle suscita plusieurs répliques, parmi lesquelles nous nous bornerons à signaler celle de Fontenelle, encore conçue sous forme de parallèle, et qui n'est qu'une immolation continuelle de Racine dans une série d'oppositions et d'antithèses. Sans abdiquer sa prédilection pour Corneille, un de ces vieillards dont parlait La Bruyère, Saint-Évremond, témoignait, vers la même date, un peu plus de justice envers Ra-*

cine, dans le bref JUGEMENT SUR QUELQUES AUTEURS FRANÇAIS *qu'il envoyait à la duchesse Mazarin : « Dans la tragédie, Corneille ne souffre point d'égal, Racine de supérieur, la diversité des caractères permettant la concurrence, si elle ne peut établir l'égalité... Le premier enlève l'âme, l'autre gagne l'esprit ; celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur, celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. »*

Boileau a plusieurs fois exprimé publiquement son admiration profonde et raisonnée pour Racine. Au lendemain de PHÈDRE, *il adressait son épître VII, pleine de louanges délicates, à celui qui,*

seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sait consoler Paris.

Dans ses Vers pour mettre au bas du portrait de M. Racine, *il disait en termes magnifiques :*

Du théâtre françois l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

Il avait écrit d'abord, nous apprend Brossette :

Balancer Euripide et surpasser Corneille,

et il ne changea le vers que pour ne point irriter les partisans outrés *de celui-ci. Mais, disait-il, « je ne serai point fâché que, dans la suite des temps, quelque critique se donne la licence de rétablir mon vers de la manière que je l'avais fait ». A la date où nous sommes arrivés, il s'en expliqua plus directement et plus nettement dans le passage de sa septième* RÉFLEXION CRITIQUE *sur Longin, où il dit, après avoir*

parlé du grand Corneille, auquel on ne croyait pas d'abord qu'il pût jamais y avoir en France un poète digne d'être égalé : « Non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui M. Racine, mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préfèrent. » Il laisse assez entrevoir, sans le dire en propres termes, qu'il est lui-même un de ceux-là, et on le comprendra mieux encore en rapprochant ces lignes de celles où, dans la douzième RÉFLEXION, *après avoir cité quelques vers d'*ATHALIE *et en avoir fait ressortir la grandeur de pensée, la noblesse de sentiments, la magnificence de paroles et l'harmonie d'expressions, il conclut que « c'est avec très peu de fondement que les admirateurs outrés de M. Corneille veulent insinuer que M. Racine lui est de beaucoup inférieur pour le sublime ».*

Sa mort lui rallia jusqu'au suffrage du MERCURE GALANT, *où de Visé traça du poète qu'il avait critiqué si amèrement autrefois un éloge très incomplet sans doute, mais sans réserve. Deux ans après, Perrault, lui aussi, qui s'était signalé, dans le* SIÈCLE DE LOUIS LE GRAND *et les* PARALLÈLES, *comme un partisan passionné de Corneille, et qui avait eu soin d'oublier Racine parmi les modernes qu'il opposait aux anciens, en vint, dans ses* HOMMES ILLUSTRES DU XVIIe SIÈCLE, *tout en gardant ses vieilles préférences, à déclarer que la contestation entre nos deux grands poètes tragiques « est demeurée en quelque sorte indécise*[1] ».

---

1. Nous ne nous arrêtons ni au discours du successeur de Racine à l'Académie (Valincour), qui n'est pas sans

Dans le cours du XVIIIe siècle, la contestation ne paraît même plus indécise, et, sauf quelques exceptions, comme celle de La Motte, qui, dans ses DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE, *garde à Corneille la prééminence, tout en comblant notre poète d'éloges, où d'ailleurs il ne tombe pas toujours beaucoup plus juste que pour ses critiques, Racine semble prendre le dessus. L'apparition tardive d'*ATHALIE *sur la scène du Théâtre-Français, en* 1716, *puis en* 1721, *avec le vieux Baron dans le rôle du grand prêtre, et l'éclatant succès de l'œuvre jusqu'alors méconnue, ne contribuèrent pas médiocrement au progrès, on pourrait dire à la victoire, de la renommée de Racine. L'Académie ne fit que consacrer le triomphe du chef-d'œuvre en entreprenant pour* ATHALIE, *vers* 1730, *ce qu'elle avait fait jadis pour* LE CID; *mais elle ne*

---

valeur critique, mais qui, dans la circonstance, ne saurait avoir une grande signification à notre point de vue; ni à un opuscule assez pédantesque publié par l'obscur Tafignon, en 1705, pour combattre le jugement de La Bruyère, et qu'on peut lire, ainsi que d'autres pièces relatives à notre poète, dans le *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine,* publié par l'abbé Granet en 1740; ni aux *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture,* de l'abbé Dubos (1719), où l'on trouve sur quelques tragédies de Racine des observations et des réserves assez judicieuses, souvent trop sévères, mais qui n'ont aucune portée générale; ni à la lettre publiée par l'abbé Pellegrin sur *Bérénice* dans *le Mercure* de 1724, critique parfois indécise et embarrassée en ce qui concerne l'examen du sujet, et d'une minutie extrême en ce qui regarde le style; ni aux comparaisons établies par le P. Brumoy entre telles tragédies de Racine et ses modèles grecs, etc.

publia pas ses observations, qui ne virent le jour que dans les premières années du siècle suivant, et le public en fut réduit aux Remarques de grammaire *sur Racine, par l'abbé d'Olivet (1738). Laissant* Athalie *de côté, l'abbé d'Olivet avait voulu compléter, par l'examen des autres pièces, l'œuvre de l'Académie française : il le fit en grammairien minutieux, qui pousse souvent le scrupule jusqu'à l'injustice, ou plutôt jusqu'à l'inintelligence, en soulignant comme des fautes d'heureuses hardiesses, des tours neufs et originaux. Mais, même dans ce travail de pédant, d'Olivet, loin de prétendre rabaisser Racine, voulait encore lui rendre hommage, en le prenant comme le type le plus parfait de la langue poétique, et en notant sur ce type jusqu'aux fautes les plus légères, qui eussent pu, par l'autorité d'un tel exemple, égarer ses admirateurs.*

Ces observations mesquines, et qui sembleraient tracassières si l'on n'en connaissait le but, furent réfutées, souvent avec beaucoup de justesse et de force, par l'abbé Desfontaines, dans son Racine vengé. *Seulement le nom décrié de Desfontaines n'était pas de nature à donner grand crédit à sa réponse, et l'Académie, à qui il avait dédié son ouvrage, sans lui en demander l'autorisation, repoussa cet hommage avec dédain. Heureusement Voltaire était, sur le compte de Racine, du même avis que son ennemi Desfontaines et ses autres ennemis, Clément, Fréron, l'abbé Sabatier de Castres, Lefranc de Pompignan. Cette grande autorité eût suffi pour imposer au XVIII*e *siècle, qui se résume presque entièrement en lui, et qui d'ailleurs a des*

tendances toutes classiques au point de vue littéraire, son ardente admiration pour Racine.

Les témoignages de cette admiration abondent dans ses œuvres, et il est impossible de songer à les citer tous. Lekain a raconté, dans ses MÉMOIRES, *que, lorsqu'il se présenta chez Voltaire pour la première fois, et qu'il lui récita le début d'*ATHALIE, *afin de lui donner une idée de son savoir-faire, celui-ci, oubliant aussitôt le comédien pour le poète, l'interrompit avec enthousiasme : « Ah! mon Dieu, les beaux vers! Et toute la pièce est écrite avec la même chaleur, la même pureté, depuis la première scène jusqu'à la dernière! C'est de la poésie inimitable. — Ah! mon ami, je ne suis qu'un polisson à côté de cet homme-là », s'écriait-il une autre fois, après avoir déclamé la grande scène du quatrième acte de* PHÈDRE. *Ces anecdotes sont caractéristiques, et celle qui suit ne l'est pas moins. On lui proposait de faire un commentaire de Racine, comme il en avait fait un de Corneille. « Il est tout fait, répondit-il. Il n'y a qu'à mettre au bas de chaque page : Beau, pathétique, harmonieux, admirable, sublime! »*

Le commentaire est bref, mais éloquent, et l'on sait que celui qu'il a écrit sur Corneille comportait beaucoup plus de réserves. Malgré le grand nombre de restrictions et de boutades qu'il mêle çà et là à ses éloges, en cent endroits de ses œuvres, poussé par la mobilité de son caractère et la vivacité de son esprit, peut-être aussi par l'impatience de voir ses ennemis chercher dans les tragédies de Racine des armes contre les siennes, comme Geoffroy devait continuer à le faire avec un véritable acharnement jus-

qu'en 1814, ces mots peuvent passer pour le résumé fidèle de son opinion. Seule sa passion antireligieuse était capable de refroidir l'ardeur de son admiration. A mesure que cette passion prenait le dessus, il en venait à ne plus vouloir reconnaître à ATHALIE, *jadis l'objet de son culte, que la supériorité du style, et sur ce terrain le groupe des encyclopédistes ne manquait pas d'abonder dans son sens. « Je suis depuis longtemps entièrement de votre avis sur* ATHALIE, *lui écrivait d'Alembert en 1769, après avoir lu la préface des* GUÈBRES. *J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification et comme une très belle tragédie de collège. » Et, glissant peu à peu sur la pente, il finissait par conclure : « Je crois, en général (et je vais peut-être dire un blasphème), que c'est plutôt l'art de la versification que celui du théâtre qu'il faut apprendre chez Racine. »*

Mais Diderot, bien qu'il eût une conception dramatique absolument contraire à celle de Racine, et qu'il eût essayé, peu d'années auparavant, de créer au théâtre un nouveau genre qu'il représentait comme le plus fécond, le plus large, le plus vrai, ou plutôt le seul vrai, écrivait, en 1760, à Mlle Volland, avec sa chaleur ordinaire : « Je crois bien que Racine vous fait grand plaisir : c'est peut-être le plus grand poète qui ait jamais existé, chère amie. Gardez-vous bien d'attaquer le caractère d'Iphigénie. Sa résignation est un enthousiasme de quelques heures. Le caractère est poétique, et partout un peu plus grand que nature. Si le poète l'eût introduite dans un poème épique, où cet épisode eût été de plusieurs jours, vous l'auriez vue agitée de

tous les mouvements que vous exigez : elle en éprouve bien quelques-uns, mais toujours tempérés par la douceur, le respect, la soumission, l'obéissance. Le caractère d'Iphigénie était facile à peindre... Mais celui d'Agamemnon, dont vous ne me dites rien, comment n'y avez-vous pas pensé? Un père immole sa fille par ambition, et il ne faut pas qu'il soit odieux! Quel problème à résoudre! Voyez tout ce que le poète a fait pour cela. » *Et Diderot démontre avec sagacité l'art déployé par Racine pour expliquer la conduite de ce père et la rendre supportable.*

Un des témoignages les plus mémorables rendus à notre poète dans le cours du XVIIIe siècle est celui de Vauvenargues. Il y est revenu à plusieurs reprises. Dans ses Réflexions critiques sur quelques poètes, *après un bref parallèle entre Molière et Racine, il se livre à une comparaison, très longue et très étudiée, de Racine et de Corneille, où celui-ci, sur presque tous les points, est immolé à l'auteur d'*Andromaque *et de* Phèdre. *On peut dire que l'admiration de Vauvenargues pour Racine, malgré les quelques réserves qu'il glisse vers la fin, est tellement profonde qu'elle le rend trop peu sensible aux admirables beautés de Corneille; il tente pourtant de les reconnaître et de les indiquer, mais plutôt par effort de justice que par conviction. Il avoue d'ailleurs, au début de ce morceau, qu'il est redevable à Voltaire de l'indication des plus beaux passages de Corneille, et il ajoute, avec une sorte d'ingénuité, qu'il ne s'y était pas arrêté autrefois,* « *refroidi ou prévenu par ses défauts, et né, selon toute apparence, moins sensible au caractère de ses perfections* ». *Le goût de*

Vauvenargues le portait en effet beaucoup plus vers le genre de beautés de Racine, et la supériorité qu'il lui reconnaît, qu'il met en lumière avec persistance, c'est celle de la vérité, de la mesure, de la simplicité; l'absence d'enflure, d'affectation et d'ostentation; le talent de peindre ses personnages par ce qu'ils disent, et même par ce qu'ils taisent; la beauté constante de l'expression, l'art ou plutôt le génie de classer chaque détail à son plan, de caractériser les hommes, leurs passions, leurs mœurs; d'écarter tout ce qui est obscur ou superflu, l'emphase et les faux brillants, et de rendre la nature avec feu, avec sublimité et avec grâce. « Serait-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu et le plus éloquent de ses poètes? »

Nous ne jugeons pas nécessaire de nous arrêter à ce qu'ont écrit de Racine l'abbé Batteux, Marmontel et Palissot. La Harpe a été le véritable organe de la critique classique à l'égard du poète, et tout le monde sait quelle admiration il professe pour lui dans son ÉLOGE DE RACINE *et dans son* LYCÉE. *Somme toute, on peut dire que l'opinion de La Harpe est, avec des nuances, celle de tout le XVIIIe siècle, en dehors de quelques excentriques ou de quelques déclassés. Les exceptions ne font que confirmer la règle* [1]. *« Où trouver un détracteur de Racine? » s'écrie Chamfort dans ses notes sur* ESTHER.

1. Faut-il citer parmi ces exceptions Buffon, dont La Harpe et Mme Necker nous ont fait connaître sommairement les étranges et étroites critiques, particulièrement sur des vers de *Phèdre* et d'*Athalie*? Buffon n'en voulait point à Racine plus qu'à tout autre poète : il en voulait à la poésie,

*Mais la victoire que Racine semblait avoir définitivement remportée au XVIIIe siècle allait être remise en question au XIXe, avant même que le romantisme eût élevé son drapeau contre la littérature classique. Le 9 ventôse an XI, c'est-à-dire le 28 février 1803, Dorat-Cubières, connu aussi dans l'histoire des lettres sous le nom de Cubières-Palmezeaux, donna, au théâtre du Marais, une mauvaise tragédie d'*Hippolyte, *imitée d'Euripide. Il la publia avec une dédicace en vers, où il disait :*

Racine eut du talent, mais, auprès d'Euripide,
Ce n'est qu'un barboteur dans l'onde aganippide,

et une préface en forme de dialogue, où, après s'être exprimé d'abord avec une certaine modération, il s'anime peu à peu « sur le compte de celui qu'on ap-

---

qu'il prétendait inférieure à la prose et forcément incorrecte. Il cédait à un mouvement instinctif de rivalité, à l'amour-propre du prosateur élégant et pompeux. Ses observations, dit La Harpe, étaient d'un homme tellement étranger aux procédés de la versification qu'on n'eût pu lui répondre sans l'humilier. Ajoutons-y encore Durosoi, qui du moins, tout en reprochant à Racine, entre autres choses, de n'avoir pas une seule pièce dont la philosophie puisse lui savoir quelque gré, et en le plaçant bien au-dessous de Corneille, reconnaît sa supériorité pour la *magie* du style et le coloris *divin*. Durosoi est un enthousiaste de Saint-Foix, dont l'opinion, conforme à la sienne, sur la prééminence de Corneille, lui semble plus précieuse à elle seule que « le suffrage unanime des demi-dieux du Parnasse moderne ». Le racinien Dussault a fait ressortir, dans l'une de ses études, la contradiction, au XVIIIe siècle, entre l'admiration enthousiaste pour Racine et le mépris pour les principes reconnus et pratiqués par son génie. On voit que cette observation ne s'applique pas à Durosoi.

pelle, je ne sais trop pourquoi, le grand Racine », n'épargne pas même son style, dont il avait constaté d'abord la supériorité, et, non content de critiquer le plan de PHÈDRE, *le rabaisse, à ce point de vue, au-dessous de Pradon, dépassant ainsi l'auteur anonyme qui, du vivant de Racine, s'était borné à établir une sorte d'équilibre entre la* PHÈDRE *de l'un et l'*HIPPOLYTE *de l'autre. Il était tout naturel que le détracteur de Boileau s'en prît également à Racine. Cubières, d'ailleurs, s'était posé en champion de Corneille. En 1784, il avait composé trois pièces et en avait fait jouer deux, qui sont recueillies dans ses œuvres, pour célébrer son centenaire. Dans la longue introduction dont il accompagna, selon son usage, la publication de ces ouvrages, il s'appliquait surtout à montrer ce que Racine devait à Corneille, et répétait, en l'adoptant, la comparaison du premier avec le roitelet, « qui, caché sous l'aile de l'aigle et porté par lui jusqu'au plus haut des cieux, en sort tout à coup lorsque celui-ci ne peut plus monter, et, s'élevant au-dessus de lui de quelques coudées, se fait déclarer monarque des oiseaux ». Le chevalier de Cubières avait commencé par admirer beaucoup Racine; il nous l'apprend lui-même dans l'Avertissement qu'il écrivit plus tard en tête de son* DRAMATURGE, *joué en 1776 : « Je n'aimais point les drames alors, et j'aimais prodigieusement Racine*[1]*; aujourd'hui j'aime Racine médiocrement, et j'aime prodigieusement les drames. »*

---

1. Il en reste des traces jusque dans l'une de ses pièces en l'honneur de Corneille (1785).

Qu'il se soit mis à dénigrer Racine en devenant l'ami et l'admirateur de Mercier comme de Restif de La Bretonne, avec lesquels il formait ce qu'on a appelé le « triumvirat du mauvais goût », rien de plus simple. Comment Restif eût-il pu faire à Racine l'injure de l'aimer? Et Mercier, le bizarre et paradoxal Mercier, le néologiste, l'ennemi acharné de la poésie, le pourfendeur de presque tous les grands écrivains du XVIIe siècle, le créateur d'un système dramatique basé sur le renversement des règles! Mercier est un romantique anticipé, du moins par l'audace des théories et des jugements comme par l'indépendance absolue de l'esprit. Il a devancé, dans sa critique aussi bien que dans ses œuvres d'imagination, les plus grandes hardiesses de l'école moderne. Déjà en 1773, dans son livre du THÉATRE, OU NOUVEL ESSAI SUR L'ART DRAMATIQUE, *il déclarait que Racine avait perdu la poésie, et le traitait de pestiféré de la littérature. Cinq ans après, dans le* NOUVEL EXAMEN DE LA TRAGÉDIE FRANÇAISE, *il présentait notre tragédie en général, et celle de Racine en particulier, comme des œuvres essentiellement factices et fausses, ennuyeuses, étouffant la nature sous un art de convention, fondées sur des règles puériles et absurdes, sacrifiant tout aux beaux vers. Il demeura toute sa vie inébranlable dans cette opinion, et, en 1808 encore, à l'âge de soixante-huit ans, dix années à peine avant sa mort, il publiait ses* SATIRES CONTRE RACINE ET BOILEAU, *qui sont au nombre de douze, en vers, — et quels vers! ils suffiraient à venger les deux poètes :*

Bajazet est Français, Roxane est une abbesse,
Mais jalouse à l'excès de la jeune professe.
Quant à Joad, grand prêtre, il sait tromper, mentir,
Parler au nom du Ciel, dissimuler, trahir;
Il attire avec art son monarque Athalie
Et la fait juguler dedans sa sacristie,
Puis il lave son temple.

C'est en ces termes que s'exprime Mercier dans sa première satire. Et dans sa quatrième :

Ainsi le drame en prose, effaçant tout Racine,
Donne à la multitude une pure doctrine,
Fait germer dans les cœurs morale et sentiment :
Vrais sages, brûlez *Phèdre* et jouez *l'Indigent.*

*Belle conclusion et digne de l'exorde! L'*INDIGENT *est un drame de Mercier lui-même; on voit qu'il ne fait pas de fausse modestie.*

Les SATIRES *de Mercier sont dédiées à M. Schlegel, « auteur de la* COMPARAISON ENTRE LA PHÈDRE DE RACINE ET CELLE D'EURIPIDE ». *Schlegel, en effet, se trouvait alors à Paris, et il venait d'y publier en français la brochure qui porte ce titre, où il préludait aux injustes sévérités de son* COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE *envers le plus parfait de nos poètes tragiques. L'admiration de Schlegel pour la tragédie antique semble n'avoir d'autre but que de servir de couvert et de fournir un prétexte à son dédain pour la tragédie française, qu'il apprécia toujours plutôt en Allemand qu'en critique, avec une antipathie véritablement nationale. Cet opuscule, qui fit une sorte de scandale au milieu de la littérature de l'Empire, reçut le châtiment qu'il méritait par l'approbation compromettante de Mercier, dont*

Schlegel fut peu flatté sans doute. Mais au moins savait-il justifier ses préventions avec beaucoup d'esprit et d'habileté. Même en ses injustices, il faisait preuve d'une haute compétence. L'opinion de Cubières sur Racine est sans valeur, et nous ne l'avons citée qu'à titre de curiosité; celle de Mercier, malgré le mépris qu'il affiche en toute circonstance pour le goût, son amour effréné du paradoxe, le plaisir évident qu'il éprouve à casser les vitres et à déconcerter les esprits routiniers par ses blasphèmes littéraires, a plus de valeur, à cause des vues originales qu'il y mêle, et parce qu'elle se rattache à la conception du drame moderne et au mouvement romantique, dont il fut l'un des précurseurs; celle de W. Schlegel, à ce dernier point de vue, est bien plus importante encore, car cet éminent et illustre critique compte au premier rang des théoriciens qui ont formulé savamment la poétique de l'école nouvelle.

Quelques années après, en 1817, Népomucène Lemercier, dont le talent est un singulier mélange de hardiesse et de timidité, d'innovations parfois téméraires, bizarres même, et de respect pour les traditions, parlait longuement de Racine dans le premier volume de son COURS ANALYTIQUE DE LITTÉRATURE, *consacré tout entier à la tragédie. Lemercier demeure bien loin des audaces de son presque homonyme Mercier, et son admiration égale parfois celle de Geoffroy et de Dussault. Il juge sans doute que la préférence accordée par La Harpe à Racine sur Corneille « n'est pas une de ses moindres erreurs »; mais, tout en le plaçant au second rang, il n'en fait pas moins un grand éloge, comme du plus habile et*

du plus pathétique de nos poètes, et il emploie même son chapitre final à étudier dans ATHALIE *le type du chef-d'œuvre formé par l'observation de toutes les règles.*

La même année parut la traduction du livre de lady Morgan sur LA FRANCE. *L'ouvrage de la spirituelle voyageuse, qu'on peut lire encore avec un vif intérêt aujourd'hui, fit grand bruit par son originalité, sa verve, ses jugements et ses anecdotes. Le chapitre sur* LES SPECTACLES *excita une véritable émeute dans tout le camp classique. Au nom de Shakespeare, elle s'y attaquait surtout sans aucun ménagement à ce qu'elle appelait les élégantes paraphrases de Racine, l'accusant d'avoir mêlé « la frivolité formaliste des mœurs françaises à la grandeur solennelle des fables antiques »; de n'avoir aucun de ces élans d'une imagination hardie et exaltée, de ces brillantes métaphores, de ces comparaisons heureuses, de ces sublimes allusions, de ces réflexions philosophiques, bref, de ces traits caractéristiques du génie qui fourmillent dans Shakespeare; de manquer de richesse, de chaleur, d'invention et d'originalité. Elle assurait avoir fait tous ses efforts pour se mettre au diapason du sentiment national à l'égard de Racine, mais n'avoir jamais pu recueillir une raison convaincante ni une citation décisive parmi les éloges dont elle l'entendait combler partout.*

Le livre de lady Morgan est donc un témoignage irréfragable de l'admiration unanime qu'on professait alors en France pour Racine. Et ce qui en témoigna plus encore, c'est l'agitation que soulevèrent ces pages dans la presse et dans le monde littéraire.

Le traducteur écrivit des notes pour protester contre le texte; les critiques s'émurent. Il parut une LETTRE A LADY MORGAN SUR RACINE ET SHAKESPEARE (1818), *qui remplissait tout un volume, et qui contenait une réfutation courtoise, mais pressante, spirituelle et véritablement décisive, de cet impertinent chapitre. La* LETTRE *anonyme à lady Morgan était d'un savant ingénieur de la marine, déjà connu alors, et célèbre dans la suite par ses écrits statistiques, politiques, économiques, beaucoup plus que par ses travaux littéraires : M. Charles Dupin.*

A cette époque, la traduction de Letourneur, commencée en 1776, terminée en 1783, et les imitations de Ducis, avaient commencé à répandre chez nous la connaissance de Shakespeare, qui allait de plus en plus servir de drapeau aux adversaires de Racine et de son système dramatique. Shakespeare avait conquis même des esprits délicats et fins comme celui de J. Joubert. Tandis que presque toute la littérature impériale, en particulier son ami intime Fontanes, revenu du germanisme *et de l'*anglicisme *après une courte erreur de jeunesse*[1], *tenait ferme pour nos écrivains classiques et ne voulait point reconnaître d'autres modèles, lui allait au delà, et, dans son impatience contre l'impersonnalité de cette poésie d'imitation, il ne craignait pas d'écrire dans ses* PENSÉES, *qui ne furent publiées qu'assez longtemps après sa mort, en plein triomphe du romantisme : « Le talent de Racine est dans ses œuvres, mais Racine lui-même n'y est pas; aussi s'en dégoûta-t-il. . Ceux à qui Racine*

1. Voir une note de ses *Œuvres* (1839, t. I. p. 383).

suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits; ce sont des âmes et des esprits restés béjaunes et pensionnaires de couvent. Admirable, sans doute, pour avoir rendu poétiques les sentiments les plus bourgeois et les passions les plus médiocres, il ne tient lieu que de lui-même. C'est un écrivain supérieur, et, en littérature, c'est tout dire. Mais ce n'est point un écrivain inimitable. Pradon lui-même a fait beaucoup de vers pareils aux siens. » C'était aller bien loin.

M. Guizot préparait alors la revision et le complément du travail de Letourneur, qui parut en 1821. *M. de Barante allait traduire les œuvres dramatiques de Schiller. En* 1822, *la librairie Ladvocat commençait la publication en vingt-cinq volumes des* Chefs-d'œuvre des théatres étrangers, *traduits par des écrivains parmi lesquels on comptait plusieurs classiques, comme Aignan et Andrieux. En* 1824, *la fondation du* Globe *donnait un nouvel essor à la critique, ouvrait des voies nouvelles à la littérature, s'efforçait d'exciter, de diriger et de modérer en même temps le mouvement intellectuel dans la guerre d'indépendance déjà engagée de toutes parts. C'est aussi le moment où Stendhal réunissait en volume, sous le titre de* Racine et Shakespeare (1823), *les articles qu'il avait donnés d'abord à un* magazine *peu répandu. Stendhal n'aime ni le vers alexandrin, qui « de nos jours n'est le plus souvent qu'un cache-sottise », ni la tragédie coulée dans le moule du XVII*e *siècle, attendu que les temps et les auditoires ont changé. Il ne faut plus écrire aujourd'hui pour les marquis de* 1670, *mais pour les « jeunes gens raisonneurs, sérieux et un peu envieux de l'an*

de grâce 1823. » *Si l'on veut faire des tragédies qui puissent intéresser le public contemporain, faut-il suivre les errements de Racine ou ceux de Shakespeare? Toute la question est là, et on devine dans quel sens il la résout. Ce qu'il appelle le* romanticisme *est l'art de composer les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel des habitudes et des croyances, sont susceptibles de donner le plus de plaisir possible. Racine a été un romantique pour son temps : il a fait tout ce qu'il était possible de faire avec les moyens imparfaits dont il disposait, et n'en est pas moins un grand poète dramatique, comme César demeure un grand général, quoiqu'il ne connût pas la poudre. Aujourd'hui, en suivant les règles nouvelles, il ferait cent fois mieux qu'*IPHIGÉNIE. *Quel est l'homme un peu éclairé qui n'éprouve pas plus de plaisir à voir la* MARIE STUART *de M. Lebrun que le* BAJAZET *de Racine? Pourtant les vers de M. Lebrun sont faibles. L'immense différence dans la quantité de plaisir vient de ce qu'il a osé être à demi romantique. Tel est le fond de la thèse de* Beyle : je l'ai résumée en gardant autant que possible ses expressions.

C'est à peu près ce que répétait Victor Hugo, mais en un tout autre style, dans sa préface de CROMWELL (1827). Il nous montre Racine opprimé par les règles et par les pédants, pliant en silence et abandonnant aux dédains de son temps « *sa ravissante élégie d'*ESTHER, *sa magnifique épopée d'*ATHALIE ». S'il n'eût pas été paralysé par les préjugés du siècle et « *par la torpille classique* », on doit croire qu'il n'eût pas manqué de jeter Locuste entre Nar-

cisse et Néron dans BRITANNICUS, *et n'eût point relégué dans la coulisse le banquet où l'élève de Sénèque empoisonne le fils de Claude dans la coupe de la réconciliation. « Mais peut-on exiger de l'oiseau qu'il vole sous le récipient pneumatique ? » Dans ces premiers temps, Hugo mit toujours une sorte de coquetterie, si l'on peut ainsi dire, à bien parler de Racine. Ouvrez encore* LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES, *vous y trouverez çà et là le témoignage d'une admiration sincère pour Racine, non seulement dans le* JOURNAL DES IDÉES, DES OPINIONS ET DES LECTURES D'UN JEUNE JACOBITE, *ce qui n'a rien d'étonnant, mais dans la préface, datée de mars 1834, où il explique le but de sa publication. Si V. Hugo fût resté fidèle jusqu'à la fin à ce premier sentiment, Racine aurait eu la fortune assez rare de ne trouver que des admirateurs parmi les chefs de l'école littéraire qui venait détruire et remplacer la sienne, — depuis Chateaubriand, dans le* GÉNIE DU CHRISTIANISME, *jusqu'à Lamartine, qui, en son* COURS FAMILIER *de littérature (t. III, 1857), le considère comme « la perfection incarnée de la langue poétique en France », et le préfère à Shakespeare, — en passant par Émile Deschamps* [1], *Alfred de Vigny* [2], *et bien d'autres, avec des nuances diverses ; sans même oublier Eugène Delacroix, le grand peintre qui, après avoir accompli dans l'art une révolution analogue à celle de Victor Hugo dans la poésie, montrait en ses écrits un goût prononcé et un sentiment aussi vif*

---

1. Introduction des *Études françaises et étrangères.*
2. Avant-propos du *More de Venise.*

que fin de la littérature classique en général et de Racine en particulier.

*Les élèves, comme il arrive toujours, étaient moins tolérants que le maître. On connait l'histoire légendaire de la première représentation d'*HERNANI. *La fièvre littéraire des jeunes romantiques, leur exaspération contre les bourgeois et les académiciens récalcitrants, se traduisirent par une foule d'apostrophes véhémentes et de prosopopées injurieuses à l'adresse de l'homme en qui se résume la tragédie classique. Les mânes de Racine furent accablés de quolibets et d'outrages. On voua son ombre aux gémonies. On eût volontiers mis une corde au cou de son buste pour le trainer à l'égout. Quelques contemporains ont raconté que les énergumènes du parterre formèrent des rondes dans le foyer et le vestibule aux cris de :* Enfoncé Racine! *Un rapin de lettres, nommé Genty, s'acquit même alors quelque réputation pour avoir formulé l'opinion des enfants perdus de la nouvelle école dans ce bel axiome : « Racine est un polisson ». Il trouva de l'écho sous la plume de quelques enthousiastes qui faisaient de la critique par acclamation. Le 30 mai 1838, dans une représentation à son bénéfice donnée sur la scène de l'Opéra, Mme Dorval avait joué le quatrième acte de la* PHÈDRE *de Pradon, tandis que Mlle Duchesnois jouait le même acte de la* PHÈDRE *de Racine, ce qui fournit à bon nombre de journalistes romantiques l'occasion de ressusciter de leur mieux, contre ce dernier chef-d'œuvre, la coterie de la duchesse de Bouillon, et de démontrer que la versification de Pradon était beaucoup plus facile et naturelle. La bénéficiaire, dans son simple*

bon sens, n'en jugeait pas ainsi, et elle écrivait au critique qui lui avait suggéré cette tentative de curiosité pure : « Ah! quels vers que ceux de M. Pradon! Pour les retenir, je suis obligée de les mettre sur l'air : Vive, vive à jamais M. de Catinat! »

Parmi les romantiques, aucun n'a entrepris plus en règle la démolition de Racine qu'un jeune homme qui arrivait du Midi et qui venait de débuter dans les Débats *et la* Revue de Paris, *sous les auspices de Victor Hugo. Avec la ferveur d'un néophyte, la verve et la fougue d'un Méridional de vingt-quatre ans, le tempérament d'un polémiste qui se préoccupe plus de frapper fort que de frapper juste, M. Adolphe Granier de Cassagnac se mit à exercer irrévérencieusement sa poigne sur la renommée de Racine comme sur une tête de Turc. Les curieux peuvent lire, dans ses* Œuvres littéraires, *un « éreintement » d'*Athalie, *où il est démontré, entre autres choses, que cette pièce est fort médiocre, mal construite, pleine de fautes de français; que le plan trahit une absence de toute réflexion, que le style est de l'école de « Christine de Pisan », et que l'Opéra-Comique y regarderait à deux fois avant d'accepte. des couplets aussi plats que les stances des chœurs.*

Victor Hugo laissait à ses amis intempérants la gloire de ces retentissants paradoxes. Il n'a jamais rien écrit de semblable, et c'est tout au plus si l'on pourrait citer çà et là, dans son œuvre, quelques traits assez peu significatifs, comme en cette pièce des Contemplations *qui porte pour titre :* Réponse a un acte d'accusation. *Mais il semble qu'il n'ait pas exprimé son véritable sentiment sur Racine dans les*

passages que nous avons cités plus haut, ou qu'il se soit laissé entraîner peu à peu et qu'il l'ait jugé plus sévèrement par la suite. Au chapitre II de son livre Les Artistes juges et parties, *M. Paul Stapfer rapporte que, dans les longues et nombreuses conversations qu'il eut avec Victor Hugo à Guernesey, le poète que celui-ci critiquait le plus volontiers et le plus vivement, c'était Racine, surtout comme écrivain et au nom de la grammaire. Il lui reconnaissait « un certain talent de composition et surtout d'analyse psychologique »; il voulait bien voir en lui « un auteur estimable, du deuxième ou du troisième ordre »; mais il se sentait « révolté de l'erreur monstrueuse que le goût national a commise » en plaçant au premier rang un écrivain qui « fourmille de fautes de français et d'images fausses ». Suivent trois exemples, dont deux sont tirés d'*Iphigénie *et l'autre de* Phèdre. *Victor Hugo juge, d'après M. Stapfer, que les vers où Iphigénie se déclare prête à obéir à son père sont du « galimatias suave », mais « grotesque »; que la description du monstre, dans le récit de Théramène, est faite en « vers de mirliton », et, de plus, qu'il y a trois ou quatre grosses incorrections dans le discours d'Agrippine.*

Accuser Racine de parler un français incorrect est une imprudence qui porte généralement malheur[1], et dont M. Victor Hugo eût dû se défendre par la

1. On peut voir, comme une curiosité en ce genre, un opuscule publié à Aix en 1864, où M. le baron de Senez a entrepris de refaire l'*Iphigénie*, au point de vue de la grammaire et de la versification. L'auteur donne le texte de

*crainte de ressembler à Subligny, à l'abbé d'Olivet et à l'abbé Pellegrin. On est stupéfait de quelques-uns des exemples rapportés par M. Stapfer, et l'on se demande comment le poète ne s'est pas aperçu qu'il justifiait toutes les critiques dont il a été l'objet de la part des grammairiens, éplucheurs de syllabes, peseurs jurés de diphtongues, de ceux qu'il appelle des cuistres, en appliquant le même procédé pédantesque à la langue de Racine. Voilà qui dépasse encore les paradoxes de M. Granier de Cassagnac. Faut-il donc croire que ce dernier, — comme plus tard le disciple fidèle et l'*alter ego *du maître, M. Vacquerie, l'auteur des* PROFILS ET GRIMACES, — *n'a fait que dire tout haut, à la façon des enfants terribles, ce que le chef de l'école romantique n'a jamais osé écrire? Je le crains. Mais n'oublions pas qu'on se laisse souvent entraîner dans une causerie, au coin du feu, après dîner, bien au delà de sa pensée véritable, surtout lorsqu'on est stimulé par la contradiction, et que des conversations intimes et familières, — bien que M. Stapfer déclare avoir été non seulement autorisé, mais encouragé par son illustre interlocuteur, à tenir note de celles d'Hauteville-House, — ne sauraient jamais avoir, qu'il s'agisse de Victor Hugo ou de Buffon, la portée d'un jugement écrit. La violence même des termes employés enlève à celle-ci la plus grande partie de sa signification et suffirait à mettre en garde contre elle.*

Racine d'un côté et le sien de l'autre, comme dans une traduction, et il annonce qu'il a entrepris ce travail « avec le concours de l'Esprit de Racine »

Le critique en titre de la nouvelle école, Sainte-Beuve, a bien des fois parlé de Racine. Sa première étude, recueillie dans les PORTRAITS LITTÉRAIRES, *est à peu près contemporaine de la représentation d'*HERNANI. *Elle est empreinte d'une certaine sévérité, qui porte sa date avec elle. Non pas, sans doute, que le fin et sagace critique soit capable de méconnaître Racine entièrement et de partager les préventions passionnées qu'on nourrissait contre lui dans les rangs des romantiques fiévreux et farouches ; mais il subit l'influence du moment ; il entoure ses éloges de réserves, de restrictions nombreuses. Il l'accuse d'éluder parfois les situations dramatiques, à la façon de Timanthe voilant la tête d'Agamemnon pour s'épargner la peinture de sa douleur ; d'avoir plus de puissance pour élaguer que pour étreindre, de supprimer les parties accessoires et les antécédents incommodes. Ses tragédies se composent de deux ou trois nuances assorties avec art sur un fond simple, et les variations mélodieuses de son style ne dépassent point l'échelle d'une seule octave. Il se fraye une route moyenne entre les qualités extrêmes des originaux qu'il imite ou traduit, et garde prudemment le milieu de la chaussée, à distance des bords d'où l'on voit le précipice. La pudeur de son goût, trop exaltée, le laisse plus d'une fois en deçà du bien, en deçà du mieux. Dans* BRITANNICUS, *type de ses tragédies romaines, Sainte-Beuve lui reproche particulièrement, comme V. Hugo, d'avoir soustrait aux yeux la grande scène du festin.* PHÈDRE *est moins encore dans les mœurs grecques que* BRITANNICUS *dans les mœurs romaines, et il y a esquivé l'explication attendue entre*

Thésée et Phèdre. Quoiqu'il soit bien plus à l'aise en un sujet hébreu, ATHALIE *même est trop nue, trop abstraite : sans méconnaître le caractère imposant de l'ensemble et la magnificence de beaucoup de détails, Sainte-Beuve la déclare moins complète et moins désespérante qu'on a bien voulu le croire. Il se plaint de n'y pas trouver le temple de Salomon revêtu de lames d'or, avec ses deux colonnes de bronze, ses douze bœufs d'airain, ses riches et merveilleux ornements.*

Déjà, du temps même de Racine, Saint-Évremond, dissertant sur ALEXANDRE, *lui avait reproché de ne pas donner une assez grande idée d'une guerre si étrange. Il aurait voulu retrouver, « dans la peinture de l'appareil et dans le récit de la bataille », les chariots, les éléphants, le passage de l'Hydaspe sur de simples peaux, au milieu des éclairs, des foudres, des tempêtes. « Tout cela devait fort élever l'imagination du poète. » Mais on sait comme Sainte-Beuve a rétracté sa première opinion dans* PORT-ROYAL, *particulièrement en ce qui concerne* ATHALIE, *où il reconnaît que la préoccupation du décor l'avait rendu trop peu sensible à la grandeur incomparable de cette tragédie, remplie tout entière par l'auguste présence du Dieu invisible, et comme il a fait subir à ce portrait nombre de retouches successives, où ses réserves s'atténuent de plus en plus. « Mon jugement, dit-il en une note, a commencé à me paraître moins juste quand les continuateurs exagérés me l'ont rendu comme dans un miroir grossissant. » Son goût fut averti, et comprit qu'il faisait fausse route devant l'amplification violente de M. Granier de Cassagnac.*

Mais, à cette date, Sainte-Beuve en arrive à conclure, avec toutes sortes de précautions oratoires et en se couvrant de l'autorité de Corneille, que Racine avait un bien plus grand talent pour la poésie en général que pour le théâtre en particulier[1]. S'il fut un poète dramatique en son temps, c'est que son temps n'était qu'à cette mesure du drame, et il est probable que, de nos jours, son génie se fût de préférence ouvert une autre voie. En se prononçant ainsi, Sainte-Beuve était l'expression mesurée de l'idéal nouveau, qui, au point de vue de la conception du drame comme au point de vue de la poésie et du style, différait essentiellement de l'idéal classique.

Quel est l'idéal de la tragédie tel que l'a réalisé Racine? C'est, dans une action claire et simple, l'analyse savante, la peinture noble et bienséante, la mise en scène harmonieusement réglée de tous les mouvements du cœur humain, de toutes les nuances de la passion, mais envisagée pour ainsi dire en elle-

---

1. Dans son étude sur Racine déjà mentionnée, Lamartine exprime le même sentiment, en s'appuyant également sur l'opinion de Corneille; mais, avec son absence ordinaire de précision et d'exactitude, il modifie le mot bien connu de celui-ci, en ayant l'air de le citer textuellement, et il fait dire à Corneille que Racine avait plus de talent pour la poésie *épique*. Ce mot de Corneille a été très souvent repris et appliqué à l'auteur d'*Iphigénie*, même par beaucoup de critiques du XVIII[e] siècle, comme Chamfort, La Dixmerie, etc., qui admirent surtout Racine pour la beauté de la diction et comme « le dieu de l'harmonie », mais en faisant diverses observations sur ses caractères et ses plans, en lui reprochant d'avoir trop négligé les grands effets et maintes fois laissé languir l'action.

même, abstraction faite des accidents de la vie, réduite à ses éléments essentiels et généraux. Elle s'attache à peindre l'homme plutôt qu'à représenter des hommes. L'époque, le pays, le cadre historique, le costume, la couleur locale, ne sont que secondaires pour elle. En un mot, son idéal, c'est l'unité, la proportion, la logique. Celui du drame romantique, c'est le mouvement et la couleur, la réalité, la vie. Il nous montre des hommes, qu'il commence par replacer dans l'atmosphère où ils ont vécu. Il cherche à présenter un tableau complet; il ne simplifie ni n'embellit ses personnages. Il lui faut des caractères plus complexes, des figures plus palpables, se mouvant dans une action plus intense, directement placée sous les yeux du spectateur au milieu de péripéties plus heurtées, et se détachant sur un fond moins nu.

On connaît l'anecdote rapportée par Segrais à propos de BAJAZET. *Il raconte que, se trouvant un jour près de Corneille sur le théâtre à une représentation de cette pièce, celui-ci lui murmura à l'oreille : « Je me garderais bien de le dire à d'autres qu'à vous, parce qu'on dirait que j'en parlerais par jalousie; mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans le* BAJAZET *qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople : ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France. »*

Nous n'avons garde d'attribuer à un sentiment de jalousie la réflexion que nous a transmise Segrais. Elle exprime un des reproches qui ont été le plus fréquemment adressés à Racine : l'absence dans ses œuvres de ce que nous appelons aujourd'hui la couleur locale. N'exagérons rien : la couleur locale

n'est pas absente des tragédies de Racine; seulement elle ne s'y étale pas, elle n'y prend point la première et la plus large part, comme elle ferait dans un drame de l'école moderne; elle n'y tient même pas la place qu'elle s'est faite dans certaines tragédies de Corneille. Racine la subordonne à l'expression générale des sentiments communs à l'humanité. Il prend grand soin, comme il le dit, « de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation », de ne rien avancer non plus qui ne soit « conforme à l'histoire des Turcs », ce qui est beaucoup et ce dont ne pourraient toujours se vanter les poètes contemporains qui se préoccupent le plus de la couleur locale. Mais il pense que, même avant d'être un grand visir, Acomat est un homme d'État et un ambitieux; que, même avant d'être des Turcs nourris dans le sérail, Bajazet et Roxane sont deux amoureux. Pour lui, le genre domine l'espèce et le caractère l'emporte sur le costume. En toutes choses, dans les idées et les sentiments comme dans le style, le goût classique recherchait l'expression générale. Avant de voir le Turc, ou le Romain, ou le Grec, Racine voit l'homme, dans la condition et dans la passion qu'il veut peindre. Avouons toutefois que, subissant les influences d'une époque dont il est par excellence l'incarnation poétique, il le voit assez souvent à travers la cour de Versailles, sous les traits d'un de ces Français du grand siècle qu'il était bien permis de regarder comme l'idéal de l'humanité intelligente et polie : c'est là surtout ce qui avait frappé Corneille.

L'observation relative à la couleur locale a été souvent étendue à la mise en scène et au décor; dans

cette application nouvelle elle reste la même au fond. Elle vient d'une façon toute différente, et, en ce dernier cas surtout, plus moderne, de comprendre l'art en général et l'art dramatique en particulier. Le goût du grand siècle se contentait de la vérité intime du tableau, sans chercher à reproduire le cadre en toute sa réalité matérielle. Il mettait la peinture de l'âme, de ses émotions, de ses passions, véritable but de la poésie, bien au-dessus de celle du corps et de l'habit; il lui semblait même qu'on eût étouffé l'une en s'attachant trop aux autres. Il ne permettait pas à l'accessoire d'usurper sur le principal. Autant vaudrait, d'ailleurs, reprocher à Racine le système dramatique qu'il a suivi : les confidents, les trois unités, l'action mise en récit au lieu d'être placée directement sous les yeux du spectateur[1]*. Tout cela se tient. Le classique Racine, le poète du XVII*e *siècle et de la cour, ne pouvait comprendre l'antiquité, qu'il connaissait à fond, comme M. Gustave Flaubert dans* SALAMMBÔ, *ou l'auteur des* POÈMES BARBARES *et des* ERINNYES, *M. Leconte de Lisle. Ce serait un anachronisme*

---

1. Dès le XVIIIe siècle, on avait essayé de mettre en scène le dénouement d'*Iphigénie*. Sur cette tentative bizarre, dont le coupable fut Saint-Foix, et qui échoua comme elle le méritait, on peut voir les détails donnés par M. Paul Mesnard, dans la savante édition des *Grands Écrivains de la France* (III, 133-5). Saint-Foix a raconté lui-même (tome II de ses *Œuvres complètes*) comment il fut conduit par une observation de La Dixmerie à traduire ce dénouement en action, en y ajoutant dix à douze vers seulement, et il avoue l'insuccès, qu'il attribue à la confusion avec laquelle les mouvements furent exécutés par les acteurs.

que de le demander. Chaque époque, chaque révolution du goût imprime son cachet jusque sur la manière de voir, de comprendre, de traduire le temps passé. Les tragédies de Racine, comme les comédies de Molière, demandent à être jouées dans le vieux décor classique, sagement vague et presque abstrait : c'est leur rendre un mauvais service que de vouloir les transplanter dans une mise en scène trop minutieusement érudite et pittoresque : l'encadrement jure avec le tableau ; ils se nuisent l'un à l'autre. Les progrès de la science du costume au théâtre n'ont pas été sans accuser davantage « l'air et l'esprit français » de ces héros grecs et romains qu'il n'était pas trop choquant de voir représenter en habits semi-antiques, semi-modernes. Quoiqu'on ne puisse certes reprocher à ESTHER *d'être insuffisamment pénétrée du génie biblique, néanmoins les décors magnifiques, scrupuleusement restitués d'après les dernières découvertes, qui avaient été brossés pour la brillante reprise de* 1864, *parurent presque un contre-sens.*

A ces idéals divers dans la conception dramatique correspondent naturellement des façons diverses de comprendre la poésie. De part et d'autre, le style et le mécanisme même du vers s'assortissent au but de la tragédie et aux besoins du drame. Dans la tragédie, les qualités de la versification sont l'élégance, une allure régulière, une tenue toujours correcte et soigneusement surveillée. Le style de Racine est d'un tissu si harmonieux, d'un travail si parfait dans toutes ses parties, qu'aucun détail n'arrête spécialement le regard. Il a les tons les plus divers, même la familiarité ; il ne craint pas le mot propre

et l'expression simple; mais tout se relève et s'ennoblit par le contexte. De même on a relevé chez lui des négligences, des incorrections, de trop nombreuses épithètes, des prosaïsmes, des chevilles; *mais il faut les chercher avec soin pour les trouver, tant ces taches se dissimulent habilement dans la savante harmonie de sa versification.*

Il est vrai que, s'il dérobe les défauts, un tel style semble dérober aussi en partie les qualités : il les fond, de manière à rendre chacune d'elles moins frappante, dans un ensemble parfaitement équilibré. Cette beauté soutenue, également répartie dans toutes les scènes et sur tous les vers, sans oppositions brusques, fait plus valoir l'harmonie de l'ensemble que la vigueur des détails. Sous cette lumière sereine et diffuse, les traits de force ne ressortent pas en saillie avec le relief que donne l'emploi des ombres. Tout, dans chaque plan, garde à peu près la même valeur. Racine s'applique à atténuer, à force d'art, la hardiesse des tours, des ellipses, des images, comme l'école moderne s'appliquerait à l'exagérer. Il en est de ses tragédies comme de la basilique de Saint-Pierre, où l'observation exacte de toutes les proportions contribue d'abord à diminuer l'impression de grandeur. Dans nos idées et nos goûts actuels, nous aimons mieux une manière plus heurtée, plus inégale même, mais où se ressentent plus directement les mouvements de la vie, et qui ne craigne pas de varier et d'assouplir le vers jusqu'à le disloquer au besoin, pour l'adapter à toutes les transformations du dialogue. A cette lumière uniformément distribuée nous préférons les procédés du clair-obscur, qui font valoir certaines

parties aux dépens des autres ; à cette mesure élégante, qui dit juste ce qu'il faut, et rien de plus ; à cette réserve, à cette retenue d'un goût délicat et pudique, qui fuit l'étalage et l'excès, qui ne cherche pas à surprendre l'esprit par des coups imprévus, — les effets nouveaux, les recherches pittoresques, le flamboiement d'un coloris à outrance ; à la tranquille clarté du soleil, le météore passant dans un ciel sombre, ou le feu d'artifice éclatant tout à coup dans la nuit ; aux lignes harmonieuses et sobres du Parthénon, les complications bizarres des pagodes de l'Inde.

Les vers les plus ornés de Racine semblent presque ternes à côté des vers à panache et à fanfare de l'école romantique. Il a paru fade par l'égalité de sa perfection ; on éprouvait pour lui le dédain du palais blasé pour les liquides qui ne sont point de l'eau de feu, et aussi un peu de l'aversion que ressentent les écoliers émancipés pour les modèles classiques, *pour tout ce qui représente la règle et la loi. Peu à peu, dans les années qui suivirent la révolution romantique, l'ancien répertoire, le répertoire tragique surtout, avait été délaissé par le Théâtre-Français. Corneille, Racine, Molière lui-même, faisaient des recettes dérisoires ; les soirées où on les jouait par acquit de conscience étaient considérées comme des représentations sacrifiées. En 1835, sous l'administration de M. Jouslin de la Salle une première réaction se produisit en faveur des vieilles pièces classiques, mais la comédie fut à peu près seule à en profiter Même en reprenant* LE MÉCHANT, *de Gresset ;* LE PHILOSOPHE MARIÉ, *de Destouches ;* LE CHEVALIER A LA MODE, *de Dancourt ;* L'HOMME A BONNES FORTUNES, *de Baron ;*

EUGÉNIE, *de Beaumarchais; le* PHILINTE, *de Fabre d'Églantine;* LA FEMME JUGE ET PARTIE, *de Montfleury, on en était venu, pour ainsi dire, à ne plus jouer Racine, sinon dans des circonstances particulières et exceptionnelles : pour un anniversaire, pour un début, pour une représentation de retraite.*

Dans les quelques années qui précédèrent l'avènement de Mlle Rachel, on avait déjà senti le besoin de restaurer la tragédie en renouvelant son interprétation, afin de ne pas laisser entièrement mourir un genre et des œuvres qui avaient été la gloire du Théâtre-Français. Mais les divers projets agités par la critique et par l'administration n'avaient pas eu de suite, quand parut enfin celle qui allait ressusciter Racine et Corneille. Le 12 *juin* 1838, *Mlle Rachel débuta par Camille, et* 752 *francs entrèrent dans la caisse du théâtre ; ses deux représentations suivantes, dans* CINNA *et dans* HORACE *encore, produisirent* 558 *et* 303 *francs. Le* 9 *juillet, elle abordait Racine, dans l'Hermione d'*ANDROMAQUE, *qu'elle joua encore le* 15, *avec* 373 *et* 740 *francs de recettes. Le* 16 *août, elle parut dans Eryphile d'*IPHIGÉNIE, *et l'on encaissa* 715 *francs. Après avoir fait* 1,225 *francs le* 26 *août,* ANDROMAQUE *retombait encore à* 629 *francs le* 4 *septembre. Voilà où en était venue la tragédie. Mais, à partir de ce moment, à mesure que se répandait la renommée de Rachel, les recettes se mirent à monter rapidement. Le* 23 *septembre,* ANDROMAQUE *produisit* 2,129 *francs; le* 3 *octobre,* 4,281; *le* 12, 5,529; *le* 19, 6,131 [1].

---

1. E. Laugier, *De la Comédie-Française depuis* 1830, 3e partie.

L'éclatant succès de la grande artiste rejaillit naturellement sur les œuvres et sur le genre même; son talent remit en lumière des beautés inaperçues ou oubliées. A sa voix se réveillait l'attention endormie et blasée, et l'admiration avec elle. Son souffle ranimait ces personnages qu'on prenait pour des abstractions pures et qu'on croyait morts; tout revêtait la couleur, le mouvement, la passion; tout ressaisissait sa valeur, tout s'accentuait; chaque nuance de cet art délicat et puissant apparaissait tout à coup aux plus aveugles, soulignée comme par un éclair. Une représentation de Mlle Rachel dépassait de beaucoup, pour l'intelligence du texte, le commentaire le plus habile et laissait une impression bien autrement profonde et durable.

Il se produisit sur la scène une véritable renaissance de la tragédie. A côté des œuvres de Racine et de Corneille, qui avaient repris la plus large place sur l'affiche, M. Ponsard et ses émules, sans parler des vieux poètes de l'Empire qui se hâtaient d'accourir à la rescousse, essayèrent de ressusciter le genre tragique. Mais surtout il s'était produit dans la critique un mouvement de retour très caractérisé. Les feuilletonnistes les plus en vogue, Jules Janin en tête, se trouvaient conduits par l'étude de l'interprète a celle du poète, et amenés à le mieux comprendre, à le sentir plus vivement. Théophile Gautier résistait, concédant quelques éloges où l'on sentait de la mauvaise grâce, et s'échappant en boutades contre les vers de Racine et contre la tragédie. Mais dans la PRESSE *même le vicomte de Launay lui répondait en plaidant avec autant d'esprit que de grâce la*

cause de Racine, son « ami d'enfance », conjointement avec celle de Rachel[1]. *En même temps, des critiques illustres et d'éminents écrivains, M. Désiré Nisard, dans son* HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE; *Lamennais, dans son* ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE; *M. Saint-Marc Girardin, dans ses leçons de la Sorbonne et son* COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE; *M. Patin, dans ses* ÉTUDES SUR LES TRAGIQUES GRECS, *rendaient d'éloquents hommages à Racine. Il semble même que jamais on n'avait parlé avec un sentiment plus vif et plus profond de ses beautés qu'on ne le fit après cette double restauration de son culte : par les outrages des révolutionnaires et par le génie de Rachel.*

*Ainsi le romantisme n'avait pu tuer l'auteur d'*ANDROMAQUE, *de* PHÈDRE *et d'*ATHALIE; *loin de là, il n'avait fait en quelque sorte que rajeunir sa gloire. Le réalisme ne l'a pas tué non plus. La nouvelle maladie qui vient d'envahir la littérature française, et qui n'est autre que le réalisme à l'état d'abcès purulent, ne le tuera pas davantage : au contraire, elle ne pourrait que le remettre mieux encore en honneur, par la réaction naturelle du goût humilié et révolté. Les hoquets du* naturalisme *finiront, comme la répugnante ivresse des ilotes, par ramener les esprits les plus débraillés et les plus audacieux à l'amour de la bienséance, de la mesure et de la sobriété. Racine a repris son rang, après quelques années d'agitation et de trouble où les enfants perdus de la révolution*

1. *Lettre parisienne* du 24 nov. 1838.

triomphante s'étaient divertis, suivant l'usage de toutes les révolutions, à insulter sa statue et à lui jeter des pierres. Il ne l'a pas perdu depuis. La critique actuelle, sans en excepter ceux-là même qui, comme M. Paul de Saint-Victor, ne sauraient être soupçonnés d'appartenir à l'école racinienne, est à peu près unanime à reconnaître sa royauté; et, s'il était momentanément victime d'une émeute nouvelle, il reprendrait sa place chaque fois qu'il se trouverait un artiste capable de l'interpréter et à la hauteur de son œuvre.

VICTOR FOURNEL.





PREFACE

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette piece que pour les autres qui la suivent. J'estois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois fait alors tomberent par hazard entre les mains de quelques personnes d'esprit. Ils m'exciterent à faire une tragédie, et me proposerent le sujet de la Thebaïde. Ce sujet avoit esté autrefois traité par Rotrou sous le nom d'*Antigone;* mais il faisoit mourir les deux freres dés le commencement de son troisiéme acte. Le reste estoit en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entroit dans des interests tout nouveaux. Et il avoit réüni en une seule piece deux actions differentes, dont l'une sert de matiere aux *Phenicienes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'actions avoit pû nuire à sa piece, qui d'ailleurs estoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu prés mon plan sur *les Phenicienes* d'Euripide : car, pour *la Thebaïde* qui est dans Seneque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme lui, que non seulement ce n'est point une tragédie de Seneque, mais que c'est plûtost l'ouvrage d'un déclamateur qui ne sçavoit ce que c'estoit que tragédie.

La catastrophe de ma piece est peut-estre un peu trop sanglante. En effet, il n'y paroist presque pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est *la Thebaïde,* c'est à dire le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Et je doute que je lui en donnasse davantage si c'estoit à recommencer, car il faudroit ou que l'un des deux freres fust amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres interests que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jetter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait. Et alors cette passion, qui devient comme estrangere au sujet, ne peut produire que de mediocres effets. En un mot, je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amans ne sçauroient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.



LA THEBAÏDE

OU

LES FRERES ENNEMIS

ACTEURS

ETEOCLE, roy de Thebes.

POLINICE, frere d'Etéocle.

JOCASTE, mere de ces deux princes et d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Etéocle et de Polinice.

CREON, oncle des princes et de la princesse.

HEMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polinice.

GARDES.

La scene est à Thebes, dans une salle du palais royal.



LA THEBAÏDE

TRAGEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ils sont sortis, Olympe? Ah! mortelles douleurs!
Qu'un moment de repos me va couster de pleurs!
Mes yeux depuis six mois estoient ouverts aux larmes,
Et le sommeil les ferme en de telles allarmes?
Puisse plûtost la mort les fermer pour jamais,
Et m'empescher de voir le plus noir des forfaits!
Mais en sont-ils aux mains?

OLYMPE.

Du haut de la muraille.
Je les ai vûs déja tous rangez en bataille.
J'ai vû déja le fer briller de toutes parts,
Et pour vous avertir j'ai quitté les remparts.
J'ai vû, le fer en main, Etéocle lui-même :
Il marche des premiers, et, d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.
Que l'on coure avertir et haster la princesse,
Je l'attens. Juste Ciel ! soûtenez ma foiblesse.
Il faut courir, Olympe, aprés ces inhumains,
Il les faut separer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, helas! à ce jour detestable
Dont la seule frayeur me rendoit miserable.
Ni prieres ni pleurs ne m'ont de rien servi,
Et le couroux du sort vouloit estre assouvi.
O toy, Soleil, ô toy qui rens le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde!
A de si noirs forfaits prestes-tu tes rayons,
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons?
Mais ces monstres, helas! ne t'épouvantent gueres,
La race de Lajus les a rendus vulgaires.
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Aprés ceux que le pere et la mere ont commis;
Tu ne t'estonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchans et s'ils sont parricides;
Tu sçais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'estonnerois s'ils estoient vertueux.

SCENE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous sceu l'excés de nos miseres?

ANTIGONE.

Ouy, Madame, on m'a dit la fureur de mes freres.

JOCASTE.

Allons, chere Antigone, et courons, de ce pas,
Arrester, s'il se peut, leur parricide bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre;
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre nostre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le roy lui-même.

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ETEOCLE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soûtiens-moi, ma douleur est extrême.

ETEOCLE.

Madame, qu'avez-vous? et quel trouble...

JOCASTE.

Ah! mon fils,
Quelles traces de sang voi-je sur vos habits?
Est-ce du sang d'un frere, ou n'est-ce point du vostre?

ETEOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polinice arresté
Pour combattre à mes yeux ne s'est point presenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie.
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux,
Et leur sang est celuy qui paroist à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine?

ETEOCLE.

Madame, il estoit temps que j'en usasse ainsy,
Et je perdois ma gloire à demeurer icy.
Le peuple, à qui la faim se faisoit déja craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,
Me reprochant déja qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire, et, quoy qu'il en arrive,
Thebes dés aujourd'huy ne sera plus captive;
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats:
J'ay des forces assez pour tenir la campagne,
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polinice et ses fiers alliez
Laisseront Thebes libre, ou mourront à mes piez.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô Ciel! souiller vos armes?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?
Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah! mon fils, à ce prix voudriez-vous regner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,

De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et, de vostre couroux triomphant aujourd'huy,
Contenter vostre frere, et regner avec luy.

ETEOCLE.

Appellez-vous regner partager ma couronne,
Et ceder laschement ce que mon droit me donne?

JOCASTE.

Vous le sçavez, mon fils, la justice et le sang
Luy donnent comme à vous sa part à ce haut rang.
Œdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun regneroit son année,
Et, n'ayant qu'un Estat à mettre sous vos lois,
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignastes souscrire.
Le sort vous appella le premier à l'empire,
Vous montastes au trosne, il n'en fut point jaloux,
Et vous ne voulez pas qu'il y monte aprés vous!

ETEOCLE.

Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre:
Thebes à cet arrest n'a point voulu se rendre,
Et, lors que sur le trosne il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moy, qui l'en a sceu chasser.
Thebes doit-elle moins redouter sa puissance,
Aprés avoir six mois senti sa violence?
Voudroit-elle obeïr à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim?
Prendroit-elle pour roy l'esclave de Mycéne,
Qui pour tous les Thebains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au roy d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis?
Lors que le roy d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il esperoit par luy de voir Thebes en cendre;

L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thebes m'a couronné pour éviter ses chaînes,
Elle s'attend par moy de voir finir ses peines.
Il la faut accuser si je manque de foy,
Et je suis son captif, je ne suis pas son roy.

JOCASTE.

Dites, dites plûtost, cœur ingrat et farouche,
Qu'auprés du diadême il n'est rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaist pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien! puis qu'à ce point vous en estes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide :
Versez le sang d'un frere, et, si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter ni de crime à commettre ;
Et, n'ayant plus au trosne un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous satisfaire,
Il faut sortir du trosne et couronner mon frere ;
Il faut, pour seconder vostre injuste projet,
De son roy que j'estois devenir son sujet,
Et, pour vous élever au comble de la joye,
Il faut à sa fureur que je me livre en proye,
Il faut par mon trépas...

JOCASTE.

Ah! Ciel! quelle rigueur!
Que vous penetrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire.
Regnez toûjours, mon fils, c'est ce que je desire.

Mais, si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moy vostre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de vostre gloire même,
Associez un frere à cet honneur suprême.
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Vostre regne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toûjours pour prince un roy si magnanime,
Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois.
Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paroist impossible,
Et si le diadéme a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moy de quelque heure de paix.
Accordez cette grace aux larmes d'une mere.
Et cependant, mon fils, j'iray voir vostre frere;
La pitié dans son ame aura peut-estre lieu,
Ou du moins pour jamais j'iray luy dire adieu.
Dés ce mesme moment permettez que je sorte,
J'iray jusqu'à sa tente, et j'iray sans escorte :
Par mes justes soûpirs j'espere l'émouvoir.

ETEOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir;
Et, si cette entrevûë a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à luy de suspendre nos armes :
Vous pouvez dés cette heure accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusques dans ce palais.
J'iray plus loin encore, et, pour faire connaistre
Qu'il a tort en effet de me nommer un traistre,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.
Si le peuple y consent, je luy cede ma place.

Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse.
Je ne force personne, et j'engage ma foy
De laisser aux Thebains à se choisir un roy.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CREON.

Seigneur, vostre sortie a mis tout en allarmes;
Thebes, qui croit vous perdre, est déja toute en larmes;
L'épouvante et l'horreur regnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ETEOCLE.

Cette vaine frayeur sera bien-tost calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée;
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polinice, et luy parler de paix.
Créon, la reine icy commande en mon absence,
Disposez tout le monde à son obeïssance,
Laissez, pour recevoir et pour donner ses loix,
Vostre fils Ménecée, et j'en ay fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ostera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurez.
Commandez-luy, Madame.

(*A Créon.*)

Et vous, vous me suivrez.

CREON.

Quoy! Seigneur...

ETEOCLE.

Ouy, Créon, la chose est resoluë.

CREON.

Et vous quittez ainsi la puissance absoluë?

ETEOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas;
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.

SCENE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CREON.

Qu'avez-vous fait, Madame, et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver,
Et par ce seul conseil Thebes se peut sauver.

CREON.

Et quoy, Madame, et quoy! dans l'estat où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La Fortune promet toute chose aux Thebains,
Le roy se laisse oster la victoire des mains?

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toûjours si belle,
La honte et les remords vont souvent aprés elle.
Quand deux freres armez vont s'égorger entr'eux,
Ne les pas separer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire
Que luy laisser gagner une telle victoire?

CREON.

Leur couroux est trop grand...

JOCASTE.

Il peut estre adouci.

CREON.

Tous deux veulent regner.

JOCASTE.

Ils regneront aussi.

CREON.

On ne partage point la grandeur souveraine,
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'interest de l'Estat leur servira de loy.

CREON.

L'interest de l'Estat est de n'avoir qu'un roy,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoustume à ses loix et le peuple et les princes.
Ce regne interrompu de deux rois differens,
En luy donnant deux rois, luy donne deux tyrans.
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,
Un frere détruiroit ce qu'auroit fait un frere.
Vous les verriez toûjours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'Estat.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire
Accroist leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gemir les peuples tour à tour :
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégasts signalent leur passage.

JOCASTE.

On les verroit plûtost, par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.

Mais avoüez, Créon, que toute vostre peine,
C'est de voir que la paix rend vostre attente vaine,
Qu'elle assure à mes fils le trosne où vous tendez,
Et va rompre le piege où vous les attendez.
Comme, aprés leur trépas, le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis.
Et vostre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune:
Vous inspirez au roy vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CREON.

Je ne me repais point de pareilles chimeres;
Mes respects pour le roy sont ardens et sinceres,
Et mon ambition est de le maintenir
Au trosne où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime,
Je hay ses ennemis, et c'est là tout mon crime:
Je ne m'en cache point, mais, à ce que je voi,
Chacun n'est pas icy criminel comme moi.

JOCASTE.

Je suis mere, Créon, et, si j'aime son frere,
La personne du roy ne m'en est pas moins chere.
De lasches courtisans peuvent bien le haïr,
Mais une mere enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE.

Vos interests icy sont conformes aux nostres;
Les ennemis du roy ne sont pas tous les vostres.
Créon, vous estes pere, et, dans ces ennemis.
Peut-estre songez-vous que vous avez un fils.
On sçait de quelle ardeur Hémon sert Polinice.

CREON.

Ouy, je le sçay, Madame, et je luy fais justice.
Je le dois en effet distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un ;
Et je souhaitterois, dans ma juste colere,
Que chacun le haïst comme le hait son pere.

ANTIGONE.

Aprés tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CREON.

Je le voi bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige;
Mais je sçay bien à quoy sa revolte m'oblige,
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toûjours le parti des rebelles ;
Leurs grandes actions sont les plus criminelles ;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Ecoutez un peu mieux la voix de la nature.

CREON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un pere à ce point doit-il estre emporté ?
Vous avez trop de haine.

CREON.

Et vous trop de bonté.
C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CREON.

Je sçay ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.
Et je sçay quel sujet vous le rend odieux.
CREON.
L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.
JOCASTE.
Vous abusez, Créon, de l'estat où nous sommes.
Tout vous semble permis, mais craignez mon couroux :
Vos libertez enfin retomberoient sur vous.
ANTIGONE.
L'interest du public agit peu sur son ame,
Et l'amour du païs nous cache une autre flâme.
Je la sçay ; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toûjours.
CREON.
Je le feray, Madame, et je veux, par avance,
Vous épargner encor jusques à ma presence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris,
Et je vais faire place à ce bien-heureux fils.
Le roy m'appelle ailleurs, il faut que j'obeïsse.
Adieu, faites venir Hémon et Polinice.
JOCASTE.
N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux ;
Tous deux ils previendront tes desseins malheureux.

SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.
Le perfide, à quel point son insolence monte !
JOCASTE.
Ses superbes discours tourneront à sa honte.

Bien-tost, si nos desirs sont exaucez des Cieux,
La paix nous vangera de cet ambitieux.
Mais il faut se haster, chaque heure nous est chere;
Appellons promptement Hémon et vostre frere:
Je suis, pour ce dessein, prète à leur accorder
Toutes les seuretez qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix lė cœur de Polinice,
Seconde mes soûpirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut, enfin, fai parler mes douleurs.

ANTIGONE, *demeurant un peu aprés sa mere*

Et si tu prens pitié d'une flâme innocente,
O Ciel! en ramenant Hémon à son amante
Ramene-le fidelle, et permets en ce jour
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HEMON.

HEMON.

Quoy! vous me refusez vostre aimable présence,
Aprés un an entier de supplice et d'absence?
Ne m'avez-vous, Madame, appellé prés de vous
Que pour m'oster si-tost un bien qui m'est si doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous si-tost que j'abandonne un frere?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mere?
Et dois-je preferer, au gré de vos souhaits,
Le soin de vostre amour à celuy de la paix?

HEMON.

Madame, à mon bon-heur c'est chercher trop d'obstacles;
Ils iront bien sans nous consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'estat de son sort interroge ses dieux.
Puis-je leur demander, sans estre temeraire,
S'ils ont toûjours pour moy leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils sans couroux mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,

Avez-vous souhaité que je fusse fidelle?
Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux?
Ah! d'un si bel objet quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous éleve sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas!
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas!
Un moment loin de vous me duroit une année.
J'aurois fini cent fois ma triste destinée
Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour,
Et que le souvenir de mon obeïssance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence,
Et que, pensant à moy, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obeïr ainsi.

ANTIGONE.

Ouy, je l'avois bien crû qu'une ame si fidelle
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle;
Et, si mes sentimens se doivent découvrir,
Je souhaitois, Hémon, qu'elle vous fist souffrir,
Et qu'étant loin de moy, quelque ombre d'amertume
Vous fist trouver les jours plus longs que de coûtume.
Mais ne vous plaignez pas: mon cœur, chargé d'ennuy,
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvast en luy.
Sur tout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armez vous couvrez cette terre,
O dieux! à quels tourmens mon cœur s'est vû soûmis,
Voyant des deux costez ses plus tendres amis!
Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles,
J'en voyois et dehors et dedans nos murailles,
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats,
Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

HEMON.

Mais enfin qu'ay-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même?
J'ai suivi Polinice, et vous l'avez voulu,
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je luy vouay dés-lors une amitié sincere,
Je quittay mon païs, j'abandonnay mon pere;
Sur moy par ce départ j'attiray son couroux,
Et, pour tout dire enfin, je m'éloignay de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice.
C'est moy que vous serviez en servant Polinice;
Il m'estoit cher alors comme il est aujourd'huy,
Et je prenois pour moy ce qu'on faisoit pour luy.
Nous nous aimions tous deux dés la plus tendre enfance,
Et j'avois sur son cœur une entiere puissance;
Je trouvois à luy plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frere estoient ceux de la sœur.
Ah! si j'avois encor sur luy le mesme empire,
Il aimeroit la paix, pour qui mon cœur soûpire;
Nostre commun mal-heur en seroit adouci;
Je le verrois, Hémon; vous me verriez aussi.

HEMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ay vû soûpirer de douleur et de rage
Lors que, pour remonter au trosne paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Esperons que le Ciel, touché de nos miseres,
Achevera bien-tost de réünir les freres.
Puisse-t-il restablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celuy de la sœur!

ANTIGONE.

Helas! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne luy soit plus aisé que de calmer leur rage :
Je les connois tous deux, et je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCENE II.

ANTIGONE, HEMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien! apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles?
Que faut-il faire?

OLYMPE.

Helas!

ANTIGONE.

Quoy? qu'en a-t-on appris?
Est-ce la guerre, Olympe?

OLYMPE.

Ah! c'est encore pis.

HEMON.

Quel est donc ce grand mal que leur couroux annonce?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponce :
Thebains, pour n'avoir plus de guerre,
Il faut, par un ordre fatal,
Que le dernier du sang royal
Par son trépas ensanglante vos terres.

ANTIGONE.

O dieux! que vous a fait ce sang infortuné,

Et pourquoy tout entier l'avez-vous condamné?
N'ètes-vous pas contens de la mort de mon pere?
Tout nostre sang doit-il sentir vostre colere?

HEMON.

Madame, cet arrest ne vous regarde pas.
Vostre vertu vous met à couvert du trépas.
Les dieux sçavent trop bien connoistre l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moy que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appuy:
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour luy.
Je l'attens, cette mort, et je l'attens sans plainte;
Et, s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains; ouy, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous,
Et je ne vois que trop que le couroux celeste
Vous rendra comme à nous cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux princes des Thebains
De n'estre pas sortis du dernier des humains.

HEMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage?
Un si noble trépas flatte trop mon courage,
Et du sang de ses rois il est beau d'estre issu,
Dût-on rendre ce sang si-tost qu'on l'a receu.

ANTIGONE.

Et quoy! si parmi nous on a fait quelque offence,
Le Ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance,
Et n'est-ce pas assez du pere et des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens?
C'est à nous à payer pour les crimes des nostres.
Punissez-nous, grands dieux! mais épargnez les autres.
Mon pere, cher Hémon, vous va perdre aujourd'huy,

Et je vous pers peut-estre encore plus que luy.
Le Ciel punit sur vous et sur vostre famille
Et les crimes du pere et l'amour de la fille,
Et ce funeste amour vous nuit encore plus
Que les crimes d'Œdipe et le sang de Lajus.

HEMON.

Quoy! mon amour, Madame? et qu'a-t-il de funeste?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté celeste?
Et, puisque sans colere il est receu de vous,
En quoy peut-il du Ciel meriter le couroux?
Vous seule en mes soûpirs estes interessée :
C'est à vous à juger s'ils vous ont offencée.
Tels que seront pour eux vos arrests tout-puissans,
Ils seront criminels ou seront innocens.
Que le Ciel à son gré de ma perte dispose,
J'en cherirai toûjours et l'une et l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
Aussi-bien que ferois-je en ce commun naufrage ?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage?
En vain les dieux voudroient differer mon trépas,
Mon desespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-estre, aprés tout, nostre frayeur est vaine;
Attendons... Mais voicy Polinice et la reine.

SCENE III.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON.

POLINICE.

Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrester.
Je vois bien que la paix ne peut s'executer.

J'esperois que du Ciel la justice infinie
Voudroit se declarer contre la tirannie,
Et que, lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendroit à chacun son legitime rang;
Mais, puis qu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore esperer qu'un peuple revolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,
Qui sert mon ennemi par un lasche interest,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déja j'ai ressenti l'audace,
Et, loin de me reprendre aprés m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur luy l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vangeance;
De ses inimitiez rien n'arreste le cours:
Quand il hait une fois il veut haïr toûjours.

JOCASTE.

Mais s'il est vray, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thebains redoutent vostre regne,
Pourquoy par tant de sang cherchez-vous à regner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLINICE.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maistre?
Si-tost qu'il hait un roy, doit-on cesser de l'estre?
Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trosne ou descendre les rois?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous cherisse,
Le sang nous met au trosne, et non pas son caprice:

Ce que le sang luy donne, il le doit accepter.
Et, s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLINICE.

Ce nom ne convient pas aux legitimes princes.
De ce titre odieux mes droits me sont garans :
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appellez de ce nom Etéocle luy-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous.

POLINICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent laschetez tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a sceu parvenir;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frere.
Pour commander tout seul il veut bien obeïr,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfere un traistre.
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maistre;
Mais je croirois trahir la majesté des rois
Si je faisois le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes?
Vous lassez-vous déja d'avoir posé les armes?
Ne cesserons-nous point, aprés tant de malheurs,
Vous de verser du sang, moi de verser des pleurs?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mere?
Ma fille, s'il se peut, retenez vostre frere :
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah! si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrois-je esperer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée?
A peine en sa memoire ai-je encor quelque rang ;
Il n'aime, il ne se plaist qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en luy ce prince magnanime,
Ce prince qui montroit tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame genereuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa mere et cherissoit sa sœur.
La nature pour luy n'est plus qu'une chimere :
Il méconnoist sa sœur, il méprise sa mere,
Et l'ingrat, en l'estat où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

POLINICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée.
Dites plûtost, ma sœur, que vous estes changée ;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a sceu ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connois toûjours et suis toûjours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'estre inexorable à mes tristes soûpirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs?

POLINICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer vostre frere
Que de luy faire icy cette injuste priere,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main?
Dieux ! qu'est-ce qu'Etéocle a de plus inhumain?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos interests me touchent davantage;

Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point,
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me seroit un supplice
S'il en devoit coûter le sceptre à Polinice,
Et l'unique faveur, mon frere, où je prétens,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-tems.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voye,
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voye
Qui puisse vous remettre au rang de vos ayeux,
Sans que vous répandiez un sang si precieux.
Pouvez-vous refuser cette grace legere
Aux larmes d'une sœur, aux soûpirs d'une mere?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquieter?
Pourquoy si promptement voulez-vous nous quitter?
Quoy! ce jour tout entier n'est-il pas de la tréve
Dés qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'acheve?
Vous voyez qu'Etéocle a mis les armes bas;
Il veut que je vous voye, et vous ne voulez pas.

ANTIGONE.

Oui, mon frere, il n'est pas comme vous inflexible.
Aux larmes de sa mere il a paru sensible;
Nos pleurs ont desarmé sa colere aujourd'huy.
Vous l'appellez cruel, vous l'estes plus que luy.

HEMON.

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine
Laisser agir encor la princesse et la reine.
Accordez tout ce jour à leur pressant desir,
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joye au prince vostre frere
De dire que sans vous la paix se pouvoit faire.

Vous aurez satisfait une mere, une sœur,
Et vous aurez sur tout satisfait vostre honneur.
Mais que veut ce soldat? son ame est toute émûë.

SCENE IV.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON.
UN SOLDAT.

UN SOLDAT.

Seigneur, on est aux mains, et la tréve est rompuë.
Créon et les Thebains, par l'ordre de leur roy,
Attaquent vostre armée et violent leur foy.
Le brave Hippomedon s'efforce, en vostre absence,
De soûtenir leur choc de toute sa puissance.
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLINICE.

Ah! les traistres! Allons, Hémon, il faut sortir.
(*A la reine.*)
Madame, vous voyez comme il tient sa parole;
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE.

Polinice, mon fils... Mais il ne m'entend plus,
Aussi bien que mes pleurs mes cris sont superflus.
Chere Antigone, allez, courez à ce barbare.
Du moins allez prier Hémon qu'il les separe.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir.
Tout ce que je puis faire, helas! c'est de mourir.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, va-t-en voir ce funeste spectacle;
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle,
Si rien n'a pû toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Menecée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sçay quel dessein animoit son courage,
Une heroïque ardeur brilloit sur son visage;
Mais vous devez, Madame, esperer jusqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, chere Olympe, et me viens dire tout.
Eclaircy promptement ma triste inquietude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

JOCASTE.

Va, je veux estre seule en l'estat où je suis,
Si toutefois on peut l'estre avec tant d'ennuis.

SCENE II.

JOCASTE, *seule.*

Dureront-ils toûjours, ces ennuis si funestes?
N'épuiseront-ils point les vengeances celestes?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?
O Ciel! que tes rigueurs seroient peu redoutables
Si la foudre d'abord accabloit les coupables!
Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis!
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infame
Où de mon propre fils je me trouvay la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts
Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers:
Et toutefois, ô dieux! un crime involontaire
Devoit-il attirer toute vostre colere?
Le connoissois-je, helas! ce fils infortuné?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands dieux la suprême justice!
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas,
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire aprés d'illustres miserables?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en couroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux?

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien! en est-ce fait? l'un ou l'autre perfide
Vient-il d'executer son noble parricide?
Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE.

Ah! Madame, en effet,
L'oracle est accompli, le Ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoy! mes deux fils sont morts?

ANTIGONE.

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'Estat et le calme à vostre ame :
Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un heros pour l'Estat s'est luy-même immolé.
Je courois pour fléchir Hémon et Polinice,
Ils estoient déja loin avant que je sortisse.
Ils ne m'entendoient plus, et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelloient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille,
Et moy je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit comme moy
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroy.
A cet instant fatal, le dernier de nos princes,
L'honneur de nostre sang, l'espoir de nos provinces,
Menecée, en un mot, digne frere d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'estre fils de Créon,

De l'amour du païs montrant son ame atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte,
Et, se faisant ouïr des Grecs et des Thebains :
« Arrestez, a-t-il dit, arrestez, inhumains! »
Ces mots imperieux n'ont point trouvé d'obstacle.
Les soldats, estonnez de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours,
Et ce prince aussi-tost, poursuivant son discours :
« Apprenez, a-t-il dit, l'arrest des destinées
Par qui vous allez voir vos miseres bornées.
Je suis le dernier sang de vos rois descendu
Qui par l'ordre des dieux doit estre répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre,
Et recevez la paix où vous n'osiez pretendre. »
Il se tait, il se frappe en achevant ces mots,
Et les Thebains, voyant expirer ce heros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ay vû le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frere tout en sang.
Créon, à son exemple, a jetté bas les armes,
Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes,
Et l'un et l'autre camp, les voyant retirez,
Ont quitté le combat et se sont separez;
Et moy, le cœur tremblant et l'ame toute émuë,
D'un si funeste objet j'ay destourné la veüe,
De ce prince admirant l'heroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en fremis d'horreur.
Est-il possible, ô dieux! qu'aprés ce grand miracle,
Le repos des Thebains trouve encor quelque obstacle
Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,

Puisque même mes fils s'en laissent desarmer?
La refuserez-vous, cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacez?

ANTIGONE.

Ouy, ouy, cette vertu sera recompensée;
Les dieux sont trop payez du sang de Menecée,
Et le sang d'un heros, auprés des immortels,
Vaut seul plus que celuy de mille criminels.

JOCASTE.

Connoissez mieux du Ciel la vengeance fatale.
Toûjours à ma douleur il met quelque intervalle,
Mais, helas! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'appreste à me faire perir.
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussi-tost de quelque espoir de paix,
Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amene mon fils, il veut que je le voye;
Mais, helas! combien cher me vend-il cette joye!
Ce fils est insensible et ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
Ainsi, toûjours cruel et toûjours en colere,
Il feint de s'appaiser et devient plus severe;
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, esperons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
Polinice endurci n'écoute que ses droits;

Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix :
Ouy, du lasche Créon. Cette ame interessée
Nous ravit tout le fruit du sang de Menecée;
En vain pour nous sauver ce grand prince se perd,
Le pere nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes heros cet infidele pere...

ANTIGONE.

Ah! le voicy, Madame, avec le roy mon frere.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foy?

ETEOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moy,
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui, s'étant querellez les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démeslé.
La bataille sans doute alloit estre cruelle,
Et son évenement vuidoit nostre querelle,
Quand du fils de Créon l'heroïque trépas
De tous les combattans a retenu le bras.
Ce prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des dieux la réponse fatale,
Et luy-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du païs noblement transporté.

JOCASTE.

Ah! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie

Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
De vostre ambition vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre;
Il ne faudra cesser de regner ni de vivre.
Vous pouvez, en cedant un peu de vostre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr vostre frere,
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a sceu faire.
O dieux! aimer un frere, est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort?
Et doit-il estre enfin plus facile en un autre
De répandre son sang qu'en vous d'aimer le vôtre?

ETEOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
Qu'un trône est plus penible à quitter que la vie;
La gloire bien souvent nous porte à la haïr,
Mais peu de souverains font gloire d'obeïr.
Les dieux vouloient son sang, et ce prince sans crime
Ne pouvoit à l'Estat refuser sa victime;
Mais ce même païs qui demandoit son sang
Demande que je regne et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer, j'obeïrai sur l'heure,
Et Thebes me verra, pour appaiser son sort,
Et descendre du trône et courir à la mort.

CREON.

Ah! Menecée est mort! le Ciel n'en veut point d'autre.
Laissez couler son sang sans y mesler le vôtre,

Et, puis qu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ETEOCLE.

Et quoy! même Créon pour la paix se déclare?

CREON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé.
Mon fils est mort, Seigneur.

ETEOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CREON.

Sur qui me vengerois-je en ce mal-heur extrême?

ETEOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thebes même.
Vengez-la, vengez-vous.

CREON.

Ah! dans ses ennemis
Je trouve vostre frere et je trouve mon fils.
Dois-je verser mon sang ou répandre le vostre?
Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vostre m'est sacré :
Seray-je sacrilege ou bien dénaturé?
Soüilleray-je ma main d'un sang que je revere?
Seray-je parricide afin d'estre bon pere?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à vostre empire.
Je me consolerai si ce fils que je plains
Assûre par sa mort le repos des Thebains.
Le Ciel promet la paix au sang de Menecée :
Achevez-la, Seigneur, mon fils l'a commencée,

Accordez-luy ce prix qu'il en a pretendu,
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos mal-heurs vous devenez sensible,
Au sang de Menecée il n'est rien d'impossible :
Que Thebes se r'assure aprés ce grand effort;
Puis qu'il change vòtre ame, il changera son sort.
La paix dés ce moment n'est plus desesperée;
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.
Bien-tost ces cœurs de fer se verront adoucis :
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.
(*A Etéocle.*)
Qu'un si grand changement vous desarme et vous touche :
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche;
Soulagez une mere et consolez Créon;
Rendez-moy Polinice et luy rendez Hémon.

ETEOCLE.

Mais enfin c'est vouloir que je m'impose un maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polinice veut l'estre;
Il demande sur tout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCENE V.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, ATTALE.

ATTALE.

Polinice, Seigneur, demande une entreveuë :
C'est ce que d'un heraut nous apprend la venuë.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CREON.

Peut-estre qu'adouci,
Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente :
Par ce dernier combat il apprend aujourd'huy
Que vous estes au moins aussi puissant que luy.
Les Grecs mêmes sont las de servir sa colere,
Et j'ay sceu depuis peu que le roy son beau-pere,
Préferant à la guerre un solide repos,
Se reserve Mycene et le fait roy d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honneste retraite.
Puis qu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclurre ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et luy promettez tout, hormis le diadême.

ETEOCLE.

Hormis le diadême, il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CREON.

Ouy, puis qu'il le veut bien,
Vous ferez plus tout seul que nous ne sçaurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ETEOCLE.

Allons donc le chercher.

JOCASTE.

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plûtost. Voyez-le dans ces lieux.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame hé bien, qu'il vienne, et qu'on luy donne

Toutes les sûretez qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE.

Ah! si ce jour rend la paix aux Thebains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCENE VI.

CREON, ATTALE.

CREON.

L'interest des Thebains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse, et cette ame farouche,
Qui semble me flatter aprés tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bien-tost si la fiere Antigone
Aussi-bien que mon cœur dédaignera le trône;
Nous verrons, quand les dieux m'auront fait vostre roy,
Si ce fils bien-heureux l'emportera sur moy.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement si rare?
Créon même, Créon pour la paix se déclare.

CREON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins?

ATTALE.

Ouy, je le crois, Seigneur, quand j'y pensois le moins;
Et, voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime
Qui vous fait mettre enfin vostre haine au tombeau.
Menecée en mourant n'a rien fait de plus beau,
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie
Luy pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CREON.

Ah! sans doute, qui peut, d'un genereux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoy! je négligerois le soin de ma vengeance,
Et de mon ennemi je prendrois la défense!
De la mort de mon fils Polinice est l'auteur,
Et moi je deviendrois son lâche protecteur!
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadême?
Non, non, tu me verras, d'une constante ardeur,
Haïr mes ennemis et cherir ma grandeur.
Le trône fit toûjours mes ardeurs les plus cheres;
Je rougis d'obeïr où regnerent mes peres;
Je brûle de me voir au rang de mes ayeux,
Et je l'envisageay dés que j'ouvris les yeux.
Sur tout depuis deux ans ce noble soin m'inspire,
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire.
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Etéocle d'abord j'appuïay l'injustice,
Je luy fis refuser le trône à Polinice;
Tu sçais que je pensois dés lors à m'y placer,
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?
Et, puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoy par vos conseils vont-ils se voir tous deux?

CREON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le couroux du Ciel me la rend trop cruelle;
Il s'arme contre moy de mon propre dessein,

Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumoit, lors que, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polinice;
Les deux freres par moy devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin ce même jour je fais rompre la tréve,
J'excite le soldat, tout le camp se soûleve,
On se bat, et voilà qu'un fils desespéré
Meurt et rompt un combat que j'ay tant préparé!
Mais il me reste un fils, et je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même.
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis :
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux fils.
Des deux princes d'ailleurs la haine est trop puissante :
Ne croi pas qu'à la paix jamais elle consente;
Moy-même je sçauray si bien l'envenimer
Qu'ils periront tous deux plûtost que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais, quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réünir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas sceu retenir.
L'on hait avec excés lors que l'on hait un frere;
Mais leur éloignement rallentit leur colere.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,
Que, rappellant leur haine au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même :
On porte ses remords avec le diadème.

CREON.

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins,
Et les remords sont ceux qui nous pesent le moins.
Du plaisir de regner une ame possedée
De tout le temps passé détourne son idée,
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point regné.
Mais allons : le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coustent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

FIN DU TROISIÉME ACTE.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, CREON.

ETEOCLE.

OUY, Créon, c'est icy qu'il doit bien-tost se rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut, mais je répondrois bien
Que par cette entrevuë on n'avancera rien.
Je connois Polinice et son humeur altiere,
Je sçay bien que sa haine est encor toute entiere,
Je ne crois pas qu'on puisse en arrester le cours,
Et, pour moy, je sens bien que je le hais toûjours.

CREON.

Mais, s'il vous cede enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, appaiser vostre haine.

ETEOCLE.

Je ne sçay si mon cœur s'appaisera jamais :
Ce n'est pas son orgueil, c'est luy seul que je hais.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée.
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année ;
Elle est née avec nous, et sa noire fureur
Aussi-tost que la vie entra dans nostre cœur.

Nous estions ennemis dés la plus tendre enfance,
Que dis-je? nous l'estions avant nostre naissance.
Triste et fatal effet d'un sang incestueux!
Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma mere, une guerre intestine
De nos divisions luy marqua l'origine.
Elles ont, tu le sçais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-estre encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel, par un arrest funeste,
Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste,
Et que dans nòtre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attens sa venuë,
Ne croy pas que pour luy ma haine diminuë.
Plus il approche et plus il me semble odieux,
Et sans doute il faudra qu'elle éclatte à ses yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire.
Il faut, il faut qu'il fuye, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié,
Et je crains son couroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne;
Et, puisqu'enfin mon cœur ne sçauroit se trahir,
Je veux qu'il me deteste, afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toûjours son cœur aspire au diadème,
Qu'il m'abhorre toûjours et veut toûjours regner,
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CREON.

Domtez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse estre, il n'est pas invincible;
Et, puisque la raison ne peut rien sur son cœur,

Eprouvez ce que peut un bras toûjours vainqueur.
Ouy, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je seray le premier à reprendre les armes ;
Et, si je demandois qu'on en rompist le cours,
Je demande encor plus que vous regniez toûjours.
Que la guerre s'enflame et jamais ne finisse,
S'il faut avec la paix recevoir Polinice !
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux :
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple thebain vous parle par ma bouche,
Ne le soûmettez pas à ce prince farouche.
Si la paix se peut faire, il la veut comme moy.
Sur tout, si vous l'aimez, conservez-luy son roy.
Cependant écoutez le prince vostre frere,
Et, s'il se peut, Seigneur, cachez vostre colere.
Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCENE II.

ETEOCLE, CREON, ATTALE.

ETEOCLE.

Sont-ils bien prés d'icy?
Vont-ils venir, Attale?

ATTALE.

Ouy, Seigneur, les voicy.
Ils ont trouvé d'abord la princesse et la reine,
Et bien-tost ils seront dans la chambre prochaine.

ETEOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon couroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est prés de nous !

CREON.

Ah! le voicy. Fortune, acheve mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCENE III.

JOCASTE, ETEOCLE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON, CREON.

JOCASTE.

Me voicy donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déja le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frere, aprés deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous pristes naissance ;
Et moy, par un bonheur où je n'osois penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mes fils, cette union si chere,
Et que chacun de vous reconnoisse son frere :
Tous deux dans vostre frere envisagez vos traits ;
Mais, pour en mieux juger, voyez-les de plus prés.
Sur tout que le sang parle et fasse son office.
Approchez, Eteocle ; avancez, Polinice.
Hé quoi! Loin d'approcher, vous reculez tous deux?
D'où vient ce sombre accueil, et ces regards fâcheux?
N'est-ce point que chacun, d'une ame irresoluë,
Pour saluer son frere attend qu'il le saluë,
Et qu'affectant l'honneur de ceder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier?
Etrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime!
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux,

Et les premiers vaincus sont les plus genereux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage.
Quoy! vous n'en faites rien? C'est à vous d'avancer,
Et, venant de si loin, vous devez commencer.
Commencez, Polinice, embrassez vostre frere,
Et montrez...

ETEOCLE

Hé! Madame, à quoy bon ce mystere?
Tous ces embrassemens ne sont guere à propos.
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLINICE.

Quoy! faut-il davantage expliquer mes pensées?
On les peut découvrir par les choses passées :
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ETEOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moy,
Et tant que je respire il ne peut estre à toy.

POLINICE.

Tu sçais qu'injustement tu remplis cette place.

ETEOCLE.

L'injustice me plaît, pourvû que je t'en chasse.

POLINICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ETEOCLE.

Si je tombe, avec moy tu pourras succomber.

JOCASTE.

O dieux! que je me vois cruellement deceuë!
N'avois-je tant pressé cette fatale veuë

Que pour les desunir encor plus que jamais?
Ah ! mes fils, est-ce là comme on parle de paix?
Quittez, au nom des dieux, ces tragiques pensées;
Ne renouvellez point vos discordes passées :
Vous n'estes pas icy dans un champ inhumain.
Est-ce moy qui vous met les armes à la main?
Considerez ces lieux où vous pristes naissance.
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est icy que tous deux vous receûtes le jour :
Tout ne vous parle icy que de paix et d'amour.
Ces princes, vostre sœur, tout condamne vos haines.
Enfin moy, qui pour vous pris toûjours tant de peines,
Qui pour vous réünir immolerois... Helas!
Ils détournent la teste et ne m'écoutent pas.
Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure;
Ils ne connoissent plus la voix de la nature.
(*A Polinice.*)
Et vous, que je croyois plus doux et plus soûmis...

POLINICE.

Je ne veux rien de luy que ce qu'il m'a promis.
Il ne sçauroit regner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure.
Le trône vous est dû, je n'en sçaurois douter;
Mais vous le renversez en voulant y monter.
Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre?
Voulez-vous sans pitié desoler cette terre,
Détruire cet empire afin de le gagner?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez regner?
Thebes avec raison craint le regne d'un prince
Qui de fleuves de sang inonde sa province :
Voudroit-elle obeïr à vostre injuste loy?

Vous estes son tyran avant qu'estre son roy.
Dieux! si devenant grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lors que vous regnerez, que serez-vous, helas!
Si vous estes cruel quand vous ne regnez pas?

POLINICE.

Ah! si je suis cruel, on me force de l'estre,
Et de mes actions je ne suis pas le maistre.
J'ai honte des horreurs où je me voi contraint,
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma patrie :
De ses gemissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours :
Il faut de ses mal-heurs que j'arreste le cours,
Et, sans faire gemir ni Thebes ni la Grece,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'addresse.
Il suffit aujourd'huy de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de vostre frere?

POLINICE.

Ouy, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Ouy, cruel, et c'est là le dessein qui m'ameine.
Moy-même à ce combat j'ay voulu t'appeller,
A tout autre qu'à toy je craignois d'en parler.
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toy de prouver
Si ce que tu ravis tu le sçais conserver.
Montre-toy digne enfin d'une si belle proie.

ETEOCLE.

J'accepte ton dessein, et l'accepte avec joie.

Créon sçait là-dessus quel estoit mon desir.
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir
Je te crois maintenant digne du diadême,
Et te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein,
Et commencez par moy vôtre horrible dessein !
Ne considerez point que je suis vôtre mere,
Considerez en moi celle de vôtre frere.
Si de vôtre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc.
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque vôtre ennemi reçût de moy la vie.
Cet ennemi, sans moy, ne verroit pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune :
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une;
Et, sans estre ni doux ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver vôtre ennemi.
Si la vertu vous plait, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime;
Ou, si le crime enfin vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un !
Aussi-bien ce n'est point que l'amour vous retienne,
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien, cruels,de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de regner!
Polinice, est-ce ainsi que l'on traitte une mere?

POLINICE.

J'épargne mon païs.

JOCASTE.

Et vous tuez un frere!

POLINICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort aujourd'huy
Vous rendra plus coupable et plus méchant que luy.

POLINICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aille chercher un maître?
Qu'errant et vagabond je quitte mes Estats,
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits seray-je la victime?
Le diadème est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t'il point violé?
Et cependant il regne, et je suis exilé!

JOCASTE.

Mais si le roy d'Argos vous cede une couronne...

POLINICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?
En m'alliant chez luy n'auray-je rien porté?
Et tiendray-je mon rang de sa seule bonté?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un prince étranger que je brigue la place?
Non, non, sans m'abaisser à luy faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-pere ou d'un pere,
La main de tous les deux vous sera toûjours chere.

POLINICE.

Non, non, la difference est trop grande pour moy:
L'un me feroit esclave, et l'autre me fait roy.
Quoy! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme!
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame.

Le trône sans l'amour me seroit donc fermé !
Je ne regnerois pas si l'on ne m'eust aimé !
Je veux m'ouvrir le trône ou jamais n'y paraistre,
Et, quand j'y monteray, j'y veux monter en maistre,
Que le peuple à moy seul soit forcé d'obeïr,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin de ma grandeur je veux estre l'arbitre,
N'estre point roy, Madame, ou l'estre à juste titre ;
Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeller que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de vostre grand courage,
Que vostre bras tout seul fasse vostre partage,
Et, dédaignant les pas des autres souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même,
Qu'un superbe laurier soit vostre diadème.
Regnez et triomphez, et joignez à la fois
La gloire des heros à la pourpre des rois.
Quoi ! vostre ambition seroit-elle bornée
A regner tour à tour l'espace d'une année ?
Cherchez à ce grand cœur que rien ne peut donter
Quelque trône où vous seul ayez droit de monter :
Mille sceptres nouveaux s'offrent à vostre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyons trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux
Et vostre frere même ira vaincre avec vous.

POLINICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimeres,
Laisse un usurpateur au trône de mes peres ?

JOCASTE.

Si vous luy souhaittez en effet tant de mal,

Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toûjours un dangereux abisme :
La foudre l'environne aussi-bien que le crime.
Vostre pere et les rois qui vous ont devancez,
Si tost qu'ils y montoient, s'en sont vû renversez.

POLINICE.

Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plûtost que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

ETEOCLE.

Je sçauray t'épargner une chute si vaine.

POLINICE.

Ah ! ta chute, croy-moy, precedera la mienne.

JOCASTE.

Mon fils, son regne plaist.

POLINICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour luy le peuple.

POLINICE.

Et j'ay pour moy les dieux.

ETEOCLE.

Les dieux de ce haut rang te vouloient interdire,
Puis qu'ils m'ont élevé le premier à l'empire.
Ils ne sçavoient que trop, lors qu'ils firent ce choix,
Qu'on veut regner toûjours quand on regne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maistre :
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse estre ;
L'un des deux tost ou tard se verroit renversé,
Et d'un autre soy-mesme on y seroit pressé.

Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec luy partager la couronne.

POLINICE.

Et moy je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toy la lumiere des cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie.
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sçauroient vous changer,
Que tardez-vous? Allez vous perdre et me vanger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos peres,
Montrez en vous tuant comme vous estes freres.
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour :
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ay plus pour mon sang ny pitié ny tendresse ;
Vostre exemple m'apprend à ne le plus cherir,
Et moy je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

ANTIGONE.

Madame... ô Ciel ! que vois-je ? Hélas ! rien ne les touche !

HEMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes...

ETEOCLE.

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLINICE.

Courons. Adieu, ma sœur.

ETEOCLE.

Adieu, Princesse, adieu.

ANTIGONE.

Mes freres, arrestez ! Gardes, qu'on les retienne !

Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
C'est leur estre cruels que de les respecter.

HEMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrester.

ANTIGONE.

Ah! genereux Hemon! c'est vous seul que j'implore...
Si la vertu vous plaist, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrester leurs parricides mains,
Helas! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, *seule.*

A quoy te resous-tu, princesse infortunée?
Ta mere vient de mourir dans tes bras :
Ne sçaurois-tu suivre ses pas,
Et finir en mourant ta triste destinée?
A de nouveaux malheurs te veux-tu reserver?
Tes freres sont aux mains; rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc,
Et toi seule verses des larmes :
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extremité mortelle?
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre? dois-je mourir?
Un amant me retient, une mere m'appelle;
Dans la nuit du tombeau je la voi qui m'attend.
Ce que veut la raison, l'amour me le défend
Et m'en oste l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, helas! qu'on tient à la vie
Quand on tient si fort à l'amour!

Ouy, tu retiens, Amour, mon ame fugitive;
Je reconnois la voix de mon vainqueur.
L'esperance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau,
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, voi le pouvoir que l'amour a sur moy :
Je ne vivrois pas pour moy-mesme,
Et je veux bien vivre pour toy.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle...
Mais voicy du combat la funeste nouvelle.

SCENE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, ma chere Olympe, as-tu vû ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis couruë en vain, c'en estoit déja fait.
Du haut de nos remparts j'ay vû descendre en larmes
Le peuple qui couroit et qui crioit aux armes,
Et, pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,
Le roy n'est plus, Madame, et son frere est vainqueur.
On parle aussi d'Hémon; l'on dit que son courage
S'est efforcé long-temps de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont esté superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah ! je n'en doute pas, Hémon est magnanime;
Son grand cœur eut toûjours trop d'horreur pour le crime:
Je l'avois conjuré d'empescher ce forfait,
Et, s'il l'avoit pû faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, helas ! leur fureur ne pouvoit se contraindre;
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturez, vous voilà satisfaits :
La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place;
Il faloit entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le Ciel vous mist, pour finir vos discords,
L'un parmy les vivans, l'autre parmy les morts.
Infortunez tous deux, dignes qu'on vous déplore!
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque, de tous les maux qui sont tombez sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice
Que si la mort vous eust enlevé Polinice.
Ce prince estoit l'objet qui faisoit tous vos soins.
Les interests du roy vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vray, je l'aimois d'une amitié sincere,
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son frere,
Et, ce qui luy donnoit tant de part dans mes vœux,
Il estoit vertueux, Olympe, et mal-heureux.
Mais, helas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime.
Son frere plus que luy commence à me toucher :
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste, et j'en connois la cause.
Au couroux du vainqueur la mort du roy l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCENE III.

ANTIGONE, CREON, ATTALE, OLYMPE.

CREON.

Madame, qu'ay-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vray que la reine...

ANTIGONE.

Ouy, Créon, elle est morte.

CREON.

O dieux! puis-je sçavoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunez ont éteint leur flambeau?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau,
Et, s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE.

Elle a sceu prévenir la perte de son fils.

CREON.

Ah! Madame, il est vray que les dieux ennemis...

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du roy mon frere,
Et n'en accusez point la celeste colere.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit;

Il a crû vos conseils, sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes :
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes.
De la cheute des rois vous estes les auteurs;
Mais les rois en tombant entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrace mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle :
Le Ciel, en le perdant, s'en est vangé sur vous,
Et vous avez peut-estre à pleurer comme nous.

CREON.

Madame, je l'avouë, et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux freres.

ANTIGONE.

Mes freres et vos fils! Dieux! que veut ce discours?
Quelqu'autre qu'Etéocle a-t-il fini ses jours?

CREON.

Mais ne sçavez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE.

J'ai sçû que Polinice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les separer en vain.

CREON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vostres;
Mais, helas! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuse Fortune, acheve ton couroux!
Ah! sans doute, voicy le dernier de tes coups.

CREON.

Vous avez vû, Madame, avec quelle furie
Les deux princes sortoient pour s'arracher la vie,
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accorderent mieux.

La soif de se baigner dans le sang de leur frere
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit sceu faire.
Par l'excez de leur haine ils sembloient reünis,
Et, prests à s'égorger, ils paroissoient amis.
Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille,
Un lieu prés des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que, reprenant leur premiere fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Et, la seule fureur precipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soûpiroit dans l'ame,
Et qui se souvenoit de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
Leurs ordres absolus, qui nous arrestoient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et, pour les separer, s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrester le cours,
Et ces deux furieux se rapprochent toûjours.
Il tient ferme pourtant et ne perd point courage;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du roy le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchast son frere ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prest à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie?

CREON.

J'y cours, je le releve et le prens dans mes bras,
Et, me reconnoissant : « Je meurs, dit-il tout bas,
Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse.
En vain à mon secours vostre amitié s'empresse,

C'est à ces furieux que vous devez courir.
Separez-les, mon pere, et me laissez mourir. »
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle ;
Seulement Polinice en paroist affligé.
« Attens, Hémon, dit-il, tu vas estre vangé. »
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bien-tost le combat tourne à son avantage.
Le roy, frappé d'un coup qui luy perce le flanc,
Luy cede la victoire et tombe dans son sang.
Les deux camps aussi-tost s'abandonnent en proie,
Le nostre à la douleur, et les Grecs à la joie ;
Et le peuple, allarmé du trépas de son roy,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroy.
Polinice, tout fier du succez de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime.
Dans le sang de son frere il semble se baigner.
« Et tu meurs, luy dit-il, et moy je vais regner.
Regarde dans mes mains l'empire et la victoire ;
Va rougir aux enfers de l'excés de ma gloire,
Et, pour mourir encore avec plus de regret,
Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »
En achevant ces mots, d'une démarche fiere,
Il s'approche du roy, couché sur la poussiere,
Et pour le desarmer il avance le bras.
Le roy, qui semble mort, observe tous ses pas.
Il le voit, il l'attend, et son ame irritée
Pour quelque grand dessein semble s'estre arrestée.
L'ardeur de se vanger flate encor ses desirs
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prest à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piege funeste ;

Et, dans l'instant fatal que ce frere inhumain
Luy veut oster le fer qu'il tenoit à la main,
Il luy perce le cœur, et son ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polinice, frappé, pousse un cri dans les airs,
Et son ame en couroux s'enfuit dans les enfers.
Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colere,
Et l'on diroit qu'encore il menace son frere.
Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

ANTIGONE.

Fatale ambition! aveuglement funeste!
D'un oracle cruel suite trop manifeste!
De tout le sang royal il ne reste que nous,
Et plût aux dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon desespoir, prévenant leur colere,
Eût suivi de plus prés le trépas de ma mere!

CREON.

Il est vray que des dieux le couroux embrazé
Pour nous faire perir semble s'estre épuisé,
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige vostre ame.
En m'arrachant mes fils...

ANTIGONE.

Ah! vous regnez, Créon,
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moy, de grace, un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquietude.
Aussi-bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous.
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le trône vous attend, le peuple vous appelle.
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.

Adieu, nous ne faisons tous deux que nous gêner.
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez regner.

CREON, *arrestant Antigone.*

Ah! Madame, regnez et montez sur le trône.
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déja que vous ne l'occupiez.
La couronne est à vous.

CREON.

Je la mets à vos piés.

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des dieux même,
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadême?

CREON.

Je sçay que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cede à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne.
Mais, si l'on peut pretendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut meriter,
Que faut-il faire enfin, Madame?

ANTIGONE.

M'imiter.

CREON

Que ne ferois-je point pour une telle grace!
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
Je suis prest...

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CREON, *la suivant.*

J'attens vos loix icy.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCENE IV.

CREON, ATTALE.

ATTALE.

Son couroux seroit-il adoucy?
Croyez-vous la fléchir?

CREON.

Ouy, ouy, mon cher Attale.
Il n'est point de fortune à mon bon-heur égale,
Et tu vas voir en moy, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône et l'amant couronné.
Je demandois au Ciel la princesse et le trône :
Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma teste et ma flame en ce jour,
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour;
Il allume pour moy deux passions contraires :
Il attendrit la sœur, il endurcit les freres;
Il aigrit leur couroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

ATTALE.

Il est vray, vous avez toute chose prospere,
Et vous seriez heureux si vous n'estiez point pere.
L'ambition, l'amour, n'ont rien à desirer;
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer.
En perdant vos deux fils...

CREON.

Ouy, leur perte m'afflige.
Je sçay ce que de moy le rang de pere exige.

Je l'estois. Mais, sur tout, j'estois né pour regner,
Et je pers beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de pere, Attale, est un titre vulgaire :
C'est un don que le Ciel ne nous refuse guere.
Un bon-heur si commun n'a pour moy rien de doux :
Ce n'est pas un bon-heur s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône est un bien dont le Ciel est avare.
Du reste des mortels ce haut rang nous separe ;
Bien peu sont honorez d'un don si precieux :
La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.
D'ailleurs, tu sçais qu'Hémon adoroit la princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse.
S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal.
En me privant d'un fils le Ciel m'oste un rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joye,
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proye,
Et, sans me rappeller des ombres des enfers,
Dy-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
Parle-moy de regner, parle-moy d'Antigone ;
J'auray bien-tost son cœur, et j'ay déja le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moy :
J'estois pere et sujet, je suis amant et roy.
La princesse et le trône ont pour moy tant de charmes
Que... Mais Olympe vient

ATTALE.

Dieux ! elle est toute en larmes.

SCENE V.

CREON, OLYMPE, ATTALE.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, Seigneur? la princesse n'est plus.

CREON.

Elle n'est plus, Olympe?

OLYMPE.

Ah! regrets superflus!
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine,
Et du même poignard dont est morte la reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fiere princesse a percé son beau sein.
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,
Et dans son sang, helas! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ay dû sentir.
Mais, sa belle ame enfin toute preste à sortir :
« Cher Hémon, c'est à toy que je me sacrifie »,
Dit-elle, et ce moment a terminé sa vie.
J'ay senti son beau corps tout froid entre mes bras,
Et j'ay cru que mon ame alloit suivre ses pas :
Heureuse mille fois si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle!

(*Elle s'en va.*)

SCENE DERNIERE.

CREON, ATTALE.

CREON.

Ainsi donc, vous fuyez un amant odieux,
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux.
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore,
Et pour ne me point voir vous les fermez encore.
Quoiqu'Hémon vous fût cher, vous courez au trépas,
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais, dussiez-vous encor m'estre aussi rigoureuse,
Ma presence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût aprés le trépas vivre vostre couroux,
Inhumaine, je vais y descendre aprés vous.
Vous y verrez toûjours l'objet de vostre haine,
Et toûjours mes soûpirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc...

ATTALE, *et des gardes.*

Ah! Seigneur, quelle cruelle envie...

CREON.

Ah! c'est m'assassiner que me sauver la vie!
Amour, rage, transports, venez à mon secours!
Venez et terminez mes detestables jours!
De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
Toy, justifie, ô Ciel, la foy de tes oracles!
Je suis le dernier sang du mal-heureux Laius...
Perdez-moy, dieux cruels, ou vous serez déçûs!

Reprenez, reprenez cet empire funeste.
Vous m'ostez Antigone, ostez-moy tout le reste.
Le trône et vos presens excitent mon couroux :
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes.
Ajoûtez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déja sentir tous les maux que j'ay faits.
Polinice, Eteocle, Iocaste, Antigone,
Mes fils, que j'ay perdus pour m'élever au trône,
Tant d'autres mal-heureux dont j'ay causé les maux,
Font déja dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrestez ! Mon trépas va vanger vostre perte,
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte ;
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.

(*Il tombe entre les mains des gardes.*)

FIN.



ALEXANDRE LE GRAND

TRAGEDIE



PREFACE

Il n'y a guere de tragedie où l'histoire soit plus fidellement suivie que dans celle-cy. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais surtout du huitiéme livre de Quinte-Curse. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lors qu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ce païs-là, les differentes receptions qu'ils firent à ses envoyez, l'alliance que Taxile fit avec luy, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui presentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse genereuse que ce brave Indien fit au vainqueur qui lui demandoit comment il vouloit qu'on le traitast, et la generosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses Etats et en ajoûta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie, et le danger que Porus luy fit courir dans la bataille luy parut le plus grand où il se fust jamais trouvé. Il le confessa luy-même en disant qu'il avoit trouvé enfin un peril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Atheniens, combien de travaux j'endure pour me faire loüer de vous ! » J'ay tâché de representer en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractere a plû extrémement sur notre théatre, jusques-là que des personnes m'ont reproché que je faisois ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considerent pas que dans

la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la tragedie qui ne soit à la loüange d'Alexandre; que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquerant. Porus a peut-estre quelque chose qui interesse davantage, parce qu'il est dans le malheur. « Car, comme dit Seneque, nous sommes de telle nature qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sçait estre malheureux avec courage : *Ita affecti sumus ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet quam homo fortiter miser.* »

Les amours d'Alexandre et de Cleofile ne sont pas de mon invention. Justin en parle aussi bien que Quinte-Curse. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cleofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenoit assiegée, et qu'il la rétablit dans son royaume en consideration de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appella Alexandre. Voicy les paroles de Justin : *Regna Cleofilis Reginæ petit : quæ, cum se dedisset ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat, filiumque ab eo genitum Alexandrum nominavit, qui postea regnum Indorum potitus est.*



ALEXANDRE
LE GRAND

ACTEURS

ALEXANDRE.

PORUS, } rois dans les Indes.
TAXILE, }

AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.

CLEOFILE, sœur de Taxile.

EPHESTION.

SUITE D'ALEXANDRE.

La scene est sur le bord de l'Hydaspe, dans le camp de Taxile.



ALEXANDRE
LE GRAND
TRAGEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

QUOY! vous allez combatre un roy dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense,
Sous qui toute l'Asie a veu tomber ses rois,
Et qui tient la Fortune attachée à ses lois?
Mon frere, ouvrez les yeux pour connoistre Alexandre;
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,

Les peuples asservis et les rois enchaînez.
Et prevenez les maux qui les ont entraînez.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je presente la teste au joug qui nous menasse,
Et que j'entende dire aux peuples indiens
Que j'ay forgé moy-même et leurs fers et les miens?
Quitteray-je Porus? trahiray-je ces princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces,
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sçauront également vivre ou mourir en rois?
En voyez-vous un seul qui, sans rien entreprendre,
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et, le croyant déja maistre de l'univers,
Aille, esclave empressé, luy demander des fers?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire,
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'huy,
Tout prest à le combattre, implore son appuy?

CLEOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse;
Pour vòtre amitié seule Alexandre s'empresse.
Quand la foudre s'allume et s'appreste à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoy suis-je le seul que son couroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ay-je merité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah! sans doute, il luy croit l'ame trop genereuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse;

Il cherche une vertu qui luy resiste moins,
Et peut-estre il me croit plus digne de ses soins.

CLEOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave,
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à vostre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'est point le partage des lâches.
Quoiqu'il brusle de voir tout l'univers soûmis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah! si son amitié peut souiller vostre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire?
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les jours,
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrester le cours.
Vous me voyez icy maîtresse de son ame,
Cent messages secrets m'assurent de sa flâme;
Pour venir jusqu'à moy ses soûpirs embrasez
Se font jour à travers de deux camps opposez.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ay vû vous plaindre.
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-estre, mon frere, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes,
Et, sans que vostre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pû vous desarmer.
Mais l'Etat aujourd'huy suivra ma destinée,
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée,
Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.

Je sçay l'inquietude où ce dessein vous livre;
Mais comme vous, ma sœur, j'ay mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre vostre Alexandre arment tous leurs attraits.
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruisent ses charmes;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sçauroit souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colere;
Il faut aller...

CLEOFILE.

Hé bien, perdez-vous pour luy plaire :
De ces tyrans si chers suivez l'arrest fatal;
Servez-les, ou plûtost servez vostre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne;
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne,
Et, par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLEOFILE.

Mais vous-même,
Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime?
Quoy! ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de luy que vole la victoire;
Vous formeriez sans luy d'inutiles desseins :
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans luy déja nos murs seroient reduits en cendre;
Luy seul peut arrester les progrés d'Alexandre :

Elle se fait un dieu de ce prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant ?

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cleofile.
Helas! dans son erreur affermissez Taxile.
Pourquoy luy peignez-vous cet objet odieux?
Aidez-le bien plûtost à démentir ses yeux.
Dites-luy qu'Axiane est une beauté fiere,
Telle à tous les mortels qu'elle est à vostre frere;
Flattez de quelque espoir...

CLEOFILE.

Esperez, j'y consens;
Mais n'esperez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoy dans les combats chercher une conqueste
Qu'à vous livrer luy-même Alexandre s'appreste?
Ce n'est pas contre luy qu'il la faut disputer:
Porus est l'ennemy qui pretend vous l'ôter.
Pour ne vanter que luy, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée;
Quoy qu'on fasse, luy seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses sujets il vous mene au combat.
Ah! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'estre,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maistre.
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes;
Il laisse à vôtre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose icy dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera regner.
Au lieu que de Porus vous estes la victime,
Vous serez... Mais voicy ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah! ma sœur, je me trouble, et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLEOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus ou l'ami d'Alexandre.

SCENE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrez qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlans d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance ;
Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
Se promettent déja des moissons de lauriers.
J'ay veu de rang en rang cette ardeur répanduë
Par des cris genereux éclater à ma veuë :
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Nostre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages ;
Il se sent foible encore, et, pour nous retenir,
Ephestion demande à nous entretenir,
Et par de vains discours...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre;
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
Peut-estre est-ce la paix qu'il nous veut presenter.

PORUS.

La paix! Ah! de sa main pourriez-vous l'accepter?
Hé quoy! nous l'aurons vû, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont joüissoient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Estats
Pour attaquer des rois qui ne l'offensoient pas;
Nous l'aurons vû piller des provinces entieres,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivieres,
Et, quand le Ciel s'appreste à nous l'abandonner,
J'attendray qu'un tyran daigne nous pardonner!

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne.
D'un soin toûjours égal sa faveur l'environne :
Un roy qui fait trembler tant d'Estats sous ses lois
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage,
Je rens à sa valeur un legitime hommage;
Mais je veux à mon tour meriter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Ouy, je consens qu'au ciel on éleve Alexandre;
Mais, si je puis, Seigneur, je l'en feray descendre,
Et j'iray l'attaquer jusques sur les autels
Que luy dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces.
Si son cœur dans l'Asie eust montré quelque effroy,
Darius en mourant l'auroit-il veu son roy?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit sçû se connaistre,
Il regneroit encore où regne un autre maistre.
Cependant cet orgueil qui causa son trépas

Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine étoit connuë :
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nuë.
Dans un calme profond Darius endormi
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi.
Il le connut bien-tôt, et son ame étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée;
Il se vit terrassé d'un bras victorieux,
Et la foudre en tombant luy fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers
Que cette paix trompeuse a jettez dans les fers.
Non, ne nous flattons point, sa douceur nous outrage.
Toûjours son amitié traîne un long esclavage;
En vain on prétendroit n'obeïr qu'à demi :
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ny temeraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe et dont la violence
Sur tout ce qui l'arreste exerce sa puissance,
Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage?
D'un favorable accueil honorons son passage,
Et, luy cedant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-luy des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur? L'osez-vous croire?
Conteray-je pour rien la perte de ma gloire?
Vostre empire et le mien seroient trop achetez
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetez.
Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace
De son passage icy ne laissât point de trace?
Combien de rois, brisez à ce funeste écueil,
Ne regnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil?
Nos couronnes d'abord, devenant ses conquestes,
Tant que nous regnerions, flotteroient sur nos testes,
Et nos sceptres, en proye à ses moindres dédains,
Dés qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province,
Jamais de ses liens il ne dégage un prince;
Et, pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussiere il leur cherche des rois.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage:
Vostre seul interest m'inspire ce langage.
Porus n'a point de part dans tout cet entretien,
Et, quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'huy,
Prevenons Alexandre, et marchons contre luy.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infideles guides.

PORUS.

La honte suit de prés les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les rois qui sçavent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui sçavent regner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des rois, et peut-estre à des reines.

TAXILE.

La reine, à vous oüir, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de couroux.

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne?
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez vostre haine, et non pas vostre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avoûray, que ma juste colere
Aime la guerre autant que la paix vous est chere;
J'avoùrai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée
Attend depuis long-temps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avoit déja rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois icy par des vœux si puissans
Que je portois envie au bon-heur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchoit un passage,

Vous me verriez moy-même, armé pour l'arrester,
Luy refuser la paix qu'il nous veut presenter.

TAXILE.

Ouy, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante,
Et, sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La reine vient. Adieu. Vantez-luy vostre zele,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moy, je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

SCENE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoy! Taxile me fuit? Quelle cause inconnuë...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à vostre veuë,
Et, puis qu'il n'ose plus s'exposer aux hazards,
De quel front pourroit-il soûtenir vos regards?
Mais laissons-le, Madame, et, puis qu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.
Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
Le fidelle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paraistre:

Cet esclave déja m'ose vanter son maistre ;
Il veut que je le serve...

AXIANE.

Ah ! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrester.
Ses soûpirs, malgré moy, m'assurent qu'il m'adore.
Quoy qu'il en soit, souffrez que je luy parle encore,
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Hé quoy ! vous en doutez ? et vôtre ame s'assure
Sur la foy d'un amant infidelle et parjure
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'huy,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de luy !
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même ;
Il vous peut arracher à mon amour extrême,
Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'aprés une telle insolence,
Mon amitié, Seigneur, seroit sa recompense ?
Vous croyez que, mon cœur s'engageant sous sa loy,
Je souscrirois au don qu'on luy feroit de moy ?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime ?
Ay-je fait pour ce prince éclater tant d'estime ?
Entre Taxile et vous, s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous, qu'on me vît balancer ?
Sçay-je pas que Taxile est une ame incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sçay-je pas que sans moy sa timide valeur
Succomberoit bien-tôt aux ruses de sa sœur ?
Vous sçavez qu'Alexandre en fit sa prisonniere

Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frere;
Mais je connus bien-tost qu'elle avoit entrepris
De l'arrester au piege où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprés d'elle!
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle?
Pourquoy par tant de soins voulez-vous épargner
Un prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verray-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roy vainqueur de tant de princes?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moy cette ardeur empressée?
Mais d'un soin si commun vostre ame est peu blessée:
Pourvû que ce grand cœur perisse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement.
Vous me voulez livrer sans secours, sans azile,
Au couroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui, me traitant bientòt en superbe vainqueur,
Pour prix de vostre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez; contentez vostre envie,
Combattez, oubliez le soin de vostre vie;
Oubliez que le Ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparoit peut-être un sort assez heureux.
Peut-estre qu'à son tour Axiane charmée
Alloit... Mais non, Seigneur, courez vers vostre armée.
Un si long entretien vous seroit ennuieux,
Et c'est vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah! Madame, arrestez et connoissez ma flâme!

Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame.
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas;
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous diray point que, pour vaincre Alexandre,
Vos soldats et les miens alloient tout entreprendre;
Que c'étoit pour Porus un bon-heur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine:
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien : ce cœur, qui veut bien m'obeïr,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétens pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un heros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas,
Mais de vos alliez ne vous separez pas.
Ménagez-les, Seigneur, et d'une ame tranquile
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile;
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux.
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, Madame, allez; j'y consens avec joye:
Voyons Ephestion, puis qu'il faut qu'on le voye.
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de prés,
J'attends Ephestion, et le combat aprés.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II

SCENE PREMIERE.

CLEOFILE, EPHESTION.

EPHESTION.

Ouy, tandis que vos rois déliberent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrettes raisons qui m'ameinent icy.
Fidelle confident du beau feu de mon maistre,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naistre,
Et que pour ce heros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Aprés tant de soupirs, que faut-il qu'il espere?
Attendez-vous encore aprés l'aveu d'un frere?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre?
Faut-il donner la paix? faut-il faire la guerre?
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous meriter, ou pour vous conquerir.

CLEOFILE.

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire

De mes foibles attraits garde encor la memoire ?
Que, traînant aprés lui la victoire et l'effroy,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moy ?
Des captifs comme luy brisent bien-tôt leur chaîne ;
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne,
Et l'amour, dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bien-tòt accablé.
Tandis que ce heros me tint sa prisonniere,
J'ay pù toucher son cœur d'une atteinte legere ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bien-tost les siens.

EPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vù, brûlant d'impatience,
Conter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sçauriez que, l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats !
C'est pour vous qu'on l'a vù, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impetueux traverser vos provinces,
Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empeschoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres,
De ses retranchemens il découvre les vostres ;
Mais, aprés tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de vostre cœur.
Que luy sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous luy fermiez l'entrée ?
Si, pour ne point répondre à de sinceres vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
Si vôtre esprit, armé de mille défiances...

CLEOFILE.

Hélas ! de tels soupçons sont de foibles défenses.
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,

Doutent toûjours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Ouy, puis que ce heros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le recit de sa flâme.
Je craignois que le temps n'en eût borné le cours;
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toûjours.
Je dis plus : quand son bras força nôtre frontiere
Et dans les murs d'Omphis m'arresta prisonniere,
Mon cœur, qui le voyoit maître de l'univers,
Se consoloit déja de languir dans ses fers;
Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avouë, une douce habitude,
Et, de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joye!
Mais tout couvert de sang veut-il que je le voye?
Est-ce comme ennemy qu'il se vient presenter,
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

EPHESTION.

Non, Madame. Vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'huy la terreur de ses armes;
Il presente la paix à des rois aveuglez
Et retire la main qui les eût accablez.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosez de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage,
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage,
Et disposez des rois qu'épargne son couroux
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLEOFILE.

N'en doutez point, Seigneur, mon ame, inquietée,

D'une crainte si juste est sans cesse agitée ;
Je tremble pour mon frere, et crains que son trépas
D'un ennemy si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflame,
Axiane et Porus tyrannisent son ame.
Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roy,
Dés que je veux parler, s'élevent contre moy.
Que n'ay-je point à craindre en ce desordre extrême !
Je crains pour luy, je crains pour Alexandre même.
Je sçay qu'en l'attaquant cent rois se sont perdus ;
Je sçay tous ses exploits ; mais je connois Porus.
Nos peuples, qu'on a vû, triomphans à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargez,
Vaincront à son exemple, ou periront vangez.
Et je crains...

EPHESTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine ;
Laissez courir Porus où son mal-heur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses Etats,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voicy.

CLEOFILE.

Seigneur, achevez vôtre ouvrage
Par vos sages conseils dissipez cet orage,
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCENE II.

PORUS, TAXILE, EPHESTION.

EPHESTION.

Avant que le combat qui menasse vos têtes
Mette tous vos Estats au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien differer ses exploits
Et vous offrir la paix pour la derniere fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flate,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords floter nos étendards.
Vous les verriez plantez jusques sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,
Si ce heros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût luy-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point icy, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et, cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous mêmes, trompez d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire;
Et, lors que son couroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne differez point tant à luy rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage,
Et, recevant l'appuy que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos Estats.
Voila ce qu'un grand roy veut bien vous faire entendre,

Prest à quitter le fer et prest à le reprendre.
Vous sçavez son dessein... Choisissez aujourd'huy
Si vous voulez tout perdre ou tenir tout de luy.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnoistre une vertu si rare,
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
Pretendent malgré vous estre vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples.
Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples;
Des heros qui chez vous passoient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des autels.
Mais en vain l'on prétend chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs, se faire des esclaves:
Croyez-moy, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres Estats, devenus vos conquestes,
De leurs rois sous le joug ont veu ployer les testes.
Aprés tous ces Estats qu'Alexandre a soûmis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maistre,
Soûtient mal un pouvoir qui ne fait que de naistre.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toûjours ouverts.
Vostre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadêmes.
Vos fers, trop étendus, se relâchent d'eux-mêmes,
Et déja dans leur cœur les Scythes mutinez
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant nostre amitié pour gage,
Ce que peut une foy qu'aucun serment n'engage;
Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.

Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre,
Et je l'attens déja, comme un roy doit attendre
Un heros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes Estats.

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avoit avec moy, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans;
Mais, puisqu'un roy, flatant la main qui nous menace,
Parmi ses alliez brigue une indigne place,
C'est à moy de répondre aux vœux de mon païs
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher icy le roy qui vous envoye?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroye?
De quel front ose-t-il prendre sous son appuy
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemy que luy?
Avant que sa fureur ravageast tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde;
Et, si quelques voisins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoy nous attaquer? par quelle barbarie
A-t-on de vostre maistre excité la furie?
Vit-on jamais chez luy nos peuples en couroux
Desoler un païs inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'Estats, de deserts, de rivieres,
Soient entre nous et luy d'impuissantes barrieres?
Et ne sçauroit-on vivre au bout de l'univers
Sans connoistre son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embraze tout si-tost qu'elle commence à luire,
Qui n'a que son orgueil pour regle et pour raison,

Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maistre absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'Estats, plus de rois : ses sacrileges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sçay qu'il nous devore;
De tant de souverains, nous seuls regnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moy
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roy;
Mais c'est pour mon courage une illustre matiere.
Je voy d'un œil content trembler la terre entiere,
Afin que par moy seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,
Et qu'on dise par tout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde;
Mais un roy l'attendoit au bout de l'univers
Par qui le monde entier a veu briser ses fers. »

EPHESTION.

Vostre projet du moins nous marque un grand courage.
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le monde panchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que luy.
Je ne vous retiens point; marchez contre mon maistre;
Je voudrois seulement qu'on vous l'eût fait connaistre,
Et que la renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits au moins vous conter la moitié.
Vous verriez...

PORUS.

Que verrois-je et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
Seroit-ce sans efforts les Persans subjuguez,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatiguez?

Quelle gloire, en effet, d'accabler la foiblesse
D'un roy déja vaincu par sa propre molesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gemissoit sous l'or dont il estoit armé,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre !
Les autres, éblouïs de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux luy demander des loix,
Et, leur crainte écoutant je ne sçay quels oracles,
Ils n'ont pas crû qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquerans,
Nous sçavons que les dieux ne sont pas des tyrans;
Et, de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe icy pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve par tout les armes à la main.
Il voit à chaque pas arrester ses conquestes;
Un seul rocher icy luy coûte plus de testes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui naist sous nos pas ne corrompt point nos ames.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à luy disputer.
C'est elle...

EPHESTION, *en se levant*.

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses Estats,
Au trône de Cyrus luy fit porter ses pas,
Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquerir et donner les couronnes;

Et, puisque vostre orgueil ose luy disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait presenter,
Vos yeux, dés aujourd'huy témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bien-tost le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc, je l'attens, ou je le vais chercher.

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Qüoy! vous voulez, au gré de vostre impatience...

PORUS.

Non, je ne prétens point troubler vostre alliance.
Ephestion, aigri seulement contre moy,
De vos soûmissions rendra conte à son roy.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat, sous mes drapeaux rangées.
De son trône et du mien je soûtiendray l'éclat,
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat,
A moins que vostre cœur, animé d'un beau zele,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCENE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE

AXIANE, *à Taxile.*

Ah! que dit-on de vous, Seigneur? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soûmis,
Qu'il ne marchera point contre un roy qu'il respecte.

TAXILE.

La foy d'un ennemy doit estre un peu suspecte,
Madame. Avec le temps ils me connoistront mieux.

AXIANE.

Dementez donc, Seigneur, ce bruit injurieux;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence.
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste couroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemy plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient allarmée.
Porus fait son devoir, et je feray le mien.

SCENE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche, et ce n'est point là, pour me le faire croire,

La démarche d'un roy qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter (et nous sommes trahis),
Il immole à sa sœur sa gloire et son païs;
Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend, pour éclater, que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un foible appuy.
Je le connoissois trop pour m'assurer sur luy.
Mes yeux sans se troubler ont vû son inconstance.
Je craignois beaucoup plus sa molle resistance.
Un traistre, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez sans conter les forces d'Alexandre,
Et, courant presque seul au devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoy! voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traistre
Ma frayeur conspirast à vous donner un maistre;
Que Porus, dans un camp se laissant arrester,
Refusast le combat qu'il vient de presenter?
Non, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans vostre ame.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans appas
Excitoient tous nos rois, les traînoient aux combats,
Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif que pour le meriter.
Ouy, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,

Victorieux ou mort, meriter vostre chaîne;
Et, puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si prés la gloire à ma personne
Que je pourray peut-estre amener vostre cœur
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-estre
Des sujets dans son camp plus braves que leur maistre.
Je vais les exciter par un dernier effort.
Aprés, dans vostre camp j'attendray vostre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon ame.
Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame?
Pourquoy dés ce moment ne puis-je pas sçavoir
Si mes tristes soûpirs ont pû vous émouvoir?
Voulez-vous (car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-estre me condamne),
Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné
Ignore à quelle gloire il estoit destiné?
Parlez.

AXIANE.

Que vous diray-je?

PORUS.

Ah! divine princesse,
Si vous sentiez pour moy quelque heureuse foiblesse.
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soûpirs peut-il bien se deffendre?
Peut-il...

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

AXIANE. CLEOFILE.

AXIANE.

Quoy! Madame, en ces lieux on me tient enfermée!
Je ne puis au combat voir marcher mon armée!
Et, commençant par moy sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison!
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisoit paraistre!
Cet humble adorateur se declare mon maistre,
Et déja son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur!

CLEOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes allarmes
D'un roy qui pour vainqueur ne connoist que vos charmes,
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'interesse à vostre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur par tout font voler les éclats,
De quel autre costé conduiriez-vous vos pas?

Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempeste?
Un plein calme en ces lieux assûre vostre teste.
Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquilité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoy! lors que mes sujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foy,
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moy,
On me parle de paix, et le camp de Taxile
Garde dans ce desordre une assiette tranquile!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joye on arreste mes yeux!

CLEOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frere
Abandonne aux perils une teste si chere?
Il sçait trop les hazards...

AXIANE.

Et, pour m'en détourner,
Ce genereux amant me fait emprisonner!
Et, tandis que pour moy son rival se hazarde,
Sa paisible valeur me sert icy de garde!

CLEOFILE.

Que Porus est heureux! Le moindre éloignement
A vostre impatience est un cruel tourment;
Et, si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, Madame : un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusques dans le tombeau,

Perdre tous mes Estats et voir d'un œil tranquile
Alexandre en payer le cœur de Cleofile.

CLEOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoy m'abandonner?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que, veillant au soin de vostre teste,
A cet heureux amant l'on garde sa conqueste.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame, et déja vostre cœur
Vole vers Alexandre et le nomme vainqueur.
Mais, sur la seule foy d'un amour qui vous flate,
Peut-estre avant le temps ce grand orgueil éclate.
Vous poussez un peu loin vos vœux precipitez,
Et vous croyez trop tost ce que vous souhaitez,
Ouy, ouy...

CLEOFILE.

Mon frere vient, et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pû se méprendre.

AXIANE.

Ah! je n'en doute plus, et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCENE II.

TAXILE, AXIANE, CLEOFILE.

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colere,
Eust suivi les conseils d'une amitié sincere,
Il m'auroit en effet épargné la douleur
De vous venir moy-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoy! Porus...

TAXILE.

C'en est fait, et sa valeur trompée
Des maux que j'ay préveus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abatu),
Ce n'est point que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatans,
Entre Alexandre et luy n'ait douté quelque temps.
Mais enfin contre moy sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'estoit precipitée.
J'ay vû ses bataillons rompus et renversez,
Vos soldats en desordre et les siens dispersez,
Et luy-même à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré luy, du vainqueur éviter la poursuite,
Et, de son vain couroux trop tard desabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé! Quoy donc! pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie?
Il faut donc malgré toy te traîner aux combats,
Et te forcer toy-même à sauver tes Estats?
L'exemple de Porus, puis qu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moy, n'estoit-ce pas une voix assez forte?
Ce heros en peril, ta maistresse en danger,
Tout l'Estat perissant, n'a pû t'encourager?
Va, tu sers bien le maistre à qui ta sœur te donne!
Acheve, et fay de moy ce que sa haine ordonne;
Garde à tous les vaincus un traitement égal;
Enchaîne ta maistresse en livrant ton rival.

Aussi-bien, c'en est fait. Sa disgrace et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce heros magnanime.
Je l'adore, et je veux, avant la fin du jour,
Declarer à la fois ma haine et mon amour,
Luy vouer à tes yeux une amitié fidelle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu ; tu me connois. Aime-moy si tu veux.

TAXILE.

Ah ! n'esperez de moy que de sinceres vœux,
Madame ; n'attendez ny menasses ny chaînes :
Alexandre sçait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devoit moins hazarder ;
Et moy-même en aveugle on me verroit combattre
La sacrilege main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoy ! par l'un de vous deux mon sceptre raffermi
Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi,
Et sur mon propre trône on me verroit placée
Par le même tyran qui m'en auroit chassée !

TAXILE.

Des reines et des rois vaincus par sa valeur
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mere :
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frere.

AXIANE.

Non, non, je ne sçay point vendre mon amitié,
Caresser un tyran et regner par pitié.
Penses-tu que j'imite une foible Persane,
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane,
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
J'aille vanter partout la douceur de ses fers ?

S'il donne les Estats, qu'il te donne les nostres;
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Regne; Porus ni moy n'en seront point jaloux,
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espere qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bien-tost par ton propre trépas.
Des traîtres comme toy font souvent des ingrats,
Et, de quelques faveurs que sa main t'éblouïsse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCENE III.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

Cedez, mon frere, à ce bouillant transport;
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort,
Et cet aspre couroux, quoy qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
Maistre de ses destins, vous l'estes de son cœur.
Mais, dites-moy, vos yeux ont-ils vû le vainqueur?
Quel traitement, mon frere, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit?

TAXILE.

Ouy, ma sœur, j'ai vû vostre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur, plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.

Mais de ce même front l'heroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connoistre Alexandre; et, certes, son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage;
Et, sa presence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux comme son bras font partout des sujets.
Il sortoit du combat. Ebloui de sa gloire,
Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois, à ma veuë oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse.
« Retournez, m'a-t-il dit, auprés de la princesse;
Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
Il marche sur mes pas. Je n'ay rien à vous dire,
Ma sœur; de vostre sort je vous laisse l'empire,
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLEOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourray rien.
Tout va vous obeïr si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est luy-mesme, sans doute

SCENE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE,
EPHESTION, SUITE D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Allez, Ephestion. Que l'on cherche Porus,
Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus.

SCENE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE.

ALEXANDRE, *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vray qu'une reine aveuglée
Vous préfere d'un roy la valeur dereglée?
Mais ne le craignez point : son empire est à vous.
D'une ingrate à ce prix fléchissez le couroux.
Maistre de deux Etats, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah! c'en est trop, Seigneur! Prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnoistre mes soins.
Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle,
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appuy :
Ne puis-je rien pour moy quand je puis tout pour luy?
Si prodigue envers luy des fruits de la victoire,
N'en auray-je pour moy qu'une sterile gloire?
Les sceptres devant vous ou rendus ou donnez,
De mes propres lauriers mes amis couronnez,
Les biens que j'ay conquis répandus sur leurs testes,

Font voir que je soûpire aprés d'autres conquestes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bien-tost de vos divins appas;
Mais, dans ce mesme temps, souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en vostre ame.
Je suis venu. L'amour a combattu pour moy;
La victoire elle-mesme a dégagé ma foy.
Tout cede autour de vous : c'est à vous de vous rendre,
Vostre cœur l'a promis : voudra-t-il s'en défendre?
Et luy seul pourroit-il échaper aujourd'huy
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que luy?

CLEOFILE.

Non, je ne prétens pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abbatus.
Les Indiens domptez sont vos moindres ouvrages;
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages,
Et, quand vous le voudrez, vos bontez à leur tour
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
Me troublent bien souvent par de justes allarmes :
Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Vôtre ame ne dédaigne une conqueste aisée.
On attend peu d'amour d'un heros tel que vous :
La gloire fit toûjours vos transports les plus doux,
Et peut-estre, au moment que ce grand cœur soûpire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens desirs

D'un amour qui vers vous porte tous mes soûpirs!
J'avoûray qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soûpiroit que pour la renommée.
Les peuples et les rois, devenus mes sujets,
Etoient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse, à mes yeux presentées,
Aussi-bien que ses rois ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits.
Amoureux de la gloire et par tout invincible,
Il mettoit son bon-heur à paroistre insensible.
Mais, helas! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets differens!
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaitte;
Il vient avec plaisir avoüer sa défaite.
Heureux si, vôtre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux à leur tour avoüoient leur pouvoir
Voulez-vous donc toûjours douter de leur victoire,
Toûjours de mes exploits me reprocher la gloire,
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris
Ne devoient arrêter que de foibles esprits?
Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
Doit soûtenir mon nom et le vostre à la fois,
J'iray rendre fameux par l'éclat de la guerre
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux.

CLEOFILE.

Ouy, vous y trainerez la victoire captive;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.

Tant d'Estats, tant de mers, qui vont nous desunir,
M'effaceront bien-tost de vostre souvenir.
Quand l'Ocean troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conqueste du monde,
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous,
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune princesse
Au fond de ses Estats vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les momens bien-heureux
Où ce grand conquerant l'assuroit de ses feux?

ALEXANDRE.

Hé quoy! vous croyez donc qu'à moy-même barbare,
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
Mais vous-même plûtôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie, où je vous veux placer?

CLEOFILE.

Seigneur, vous le sçavez, je dépens de mon frere.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disposoit seul du bon-heur que j'espere,
Tout l'empire de l'Inde, asservi sous ses loix,
Bien-tost en ma faveur iroit briguer son choix.

CLEOFILE.

Mon amitié pour luy n'est point interessée.
Appaisez seulement une reine offensée,
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'huy,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que luy

ALEXANDRE.

Porus estoit sans doute un rival magnanime :
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat, je l'ay vû, je l'ay joint,
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle

Alloit entre nous deux finir nostre querelle,
Lors qu'un gros de soldats, se jettant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CLEOFILE, EPHESTION.

ALEXANDRE.

Hé bien! ramene-t-on ce prince temeraire?

EPHESTION.

On le cherche par tout; mais, quoy qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques icy sa fuite ou son trépas
Derobe ce captif au soin de vos soldats.
Mais un reste des siens entourez dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrestant la poursuite,
A nous vendre leur mort semblent se preparer.

ALEXANDRE.

Desarmez les vaincus sans les desesperer.
Madame, allons fléchir une fiere princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'interesse;
Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE IV

SCENE PREMIERE.

AXIANE, *seule.*

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire,
Et ne pourray-je au moins, en de si grands mal-heurs,
M'entretenir moy seule avecque mes douleurs?
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend malgré moy m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne croy pas
Qu'on me puisse empècher de courir sur tes pas.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pû survivre;
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre,
On te découvriroit au bruit de tes efforts,
Et, s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Helas! en me quittant, ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée,
Lors que tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur;

Que, sans t'inquietter du succez de tes armes,
Le soin de ton amour te causoit tant d'allarmes
Et pourquoy te cachois-je avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours?
Combien de fois, tes yeux forçant ma resistance,
Mon cœur s'est-il vû prêt de rompre le silence!
Combien de fois, sensible à tes ardens desirs,
M'est-il en ta presence échapé des soûpirs!
Mais je voulois encor douter de ta victoire;
J'expliquois mes soûpirs en faveur de la gloire:
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah! pardonne, grand roy,
Je sens bien aujourd'huy que je n'aimois que toy.
J'avoûray que la gloire eut sur moy quelque empire,
Je te l'ay dit cent fois; mais je devois te dire
Que toy seul en effet m'engageas sous ses loix.
J'appris à la connoistre en voyant tes exploits,
Et, de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toy je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soûpirs superflus,
Qui se perdent en l'air et que tu n'entens plus?
Il est temps que mon ame, au tombeau descenduë,
Te jure une amitié si long-temps attenduë;
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foy,
Montre qu'il n'a pû vivre un moment aprés toy
Aussi-bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les loix d'un vainqueur à qui ta mort nous livre?
Je sçay qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-estre, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne! Il me verra, toûjours digne de toy,
Mourir en reine ainsi que tu mourus en roy.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien! Seigneur, hé bien! trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes,
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Vôtre douleur est libre autant que legitime.
Vous regrettez, Madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemy, mais je ne l'étois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paroistre,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoistre.
Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
Je sçavois...

AXIANE.

Pourquoy donc le venir attaquer?
Par quelle loy faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour luy faire la guerre?
Le merite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser vôtre orgueil à le persecuter?

ALEXANDRE.

Ouy, j'ay cherché Porus; mais, quoy qu'on puisse dire,
Je ne le cherchois pas afin de le détruire.
J'avoûray que, brûlant de signaler mon bras,
Je me laissay conduire au bruit de ses combats,
Et qu'au seul nom d'un roy jusqu'alors invincible,

A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyois, par mes combats divers,
Attacher sur moy seul les yeux de l'univers,
J'ay vû de ce guerrier la valeur répanduë
Tenir la renommée entre nous suspenduë,
Et, voyant de son bras voler par tout l'effroy,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moy.
Lassé de voir des rois vaincus sans resistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un ennemy si noble a sceu m'encourager :
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente.
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers,
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire
Mon ennemy luy-même a vû croître sa gloire,
Qu'une chûte si belle éleve sa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Helas ! il falloit bien qu'une si noble envie
Luy fit abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque, de toutes parts trahy, persecuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il estoit vray que son ardeur guerriere
Eût ouvert à la vôtre une illustre carriere,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
Falloit-il par la ruse attaquer sa vertu,
Et, loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
Triomphez, mais sachez que Taxile, en son cœur,
Vous dispute déja ce beau nom de vainqueur ;

Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice;
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain vôtre douleur s'arme contre ma gloire.
Jamais on ne m'a vû dérober la victoire,
Et, par ces lâches soins qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au lieu de les domter.
Quoique par tout, ce semble, accablé sous le nombre,
Je n'ay pû me resoudre à me cacher dans l'ombre,
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras,
Et le jour a par tout éclairé mes combats.
Il est vray que je plains le sort de vos provinces.
J'ay voulu prevenir la perte de vos princes;
Mais, s'ils avoient suivi mes conseils et mes veux,
Je les aurois sauvés ou combatus tous deux.
Ouy, croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible.
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible?
Ne tient-il qu'à jetter tant de rois dans les fers,
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers?
Et que vous avoient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vû couvrir ses rives?
Qu'ay-je fait pour venir accabler en ces lieux
Un heros sur qui seul j'ay pû tourner les yeux?
A-t-il de vôtre Grece inondé les frontieres?
Avons-nous soûlevé des nations entieres
Et contre vôtre gloire excité leur couroux?
Helas! nous l'admirions sans en estre jaloux.
Contens de nos Estats et charmez l'un de l'autre,

Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornoit ses vœux à conquerir un cœur,
Qui peut-estre aujourd'huy l'eust nommé son vainqueur.
Ah! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
D'estre venu si loin rompre de si beaux nœuds?
Non, de quelque douceur que se flatte vostre ame,
Vous n'estes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le voy bien, Madame,
Vous voulez que, saisi d'un indigne couroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-estre esperez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée.
Mais, quand vostre vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur desarmé.
Mon ame, malgré vous à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous estes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moy qu'un tyran odieux.
Sans luy, vous avoûriez que le sang et les larmes
N'ont pas toûjours souillé la gloire de mes armes:
Vous verriez...

AXIANE.

Ah! Seigneur, puis-je ne les point voir,
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon desespoir?
N'ay-je pas vû par tout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abatus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,

A vos propres sujets le soin de vostre vie?
Mais que sert à ce cœur que vous persecutez
De voir par tout ailleurs adorer vos bontez?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente
Pour voir baiser par tout la main qui me tourmente?
Tant de rois par vos soins vengez ou secourus,
Tant de peuples contens, me rendent-ils Porus?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moy-même,
Que l'univers entier m'en impose la loy,
Et que personne enfin ne vous hait avec moy.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre;
Mais, Madame, aprés tout, ils doivent me surprendre:
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile et luy vostre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence;
Et, lors qu'il ne peut plus vous entendre aujourd'huy,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour luy!
Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs:
Des soins plus importans vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa memoire.
Regnez, et de ce rang soûtenez mieux la gloire,
Et, redonnant le calme à vos sens desolez,
Rassurez vos Estats par sa chûte ébranlez.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maistre.
Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE.

Quoy! le traistre?

ALEXANDRE.

Hé! de grace, prenez des sentimens plus doux!
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maistre de ses Estats, il a pû se resoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous qu'Alexandre luy-même
S'interesse au bon-heur d'un prince qui vous aime;
Songez que, réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos loix;
Que pour vos interests tout me sera facile
Quand je les verray joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soûpirs;
Je le laisse luy-même expliquer ses desirs.
Ma presence à vos yeux n'est déja que trop rude.
L'entretien des amans cherche la solitude.
Je ne vous trouble point.

SCENE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant roy,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toy;
On veut en ta faveur combatre ma colere;
On dit que tes desirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour;
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sçais-tu l'entreprise où s'engage ta flâme?

Sçais-tu par quels secrets on peut toucher mon ame?
Es-tu prest...

TAXILE.

Ah! Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire?

AXIANE

Il faut, s'il est vray que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moy-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais;
Il faut marcher sans crainte au milieu des allarmes;
Il faut combattre, vaincre ou perir sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toy,
Et juge qui des deux estoit digne de moy.
Ouy, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un esclave et d'un roy faisoit la difference.
Je l'aimay, je l'adore; et, puis qu'un sort jaloux
Luy défend de jouïr d'un spectacle si doux,
C'est toy que je choisis pour témoin de sa gloire.
Mes pleurs feront toûjours revivre sa memoire;
Toûjours tu me verras, au fort de mon ennuy,
Mettre tout mon plaisir à te parler de luy.

TAXILE.

Ainsi, je brûle en vain pour une ame glacée!
L'image de Porus n'en peut estre effacée.
Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrois, Madame, et ne vous plairois pas.
Je ne puis donc...

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime;
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.

L'occasion te rit : Porus, dans le tombeau,
Rassemble ses soldats autour de son drapeau.
Son ombre seule encor semble arrester leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement couroucez
Le repentir du crime où tu les as forcez.
Va seconder l'ardeur du feu qui les devore.
Vange nos libertez qui respirent encore.
De mon trône et du tien deviens le défenseur.
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me répons rien ! Je voy sur ton visage
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un heros :
Tu veux servir... Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-estre
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maistre ;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains ;
Que, vous et vos Estats, tout est entre mes mains ;
Qu'aprés tant de respects qui vous rendent plus fiere,
Je pourray...

AXIANE.

Je t'entens : je suis ta prisonniere ;
Tu veux peut-estre encor captiver mes desirs,
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Hé bien ! dépouille enfin cette douceur contrainte ;
Appelle à ton secours la terreur et la crainte ;
Parle en tyran tout prest à me persecuter :
Ma haine ne peut croistre, et tu peux tout tenter.
Sur tout ne me fais point d'inutiles menasses.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.

Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bien-tost à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah! plûtost...

SCENE IV.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

Ah! quittez cette ingrate princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
Qui met tout son plaisir à vous desesperer.
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime, et, quand les vœux que je pousse pour elle
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moy-même, il faut que je l'aime toûjours.
Sa colere, aprés tout, n'a rien qui me surprenne.
C'est à vous, c'est à moy, qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'estois aimé, je serois moins haï.
Je la verrois, sans vous, par mes soins défenduë,
Entre Porus et moy demeurer suspenduë;
Et ne seroit-ce pas un bon-heur trop charmant
Que de l'avoir reduite à douter un moment?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine,
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine:
J'y cours. Je vais m'offrir à servir son couroux

Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sçay de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre;
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre,
Et, sans m'inquieter du succés de vos feux,
Il faut que tout perisse, ou que je sois heureux.

CLEOFILE.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoy s'arreste icy ce courage inconstant?
Courez. On est aux mains, et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoy! Porus n'est point mort? Porus vient de paroistre?

CLEOFILE.

C'est luy : de si grands coups le font trop reconnoistre.
Il l'avoit bien préveu. Le bruit de son trépas
D'un vainqueur trop credule a retenu le bras.
Il vient surprendre icy leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie;
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maistresse ou perir à ses yeux.
Que dis-je? Vostre camp, seduit par cette ingrate,
Prest à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en genereux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.
Adieu.

SCENE V.

TAXILE, *seul.*

Quoy! la Fortune, obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire?

Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il estoit, me l'avoient preferé?
Ah! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apreste.
A qui doit demeurer cette noble conqueste.
Allons; n'attendons pas dans un lâche couroux
Qu'un si grand different se termine sans nous.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

QUOY! vous craigniez Porus, même aprés sa défaite?
Ma victoire à vos yeux sembloit-elle imparfaite?
Non, non, c'est un captif qui n'a pû m'échaper,
Que mes ordres par tout ont fait enveloper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLEOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fust, le bruit de sa valeur
M'inquietoit bien moins que ne fait son mal-heur
Tant qu'on l'a vû suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits, ne m'ont point allarmée;
Mais, Seigneur, c'est un roy mal-heureux et soumis,
Et dés lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de pretendre;

Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sçait bien qu'à regret je m'y suis resolu;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre:
Je dois vanger sur luy tous les maux de la guerre,
Le punir des mal-heurs qu'il a pû prévenir,
Et de m'avoir forcé moy-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse...

CLEOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse,
Et, s'il m'estoit permis d'écouter aujourd'huy
La voix de ses mal-heurs qui me parle pour luy,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos princes,
Que son bras fut long-temps l'appuy de nos provinces,
Qu'il a voulu peut-estre, en marchant contre vous,
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât partout à la suite du vostre.
Mais, si je le défens, des soins si genereux
Retombent sur mon frere et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte est infaillible, et peut-estre la mienne.
Ouy, ouy, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.
Et, maintenant encor, que vostre cœur s'appreste
A voler de nouveau de conqueste en conqueste,
Quand je verray le Gange entre mon frere et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste couroux?
Mon ame loin de vous languira solitaire.
Helas! s'il condamnoit mes soupirs à se taire,
Que deviendroit alors ce cœur infortuné?
Où sera le vainqueur à qui je l'ay donné?

ALEXANDRE.

Ah! c'en est trop, Madame, et, si ce cœur se donne,
Je sçauray le garder, quoy que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'Estats qu'on m'a vû conquerir,
Et que je n'ay gardez que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à regner sur vostre ame,
Vous obeïr moy-même et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celuy des humains.
Le Mallien m'attend, prest à me rendre hommage.
Si prés de l'Ocean, que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élement
Comme vainqueur du monde et comme vostre amant?
Alors...

CLEOFILE.

Mais quoy! Seigneur, toûjours guerre sur guerre!
Cherchez-vous des sujets au delà de la terre?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans
Des païs inconnus même à leurs habitans?
Qu'esperez-vous combatre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des deserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-mesme expirer;
Et peut-estre le sort, dont la secrette envie
N'a pû cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Vostre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée
Vingt fois renouvellée et vingt fois consumée?
Vos soldats, dont la veuë excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié;
Et leurs gemissemens vous font assez connoistre...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, et je n'ay qu'à paroistre.
Ces cœurs qui dans un camp, d'un vain loisir deçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et, blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses desirs,
Je vous l'ay dit, Madame, et j'ose encor vous dire...

CLEOFILE.

Seigneur, voicy la reine.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien! Porus respire!
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend...

AXIANE.

Helas! il me l'oste à jamais!
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine..
Sa mort estoit douteuse, elle devient certaine.
Il y court, et peut-estre il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore et pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord allarmée;
En vain quelques guerriers, qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroy dans le camp du vainqueur:

Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvois, en sortant de ces lieux,
Luy montrer Axiane et mourir à ses yeux!
Mais Taxile m'enferme, et cependant le traître
Du sang de ce heros est allé se repaître.
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie;
Son retour va bien-tost contenter vostre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à luy?
Le bras qui l'accabloit deviendroit son appuy?
J'attendrois son salut de la main d'Alexandre?
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre?
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis
Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis,
Ou plûtost ce guerrier ne fut jamais le vostre.
La gloire également vous arma l'un et l'autre;
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver,
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublez, qui bravent ma colere,
Meriteroient sans doute un vainqueur plus severe.
Son orgueil, en tombant, semble s'estre affermi;
Mais je veux bien cesser d'estre son ennemi.
J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre.
De mes ressentimens je fais Taxile arbitre:
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner,
Et c'est luy seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moy, j'irois à ses pieds mendier un azile?
Et vous me renvoyez aux bontez de Taxile?
Vous voulez que Porus cherche un appuy si bas?
Ah! Seigneur, vostre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une ame genereuse est facile à seduire!
Déja mon cœur credule, oubliant son couroux,
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous.
Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle;
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Aprés tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien! aimez Porus sans détourner sa perte;
Refusez la faveur qui vous estoit offerte;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux;
Mais enfin, s'il perit, n'en accusez que vous.
Le voicy. Je veux bien le consulter luy-même...
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCENE III.

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLEOFILE, EPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien! de vostre orgueil, Porus, voilà le fruit!
Où sont ces beaux succés qui vous avoient séduit?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.

Je dois une victime à ma gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine elle seule, à mes bontez rebelle,
Aux dépens de vos jours veut vous estre fidelle,
Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile.
Vivez, mais consentez au bon-heur de Taxile.

PORUS.

Taxile?

ALEXANDRE.

Ouy.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins.
Ce qu'il a fait pour toy ne merite pas moins.
C'est luy qui m'a des mains arraché la victoire;
Il t'a donné sa sœur, il t'a vendu sa gloire;
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?
Mais j'ay sceu prévenir le soin qui te travaille :
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoy! Taxile?

CLEOFILE.

Qu'entens-je?

EPHESTION.

Ouy, Seigneur, il est mort;
Il s'est livré luy-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu; mais, au lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer, et non pas se défendre.

Ses soldats, à ses pieds étendus et mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soûtenoit encor contre toute une armée,
Et, d'un bras qui portoit la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toûjours. Sa vigueur affoiblie
Bien-tòt en mon pouvoir auroit laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu :
« Arrestez! c'est à moy que ce captif est dû!
C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
Porus; il faut perir ou me ceder la reine. »
Porus, à cette voix, ranimant son couroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups,
Et, cherchant son rival d'un œil fier et tranquille :
« N'entens-je pas, dit-il, l'infidelle Taxile,
Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moy?
Vien, lâche, poursuit-il, Axiane est à toy!
Je veux bien te ceder cette illustre conqueste;
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma teste.
Approche. » A ce discours, ces rivaux irritez
L'un sur l'autre à la fois se sont precipitez.
Nous nous sommes en foule opposez à leur rage;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frape, et, luy perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLEOFILE.

Seigneur, c'est donc à moy de répandre des larmes;
C'est sur moy qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frere a vainement recherché vôtre appuy,
Et vôtre gloire, helas! n'est funeste qu'à luy.
Que luy sert au tombeau l'amitié d'Alexandre?

Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre?
Souffrirez-vous qu'aprés l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous?

AXIANE.

Ouy, Seigneur, écoutez les pleurs de Cleofile.
Je la plains; elle a droit de regreter Taxile.
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pû sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frere;
Il s'est offert luy-même à sa juste colere.
Au milieu du combat que venoit-il chercher?
Au couroux du vainqueur venoit-il l'arracher?
Il venoit accabler, dans son mal-heur extrême,
Un roy que respectoit la victoire elle-même.
Mais pourquoy vous ôter un prétexte si beau?
Que voulez-vous de plus? Taxile est au tombeau.
Immolez-luy, Seigneur, cette grande victime.
Vangez-vous; mais songez que j'ay part à son crime.
Ouy, ouy, Porus, mon cœur n'aime point à demi.
Alexandre le sçait, Taxile en a gemi.
Vous seul vous l'ignoriez; mais ma joye est extrême
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'estois, tu vois ce que j'ay fait.
Crains Porus, crains encor cette main desarmée
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.
Etouffe dans mon sang ces semences de guerre;
Va vaincre en seureté le reste de la terre.

Aussi-bien n'attens pas qu'un cœur comme le mien
Reconnoisse un vainqueur et te demande rien.
Parle, et, sans esperer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sçais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Vostre fierté, Porus, ne se peut abaisser;
Jusqu'au dernier soûpir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit estre allarmée.
Vostre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc... Dites-moy,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roy.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en roy qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisseray point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas...
Regnez toûjours, Porus, je vous rends vos Etats.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, regnez tous deux, et, seuls de tant de rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

(*A Cleofile.*)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre;
Mais enfin c'est ainsi que se vange Alexandre.
Je vous aime, et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts vanger vos déplaisirs;
Mais vous-mesme pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense.
Il en triompheroit, et, bravant ma rigueur,

Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carriere,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entiere.
Laissez regner Porus couronné par mes mains,
Et commandez vous-mesme au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce roy vous inspire;
Faites dans sa naissance admirer vostre empire,
Et, regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le couroux.

AXIANE.

Ouy, Madame, regnez, et souffrez que moy-même
J'admire le grand cœur d'un heros qui vous aime.
Aimez, et possedez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer vostre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'univers en allarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes;
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroy,
De reconnoistre en vous plus de vertus qu'en moy.
Je me rends; je vous cede une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avouë, égalent vostre gloire.
Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos loix;
Il me verra moy-mesme appuyer vos exploits.
Je vous suis, et je crois devoir tout entreprendre
Pour luy donner un maistre aussi grand qu'Alexandre.

CLEOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abbatu?
Je ne murmure point contre vostre vertu.
Vous rendez à Porus la vie et la couronne:
Je veux croire qu'ainsi vostre gloire l'ordonne;
Mais ne me pressez point. En l'estat où je suis,
Je ne puis que me taire et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Ouy, Madame, pleurons un ami si fidele;
Faisons en soupirant éclater nostre zele,
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de vostre douleur et de mon souvenir.

FIN.



ANDROMAQUE

TRAGEDIE



VIRGILE

AU TROISIÉME LIVRE DE L'*ENEIDE*.

(C'est Enée qui parle.)

Littoraque Epeiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
Sollemnes tum forte dapes et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem
Et geminas, causam lachrimis, sacraverat aras...
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem Lacedemoniosque hymenæos...
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum patriasque obtruncat ad aras.

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragedie; voilà le lieu de la scene, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caracteres, excepté celuy d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assez marquez dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte icy de cet auteur, car, quoique ma tragedie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant tres-different. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mere. Mais icy il ne s'agit point de Molossus. Andromaque ne connoist point d'autre mary qu'Hector ny d'autre fils qu'Astyanax. J'ay crû en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La pluspart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connoissent guere que pour la veuve d'Hector et pour la mere d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ny un autre mary ny un autre fils; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite si elles avoient coulé pour un autre fils que celuy qu'elle avoit d'Hector.

Il est vray que j'ay esté obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu; mais j'écris dans un païs où cette liberté ne pouvoit pas être mal receuë : car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le heros de sa *Franciade*, qui ne sçait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, aprés la desolation de son païs, pour en faire le fondateur de nôtre monarchie?

Combien Euripide a-t-il esté plus hardi dans sa tragedie d'*Helene!* Il y choque ouvertement la creance commune de toute la Grece. Il suppose qu'Helene n'a jamais mis le pié dans Troye, et qu'aprés l'embrasement de cette ville Menelas trouve sa femme en Egypte, dont elle n'estoit point partie : tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit receuë que parmy les Egyptiens, comme on le peut voir dans Herodote.

Je ne croy pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ay prise, car il y a bien de la difference entre détruire le principal fondement d'une fable et en alterer quelques incidens, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la pluspart des poëtes, ne peut estre blessé qu'au talon, quoi qu'Homere le fasse blesser au

bras et ne le croye invulnerable en aucune partie de son corps ; ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitost aprés la reconnoissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelque contrarieté de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien [1] qu'*il ne faut point s'amuser à chicaner les poëtes pour quelques changemens qu'ils ont pû faire dans la fable, mais qu'il faut s'attacher à considerer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changemens, et la maniere ingenieuse dont ils ont sceu accommoder la fable à leur sujet.*

1. Sophocli *Electra.*



ANDROMAQUE

ACTEURS

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, fils d'Achille, roy d'Epire.

ORESTE, fils d'Agamemnon.

HERMIONE, fille d'Helene, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, ami d'Oreste.

CLEONE, confidente d'Hermione.

CEPHISE, confidente d'Andromaque.

PHŒNIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

Suite d'Oreste.

La scene est à Buthrote, ville d'Epire, dans une salle du palais de Pyrrhus.



ANDROMAQUE

TRAGEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

OUY, puis que je retrouve un ami si fidelle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle,
Et déja son couroux semble s'estre adoucy
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre icy.
Qui l'eust dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
Presenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste?
Qu'aprés plus de six mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serois rendu?

PYLADE.

J'en rends graces au Ciel, qui, m'arrestant sans cesse,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grece,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux
Presqu'aux yeux de l'Epire écarta nos vaisseaux.
Combien dans cet exil ay-je souffert d'allarmes!
Combien à vos malheurs ay-je donné de larmes,
Craignant toûjours pour vous quelque nouveau danger,
Que ma triste amitié ne pouvoit partager!
Sur tout je redoutois cette mélancolie
Où j'ay vû si long-temps vostre ame ensevelie;
Je craignois que le Ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort, que vous cherchiez toûjours.
Mais je vous voy, Seigneur, et, si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Epire.
Le pompeux appareil qui suit icy vos pas
N'est point d'un mal-heureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Helas! qui peut sçavoir le destin qui m'ameine?
L'amour me fait icy chercher une inhumaine;
Mais qui sçait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher ou la vie ou la mort?

PYLADE.

Quoy! vostre ame, à l'amour en esclave asservie,
Se repose sur luy du soin de vostre vie?
Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prepare en Epire un sort plus favorable?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez; enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompois moy-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
T'ay-je jamais caché mon cœur et mes desirs?
Tu vis naître ma flâme et mes premiers soûpirs.
Enfin, quand Menelas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vangeur de sa famille,
Tu vis mon desespoir, et tu m'as vû depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prest à suivre par tout le déplorable Oreste,
Toûjours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moy-mesme enfin me sauver tous les jours.
Mais, quand je me souvins que parmi tant d'allarmes
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes,
Tu sçais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire et je crûs ma victoire certaine;
Je pris tous mes transports pour des transports de haine.
Detestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crûs étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivay dans la Grece,
Et je trouvay d'abord ses princes rassemblez,
Qu'un peril assez grand sembloit avoir troublez.
J'y courus. Je pensay que la guerre et la gloire
De soins plus importans rempliroient ma memoire;
Que, mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moy le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piege que j'évite :
J'entens de tous cotez qu'on menace Pyrrhus;

Toute la Grece éclate en murmures confus :
On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse,
Il éleve en sa cour l'ennemi de la Grece,
Astyanax, d'Hector jeune et mal-heureux fils,
Reste de tant de rois sous Troye ensevelis.
J'apprens que, pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingenieux Ulysse,
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
Menelas, sans le croire, en paroist affligé,
Et se plaint d'un hymen si long-temps negligé.
Parmy les déplaisirs où son ame se noye,
Il s'éleve en la mienne une secrette joye :
Je triomphe, et pourtant je me flate d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bien-tost sa place;
De mes feux mal éteints je reconnus la trace;
Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
Ou plûtost je sentis que je l'aimois toûjours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoye à Pyrrhus. J'entreprens ce voyage;
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant dont la vie allarme tant d'Etats :
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax, luy ravir ma princesse !
Car enfin n'attens pas que mes feux redoublez
Des perils les plus grands puissent estre troublez.
Puis qu'aprés tant d'efforts ma resistance est vaine,
Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne.
J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,

La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toy qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
Dans sa cour, dans son cœur, di-moy ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE.

Je vous abuserois si j'osois vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
Non que de sa conqueste il paroisse flaté :
Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté ;
Il l'aime. Mais enfin cette veuve inhumaine
N'a payé jusqu'icy son amour que de haine,
Et chaque jour encore on luy voit tout tenter
Pour fléchir sa captive ou pour l'épouvanter.
De son fils, qu'il luy cache, il menace la teste,
Et fait couler des pleurs, qu'aussi-tost il arreste.
Hermione elle-mesme a vû plus de cent fois
Cet amant irrité revenir sous ses loix,
Et, de ses vœux troublez luy rapportant l'hommage,
Soûpirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi, n'attendez pas que l'on puisse aujourd'huy
Vous répondre d'un cœur si peu maistre de luy.
Il peut, Seigneur, il peut, dans ce desordre extrême,
Epouser ce qu'il hait et punir ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais di-moy de quel œil Hermione peut voir
Son hymen differé, ses charmes sans pouvoir ?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.

Mais je l'ay veuë enfin me confier ses larmes;
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
Toûjours preste à partir et demeurant toûjours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah! si je le croyois, j'irois bien-tost, Pylade,
Me jetter...

PYLADE.

Achevez, Seigneur, vostre ambassade.
Vous attendez le roy. Parlez, et luy montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurez.
Loin de leur accorder ce fils de sa maistresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse :
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez : demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc disposer la cruelle
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCENE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose icy me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joye
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troye.
Ouy, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous luy, Troye expira sous vous;

Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pû remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eust point fait, la Grece avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor.
Son nom seul fait fremir nos veuves et nos filles,
Et dans toute la Grece il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un pere ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sçait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-estre dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vû son pere embrazer nos vaisseaux,
Et, la flâme à la main, les suivre sur les eaux.
Oseray-je, Seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même de vos soins craignez la recompense,
Et que dans vostre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie;
Assurez leur vengeance, assurez vostre vie;
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
Qu'il s'essaira sur vous à combattre contr'eux.

PYRRHUS.

La Grece en ma faveur est trop inquietée.
De soins plus importans je l'ay cruë agitée,
Seigneur, et, sur le nom de son ambassadeur,
J'avois dans ses projets conceu plus de grandeur.
Qui croiroit, en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon meritast l'entremise?
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,

N'eust daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui pretend-on que je le sacrifie?
La Grece a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soûmis?
Ouy, Seigneur, lorsqu'au pié des murs fumans de Troye,
Les vainqueurs, tout sanglans, partagerent leur proye,
Le sort, dont les arrests furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube prés d'Ulysse acheva sa misere;
Cassandre dans Argos a suivi vostre pere.
Sur eux, sur leurs captifs, ay-je étendu mes droits?
Ay-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector Troye un jour ne renaisse;
Son fils peut me ravir le jour que je luy laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin:
Je ne sçay point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle estoit autrefois cette ville,
Si superbe en rempars, en heros si fertile,
Maistresse de l'Asie, et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troye et quel est son destin.
Je ne voy que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes desertes,
Un enfant dans les fers, et je ne puis songer
Que Troye en cet état aspire à se vanger.
Ah! si du fils d'Hector la perte estoit jurée,
Pourquoy d'un an entier l'avons-nous differée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pû l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troye, il falloit l'accabler.
Tout estoit juste alors. La vieillesse et l'enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense:
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,

Nous excitoient au meurtre et confondoient nos coups.
Mon couroux aux vaincus ne fut que trop severe;
Mais que ma cruauté survive à ma colere,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir,
Non, Seigneur! Que les Grecs cherchent quelque autre proye,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye;
De mes inimitiez le cours est achevé :
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous sçavez trop avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au suplice
Où le seul fils d'Hector devoit estre conduit.
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector, qu'on poursuit.
Ouy, les Grecs sur le fils persecutent le pere;
Il a par trop de sang acheté leur colere :
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer,
Et jusques dans l'Epire il les peut attirer.
Prevenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joye.
Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troye;
Qu'ils confondent leur haine et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre et celuy des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la premiere injustice
Dont la Grece d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur, et quelque jour
Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi, la Gréce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS.

Et je n'ay donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrestera vos coups;
Ses yeux s'opposeront entre son pere et vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'estre toûjours chere;
Je puis l'aimer, sans estre esclave de son pere,
Et je sçauray peut-estre accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Helene.
Du sang qui vous unit je sçay l'étroite chaîne.
Aprés cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCENE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Ainsi, vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse?

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-temps brûlé pour la princesse.

PHŒNIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer?
S'il luy rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer?

PYRRHUS.

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix, j'y consens. Qu'elle parte!
Que, charmez l'un de l'autre, ils retournent à Sparte!
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour luy.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennuy!

PHŒNIX.

Seigneur...

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvriray mon ame.

Andromaque paroist.

SCENE IV.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puis qu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troye,
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec luy.
Je ne l'ay point encore embrassé d'aujourd'huy.

PYRRHUS.

Ah! Madame, les Grecs, si j'en croy leurs allarmes,
Vous donneront bien-tost d'autres sujets de larmes!

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte;
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux, qui ne sçait pas encor
Que Pyrrhus est son maistre et qu'il est fils d'Hector!

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il perisse.
Le fils d'Agamemnon vient haster son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrest si cruel!
Est-ce mon interest qui le rend criminel?
Helas! on ne craint point qu'il vange un jour son pere;
On craint qu'il n'essuyast les larmes de sa mere!
Il m'auroit tenu lieu d'un pere et d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, et toûjours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes;
Mais, deussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander vostre fils avec mille vaisseaux;
Coûtast-il tout le sang qu'Helene a fait répandre,
Deussay-je, aprés dix ans, voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours;
Je défendray sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins severe?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous costez,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautez?
Je vous offre mon bras. Puis-je esperer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point conter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grece?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse!
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si genereux,

Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toûjours triste, importune à moy-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunez
Qu'à des pleurs eternels vous avez condamnez?
Non, non, d'un ennemi respecter la misere,
Sauver des mal-heureux, rendre un fils à sa mere,
De cent peuples, pour luy, combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moy, s'il le faut, luy donner un azile :
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoy! vostre couroux n'a-t-il pas eû son cours?
Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toûjours?
J'ay fait des mal-heureux, sans doute, et la Phrygie
Cent fois de vostre sang a vû ma main rougie;
Mais que vos yeux sur moy se sont bien exercez!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versez!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proye?
Je souffre tous les maux que j'ay faits devant Troye
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumé,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiettes...
Helas! fus-je jamais si cruel que vous l'estes?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir :
Nos ennemis communs devroient nous réünir.
Madame, dites-moy seulement que j'espere,
Je vous rends vostre fils, et je luy sers de pere.
Je l'instruiray moy-même à venger les Troyens;
J'iray punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Vostre Ilion encor peut sortir de sa cendre.

Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevez couronner vostre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere.
Je les luy promettois tant qu'a vécu son pere.
Non, vous n'esperez plus de nous revoir encor,
Sacrez murs, que n'a pû conserver mon Hector!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur : c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils et pleurer mon époux.
Vostre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la fille d'Helene.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah! que vous me gênez!
Comment luy rendre un cœur que vous me retenez?
Je sçay que de mes vœux on luy promit l'empire;
Je sçay que pour regner elle vint dans l'Epire.
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous pour porter des fers, elle pour en donner.
Cependant ay-je pris quelque soin de luy plaire?
Et ne diroit-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissans et les siens dédaignez,
Qu'elle est icy captive et que vous y regnez?
Ah! qu'un seul des soûpirs que mon cœur vous envoye,
S'il s'échapoit vers elle, y porteroit de joye!

ANDROMAQUE.

Et pourquoy vos soûpirs seroient-ils repoussez?
Auroit-elle oublié vos services passez?
Troye, Hector, contre vous revoltent-ils son ame?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flâme?
Et quel époux encore! Ah! souvenir cruel!

Sa mort seule a rendu vostre pere immortel ;
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'estes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir ;
Il faut vous oublier, ou plûtost vous haïr.
Ouy, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrester que dans l'indifference.
Songez-y bien : il faut desormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargneray rien dans ma juste colere :
Le fils me répondra des mépris de la mere.
La Grece le demande, et je ne pretens pas
Mettre toûjours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Helas ! il mourra donc ! Il n'a, pour sa défense,
Que les pleurs de sa mere et que son innocence ;
Et peut-estre, aprés tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour luy ma vie et ma misere ;
Mais enfin sur ses pas j'iray revoir son pere.
Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins reünis,
Nous vous...

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir vostre fils.
Peut-estre, en le voyant, vostre amour plus timide
Ne prendra pas toûjours sa colere pour guide.
Pour sçavoir nos destins, j'iray vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux : je consens qu'il me voye ;
Je luy veux bien encore accorder cette joye.
Pylade va bien-tost conduire icy ses pas ;
Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas.

CLEONE.

Et qu'est-ce que sa veuë a pour vous de funeste?
Madame, n'est-ce pas toûjours le même Oreste,
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regretiez la constance et l'amour?

HERMIONE.

C'est cet amour, payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend en ces lieux sa presence si rude.
Quelle honte pour moy, quel triomphe pour luy,
De voir mon infortune égaler son ennuy!
« Est-ce là, dira-t-il, cette fiere Hermione?
Elle me dédaignoit, un autre l'abandonne.
L'ingrate qui mettoit son cœur à si haut prix

Apprend donc à son tour à souffrir des mépris! »
Ah! dieux!

CLEONE.

Ah! dissipez ces indignes allarmes:
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pû vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un pere?

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persevere,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon pere avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLEONE.

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinssiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez?

HERMIONE.

Si je le hais, Cleone! Il y va de ma gloire,
Aprés tant de bontez dont il perd la memoire.
Luy qui me fut si cher, et qui m'a pû trahir,
Ah! je l'ay trop aimé pour ne le point haïr.

CLEONE.

Fuyez-le donc, Madame; et, puis qu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah! laisse à ma fureur le temps de croître encore;
Contre mon ennemy laisse-moy m'assurer.
Cleone, avec horreur je m'en veux separer:
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidelle!

CLEONE.

Quoy! vous en attendez quelque injure nouvelle?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,

Tout cela n'a donc pû vous le rendre odieux?
Aprés ce qu'il a fait, que sçauroit-il donc faire?
Il vous auroit déplû, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoy veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis?
Je crains de me connoître, en l'estat où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire:
Croy que je n'aime plus, vante-moy ma victoire;
Croy que dans son dépit mon cœur est endurci,
Helas! et, s'il se peut, fai-le-moy croire aussi.
Tu veux que je le fuye? Hé bien, rien ne m'arreste!
Allons, n'envions plus son indigne conqueste!
Que sur luy sa captive étende son pouvoir!
Fuyons. Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir!
Si la foy dans son cœur retrouvoit quelque place!
S'il venoit à mes pieds me demander sa grace!
Si sous mes loix, Amour, tu pouvois l'engager!
S'il vouloit!... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune;
Prenons quelque plaisir à leur estre importune,
Ou, le forçant de rompre un nœud si solemnel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ay déja sur le fils attiré leur colere:
Je veux qu'on vienne encor luy demander la mere.
Rendons-luy les tourmens qu'elle me fait souffrir;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr!

CLEONE.

Vous pensez que des yeux toûjours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persecuteur ait brigué les soûpirs?
Voyez si sa douleur en paroist soulagée.

Pourquoy donc les chagrins où son ame est plongée?
Contre un amant qui plaît pourquoy tant de fierté?

HERMIONE.

Helas! pour mon malheur je l'ay trop écouté.
Je n'ay point du silence affecté le mystere;
Je croyois sans peril pouvoir estre sincere,
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ay, pour luy parler, consulté que mon cœur.
Et qui ne se seroit comme moy déclarée,
Sur la foy d'une amour si saintement jurée?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'huy?
Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour luy:
Ma famille vangée et les Grecs dans la joye,
Nos vaisseaux tout chargez des dépouilles de Troye,
Les exploits de son pere effacez par les siens,
Ses feux que je croyois plus ardens que les miens,
Mon cœur, toy-même enfin de sa gloire éblouïe,
Avant qu'il me trahist, vous m'avez tous trahie.
Mais c'en est trop, Cleone, et, quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus;
Il sçait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime,
Et peut-estre il sçaura se faire aimer luy-même.
Allons, qu'il vienne enfin.

CLEONE.

Madame, le voicy.

HERMIONE.

Ah! je ne croyois pas qu'il fust si prés d'icy.

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

HERMIONE.

Le croiray-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse icy chercher une triste princesse,
Ou ne dois-je imputer qu'à vostre seul devoir
L'heureux empressement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste :
Vous le sçavez, Madame, et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits
Et de jurer toùjours qu'il n'y viendra jamais.
Je sçay que vos regards vont rouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures;
Je le sçay, j'en rougis; mais j'atteste les dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ay couru par tout où ma perte certaine
Dégageoit mes sermens et finissoit ma peine.
J'ay mendié la mort chez les peuples cruels
Qui n'appaisoient leurs dieux que du sang des mortels;
Ils m'ont fermé leur temple, et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.
Enfin je viens à vous, et je me vois reduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon desespoir n'attend que leur indifference :
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'esperance;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toùjours.

Voila depuis un an le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage.
A des soins plus pressans la Grece vous engage.
Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautez?
Songez à tous ces rois que vous representez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous estes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame : il me renvoye, et quelque autre puissance
Luy fait du fils d'Hector embrasser la défence.

HERMIONE.

L'infidelle!

ORESTE.

Ainsi donc, tout prest à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déja même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moy vostre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoy! toûjours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toûjours?
Quelle est cette rigueur tant de fois alleguée?
J'ay passé dans l'Epire, où j'étois releguée :
Mon pere l'ordonnoit; mais qui sçait si depuis
Je n'ay point en secret partagé vos ennuis?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des allarmes?
Que l'Epire jamais n'ait veû couler mes larmes?

Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
Je n'ay pas quelquefois souhaitté de vous voir?

ORESTE.

Souhaitté de me voir? Ah! divine princesse...
Mais, de grace, est-ce à moy que ce discours s'adresse?
Ouvrez vos yeux ; songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste si long-temps l'objet de leur couroux.

HERMIONE.

Ouy, c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes,
Vous que mille vertus me forçoient d'estimer,
Vous que j'ay plaint, enfin que je voudrois aimer.

ORESTE.

Je vous entens. Tel est mon partage funeste :
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus:
Je vous haïrois trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard bien contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
Et, l'amour seul alors se faisant obeïr,
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O dieux! tant de respects, une amitié si tendre...
Que de raisons pour moy, si vous pouviez m'entendre!
Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'huy,
Peut-estre malgré vous, sans doute malgré luy :
Car enfin il vous hait. Son ame, ailleurs éprise,
N'a plus...

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise?

Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris?
Jugez-vous que ma veuë inspire des mépris,
Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables?
Peut-estre d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez... Il est beau de m'insulter ainsi.
Cruelle, c'est donc moy qui vous méprise icy?
Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance?
Je les ay méprisez! Ah! qu'ils voudroient bien voir
Mon rival, comme moy, mépriser leur pouvoir!

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine ou sa tendresse?
Allez contre un rebelle armer toute la Grece;
Rapportez-luy le prix de sa rebellion;
Qu'on fasse de l'Epire un second Illion.
Allez. Aprés cela, direz-vous que je l'aime?

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour ostage en ces lieux?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de nostre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant s'il épouse Andromaque?

ORESTE.

Hé! Madame!

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux!

ORESTE.

Et vous le haïssez? Avoüez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.

Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le voy bien, vostre ame prévenuë
Répand sur mes discours le venin qui la tuë,
Toùjours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moy la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez ensuite.
Vous sçavez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite.
Mon devoir m'y retient, et je n'en puis partir
Que mon pere ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon pere, allez luy faire entendre
Que l'ennemy des Grecs ne peut estre son gendre.
Du Troyen ou de moy, faites-le décider;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder;
Enfin qu'il me renvoye, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu; s'il y consent, je suis preste à vous suivre.

SCENE III.

ORESTE, *seul.*

Ouy, ouy, vous me suivrez, n'en doutez nullement;
Je vous répons déja de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
Il n'a devant les yeux que sa chere Troyenne:
Tout autre objet le blesse, et peut-estre aujourd'huy
Il n'attend qu'un pretexte à l'éloigner de luy.
Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joye
D'enlever à l'Epire une si belle proye!
Sauve tout ce qui reste et de Troye et d'Hector;

Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,
Epire : c'est assez qu'Hermione, renduë,
Perde à jamais tes bords et ton prince de veuë.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme les yeux.

SCENE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avouë; et, depuis que je vous ay quitté,
J'en ay senti la force et connu l'équité.
J'ay songé, comme vous, qu'à la Grece, à mon pere,
A moy-même, en un mot, je devenois contraire;
Que je relevois Troye et rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ay fait.
Je ne condamne plus un couroux legitime,
Et l'on vous va, Seigneur, livrer vostre victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Ouy, mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage.
D'une éternelle paix Hermione est le gage :
Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendist en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y representez tous les Grecs et son pere,
Puis qu'en vous Menelas voit revivre son frere.

Voyez-la donc. Allez, dites-luy que demain
J'attens, avec la paix, son cœur de vostre main.

ORESTE.

Ah! dieux!

SCENE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maistre?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaistre?

PHŒNIX.

Ah! je vous reconnois, et ce juste couroux
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le joüet d'une flame servile :
C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,
Que la gloire à la fin ramene sous ses lois,
Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Di plûtôt qu'aujourd'huy commence ma victoire;
D'aujourd'huy seulement je jouis de ma gloire,
Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vû soûmis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considere, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs, j'allois sacrifier,
Quels périls... Un regard m'eust tout fait oublier!
Tous les Grecs conjurez fondoient sur un rebelle :
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Ouy, je benis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS.

Tu l'as vû, comme elle m'a traité.
Je pensois, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son fils me la dût renvoyer desarmée.
J'allois voir le succez de ses embrassemens :
Je n'ay trouvé que pleurs mêlez d'emportemens.
Sa misere l'aigrit, et, toûjours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurois mon secours :
« C'est Hector! disoit-elle en l'embrassant toûjours;
Voila ses yeux, sa bouche, et déja son audace!
C'est luy-mesme, c'est toy, cher époux, que j'embrasse! »
Et quelle est sa pensée? Attend-elle, en ce jour,
Que je luy laisse un fils pour nourrir son amour?

PHŒNIX.

Sans doute : c'est le prix que vous gardoit l'ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je voy ce qui la flate.
Sa beauté la rassure, et, malgré mon couroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille.
Trop de haine separe Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione, et, content de luy plaire,
Oubliez à ses piez jusqu'à vostre colere.
Vous-mesme à cet hymen venez la disposer.

Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?

PHŒNIX.

Quoy! toûjours Andromaque occupe vostre esprit?
Que vous importe, ô dieux! sa joye ou son dépit?
Quel charme malgré vous vers elle vous attire?

PYRRHUS.

Non, je n'ay pas bien dit tout ce qu'il luy faut dire.
Ma colere à ses yeux n'a paru qu'à demi;
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa veuë
Et donner à ma haine une libre étenduë.
Vien voir tous ses attraits, Phœnix, humiliez.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, Seigneur, vous jetter à ses piez;
Allez, en luy jurant que vostre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le voy bien, tu crois que, prest à l'excuser,
Mon cœur court aprés elle et cherche à s'appaiser.

PHŒNIX.

Vous aimez : c'est assez.

PYRRHUS.

Moy, l'aimer? Une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flate;
Sans parens, sans amis, sans espoir que sur moy,
Je puis perdre son fils; peut-estre je le doy.
Etrangere... que dis-je ? esclave dans l'Epire,

Je luy donne son fils, mon ame, mon empire,
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celuy de son persecuteur !
Non, non, je l'ay juré, ma vengeance est certaine ;
Il faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller ?
Quel spectacle pour elle aujourd'huy se dispose !
Elle en mourra, Phœnix, et j'en seray la cause :
C'est luy mettre moy-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX.

Et pourquoy donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantost vostre foiblesse ?

PYRRHUS.

Je t'entens ; mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colere un si foible combat ?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons, à tes conseils, Phœnix, je m'abandonne :
Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

PHŒNIX.

Ouy, voyez-la, Seigneur, et par des vœux soûmis
Protestez-luy....

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ay promis.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

MODEREZ donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connois plus, vous n'estes plus vous-mème.
Souffrez...

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-temps ma vie et mon supplice :
Il faut que je l'enleve, ou bien que je perisse.
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Ouy, je le veux.

PYLADE.

Hé bien, il la faut enlever,
J'y consens ; mais songez cependant où vous estes.
Que croira-t-on de vous à voir ce que vous faites ?
Dissimulez, calmez ce transport inquiet ;
Commandez à vos yeux de garder le secret.

Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et sur tout Hermione.
A ses regards, sur tout, cachez vostre couroux.
O dieux! en cet état pourquoy la cherchiez-vous?

ORESTE.

Que sçay-je? De moy-même estois-je alors le maistre?
La fureur m'emportoit, et je venois peut-estre
Menasser à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE.

Et quel estoit le fruit de cet emportement?

ORESTE.

Et quelle ame, di-moy, ne seroit éperduë
Du coup dont ma raison vient d'estre confonduë?
Il épouse, dit-il, Hermione demain;
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah! plûtost cette main dans le sang du barbare...

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizare;
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-estre à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connois, mon desespoir le flate.
Sans moy, sans mon amour, il dédaignoit l'ingrate;
Ses charmes jusques-là n'avoient pû le toucher:
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah! dieux! c'en estoit fait. Hermione, gagnée,
Pour jamais de sa veuë alloit estre éloignée;
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moy n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade; elle écoutoit Oreste,
Luy parloit, le plaignoit. Un mot eust fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoy! ce couroux enflammé
Contre un ingrat...

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un pretexte tout prest ne l'eust pas retardée?
M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoy! vostre amour se veut charger d'une furie
Qui vous detestera, qui, toute vostre vie,
Regrettant un hymen tout prest à s'achever,
Voudra...

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout luy riroit, Pylade; et moy, pour mon partage,
Je n'emporterois donc qu'une inutile rage!
J'irois loin d'elle encor tâcher de l'oublier!
Non, non, à mes tourmens je veux l'associer.
C'est trop gemir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne;
Je pretens qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnez,
Me rendent tous les noms que je leur ay donnez.

PYLADE.

Voila donc le succez qu'aura vostre ambassade:
Oreste ravisseur!

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade?
Quand nos Estats vangez jouïront de mes soins,
L'ingrate de mes pleurs jouïra-t-elle moins?

Et que me servira que la Grece m'admire,
Tandis que je seray la fable de l'Epire?
Que veux-tu? Mais, s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sçay de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moy que je tourne les yeux,
Je ne voy que malheurs qui condamnent les dieux.
Meritons leur couroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précede la peine.
Mais toy, par quelle erreur veux-tu toûjours sur toy
Détourner un couroux qui ne cherche que moy?
Assez et trop long-temps mon amitié t'accable :
Evite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, croy-moy, ta pitié te seduit ;
Laisse-moy des perils dont j'attens tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t-en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
Au travers des perils un grand cœur se fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour?
Allons de tous vos Grecs encourager le zele.
Nos vaisseaux sont tout prests, et le vent nous appelle.
Je sçay de ce palais tous les détours obscurs.
Vous voyez que la mer en vient battre les murs,
Et cette nuit sans peine une secrete voye
Jusqu'en vostre vaisseau conduira vostre proye.

ORESTE.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié ;
Mais pardonne à des maux dont toy seul as pitié,
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,

Que tout le monde hait et qui se hait lui-même.
Que ne puis-je, à mon tour, dans un sort plus heureux...

PYLADE.

Dissimulez, Seigneur : c'est tout ce que je veux,
Gardez qu'avant le coup vostre dessein n'éclate ;
Oubliez jusques-là qu'Hermione est ingrate ;
Oubliez vostre amour. Elle vient, je la voy.

ORESTE.

Va-t-en. Répons-moy d'elle, et je répons de moy.

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

ORESTE.

Hé bien, mes soins vous ont rendu vostre conqueste.
J'ay vû Pyrrhus, Madame, et vostre hymen s'appreste.

HERMIONE.

On le dit, et, de plus, on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y preparer.

ORESTE.

Et vostre ame à ses vœux ne sera pas rebelle?

HERMIONE.

Qui l'eust crû, que Pyrrhus ne fust pas infidelle?
Que sa flâme attendoit si tard pour éclater?
Qu'il reviendroit à moy quand je l'allois quitter?
Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grece,
Qu'il suit son interest plûtost que sa tendresse,
Que mes yeux sur vostre ame estoient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, et je n'en doute plus.

Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?
Et vous ne vouliez pas sans doute luy déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur? On a promis ma foy.
Luy raviray-je un bien qu'il ne tient pas de moy?
L'amour ne regle pas le sort d'une princesse;
La gloire d'obeïr est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partois, et vous avez pû voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah! que vous sçaviez bien, cruelle... Mais, Madame,
Chacun peut à son choix disposer de son ame.
La vostre estoit à vous : j'esperois; mais enfin
Vous l'avez pû donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoy vous lasser d'une plainte importune?
Tel est vostre devoir, je l'avouë; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCENE III.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Attendois-tu, Cleone, un couroux si modeste?

CLEONE.

La douleur qui se taît n'en est que plus funeste.
Je le plains, d'autant plus qu'auteur de son ennuy,
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de luy.
Comptez depuis quel temps vostre hymen se prepare;
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se declare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint? Et que craint-il encor?
Des peuples qui dix ans ont fui devant Hector,
Qui, cent fois effrayez de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur azile,
Et qu'on verroit encor, sans l'appuy de son fils,
Redemander Helene aux Troyens impunis?
Non, Cleone, il n'est point ennemi de luy-même;
Il veut tout ce qu'il fait, et, s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs:
N'avons-nous d'entretien que celuy de ses pleurs?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chere Cleone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sçais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter?
Intrepide, et par tout suivi de la victoire,
Charmant, fidelle, enfin rien ne manque à sa gloire.
Songe...

CLEONE.

Dissimulez. Vostre rivale en pleurs
Vient à vos pieds sans doute apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux! ne puis-je à ma joye abandonner mon ame?
Sortons. Que luy dirois-je?

SCENE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLEONE, CEPHISE

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, Madame?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux?
Je ne viens point icy, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, helas! j'ay veu percer
Le seul où mes regards pretendoient s'adresser.
Ma flame par Hector fut jadis allumée;
Avec luy dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous sçaurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va nostre amour;
Mais vous ne sçaurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son interest nous jette,
Lors que, de tant de biens qui pouvoient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Helas! lors que, lassez de dix ans de misere,
Les Troyens en couroux menaçoient vostre mere,
J'ay sceu de mon Hector luy procurer l'appuy:
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ay pû sur luy.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moy le cacher en quelque isle deserte.
Sur les soins de sa mere on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moy n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçoy vos douleurs; mais un devoir austere,
Quand mon pere a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est luy qui de Pyrrhus fait agir le couroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
Vos yeux assez long-temps ont regné sur son ame.
Faites-le prononcer, j'y souscriray, Madame.

SCENE V.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus!

CEPHISE.

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione et la Grece...
Mais luy-même il vous cherche.

SCENE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CEPHISE.

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Où donc est la princesse?
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle estoit en ces lieux?

PHŒNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE, *à Cephise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux!

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE.

Helas! tout m'abandonne.

PHŒNIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CEPHISE.

Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il m'a promis mon fils.

CEPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ay beau pleurer, sa mort est resoluë.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la veuë?
Quel orgueil!

ANDROMAQUE.

Je ne fay que l'irriter encor.
Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE.

Ah! Seigneur, arrestez! Que pretendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mere!
Vos sermens m'ont tantost juré tant d'amitié!
Dieux! ne pourray-je au moins toucher vostre pitié?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moy tant de perils divers!

PYRRHUS.

J'estois aveugle alors : mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit estre accordée ;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soûpirs qui craignoient de se voir repoussez.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'estre importune.
Vous ne l'ignorez pas, Andromaque, sans vous,
N'auroit jamais d'un maistre embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez, et, dans le fond de l'ame,
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flâme ;
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moy tout s'assemble.
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Joüissez à loisir d'un si noble couroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CEPHISE.

Madame...

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je luy dise encore ?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?
Seigneur, voyez l'état où vous me reduisez.
J'ay vû mon pere mort et nos murs embrasez ;
J'ay vû trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux sanglant traisné sur la poussiere,

Son fils seul avec moy reservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils? Je respire, je sers.
J'ay fait plus : je me suis quelquefois consolée
Qu'icy plûtost qu'ailleurs le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puis qu'il devoit servir, fût tombé sous vos lois ;
J'ay crû que sa prison deviendroit son azile.
Jadis Priam soûmis fut respecté d'Achille :
J'attendois de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma credulité :
Je n'ay pû soupçonner ton ennemi d'un crime ;
Malgré luy-même enfin je l'ay crû magnanime.
Ah ! s'il l'estoit assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que, finissant là sa haine et nos miseres,
Il ne separast point des dépouilles si cheres !

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS *continuë.*

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Ouy, je sens à regret qu'en excitant vos larmes,
Je ne fay contre moy que vous donner des armes.
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moy les yeux ;
Voyez si mes regards sont d'un juge severe,

S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoy me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de vostre fils, cessons de nous hair.
A le sauver enfin c'est moy qui vous convie.
Faut-il que mes soûpirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la derniere fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sçay de quels sermens je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moy faire éclater de haines.
Je renvoye Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un eternel affront:
Je vous conduis au temple où son hymen s'appreste;
Je vous ceins du bandeau preparé pour sa teste.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner:
Je vous le dis, il faut ou perir ou regner.
Mon cœur, desesperé d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menasser et gemir trop long-temps
Je meurs si je vous pers, mais je meurs si j'attens.
Songez-y, je vous laisse, et je viendray vous prendre
Pour vous mener au temple, où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez, soûmis ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grece,
De vôtre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Helas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CEPHISE.

Madame, à vôtre époux c'est estre assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Luy-même il porteroit vôtre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoy! je luy donnerois Pyrrhus pour successeur?

CEPHISE.

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'aprés tout ses mânes en rougissent,
Qu'il méprisast, Madame, un roy victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos ayeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colere,
Qui ne se souvient plus qu'Achille estoit son pere,
Qui dément ses exploits et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funerailles
Et traisné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Cephise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toy Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flâme étouffez, sous le fer expirans.
Peins-toy dans ces horreurs Andromaque éperduë.

Voila comme Pyrrhus vint s'offrir à ma veuë;
Voila par quels exploits il sceut se couronner;
Enfin, voila l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne seray point complice de ses crimes.
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernieres victimes.
Tous mes ressentimens luy seroient asservis.

CEPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer vostre fils :
On n'attend plus que vous. Vous fremissez, Madame?

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoy! Cephise, j'iray voir expirer encor
Ce fils, ma seule joye, et l'image d'Hector?
Ce fils que de sa flâme il me laissa pour gage?
Helas! je m'en souviens, le jour que son courage
Luy fit chercher Achille, ou plûtôt le trépas,
Il demanda son fils et le prit dans ses bras.
« Chere épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succés le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foy :
S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toy.
Si d'un heureux hymen la memoire t'est chere,
Montre au fils à quel point tu cherissois le pere. »
Et je puis voir répandre un sang si précieux!
Et je laisse avec luy perir tous ses ayeux!
Roy barbare! faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arreste
Le fer que le cruel tient levé sur ta teste.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!

Non, tu ne mourras point ; je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chere Cephise,
Va le trouver pour moy.

CEPHISE.

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Di-luy que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CEPHISE.

Madame, il va bien-tôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer...

CEPHISE.

De quoy ? de vostre foy?

ANDROMAQUE.

Helas! pour la promettre, est-elle encore à moy?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon pere!
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mere!
Allons.

CEPHISE.

Où donc, Madame? et que resolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

FIN DU TROISIÉME ACTE.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

Ah ! je n'en doute point, c'est vostre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en vostre ame.
Il veut que Troye encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame ; il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports. Pere, sceptre, alliez,
Content de vostre cœur, il met tout à vos piez ;
Sur luy, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
Déja, contre les Grecs plein d'un noble couroux,
Le soin de vostre fils le touche autant que vous.
Il previent leur fureur, il luy laisse sa garde ;
Pour ne pas l'exposer, luy-mesme il se hazarde.
Mais tout s'appreste au temple, et vous avez promis.

ANDROMAQUE.

Ouy, je m'y trouveray. Mais allons voir mon fils.

CEPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa veuë
Desormais à vos yeux ne soit plus defenduë.
Vous luy pourrez bien-tost prodiguer vos bontez,
Et vos embrassemens ne seront plus contez.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit craistre,
Non plus comme un esclave élevé pour son maistre,
Mais pour voir avec luy renaistre tant de rois!

ANDROMAQUE.

Cephise, allons le voir pour la derniere fois.

CEPHISE.

Que dites-vous? O dieux!

ANDROMAQUE.

O ma chere Cephise!
Ce n'est point avec toy que mon cœur se déguise.
Ta foy, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux;
Mais j'ay crû qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
Quoy donc! as-tu pensé qu'Andromaque infidelle
Pust trahir un époux qui croit revivre en elle,
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fist troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son fils perissoit, il l'a falu défendre:
Pyrrhus, en m'épousant, s'en déclare l'appuy.
Il suffit: je veux bien m'en reposer sur luy.
Je sçay quel est Pyrrhus. Violent, mais sincere,
Cephise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le couroux des Grecs je m'en repose encor;
Leur haine va donner un pere au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie;
Je vais, en recevant sa foy sur les autels,

L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussi-tost ma main, à moy seule funeste,
D'une infidelle vie abregera le reste,
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doy
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moy.
Voila de mon amour l'innocent stratagême;
Voila ce qu'un époux m'a commandé luy-même.
J'iray seule rejoindre Hector et mes ayeux.
Cephise, c'est à toy de me fermer les yeux.

CEPHISE.

Ah! ne pretendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE.

Non, non, je te deffens, Cephise, de me suivre;
Je confie à tes soins mon unique tresor:
Si tu vivois pour moy, vi pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens necessaire.
Veille auprés de Pyrrhus; fay-luy garder sa foy.
S'il le faut, je consens qu'on luy parle de moy.
Fay-luy valoir l'hymen où je me suis rangée;
Dy-luy qu'avant ma mort je luy fus engagée,
Que ses ressentimens doivent estre effacez,
Qu'en luy laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fay connoistre à mon fils les heros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace;
Di-luy par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plûtost ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-luy tous les jours des vertus de son pere,
Et quelquefois aussi parle-luy de sa mere.
Mais qu'il ne songe plus, Cephise, à nous vanger;
Nous luy laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste.

Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste, enfin, j'ay moy-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CEPHISE.

Helas!

ANDROMAQUE.

Ne me suy point si ton cœur en allarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Cephise, et souviens-toy
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foy.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, Madame, et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits!
Vous soûtenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyoit fremir au seul nom d'Andromaque!
Vous qui sans desespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulust honorer!
Il l'épouse; il luy donne, avec son diadême,
La foy que vous venez de recevoir vous-même;
Et vostre bouche encor, muette à tant d'ennuy,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de luy!
Ah! que je crains, Madame, un calme si funeste!
Et qu'il vaudroit bien mieux...

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste?

CLEONE.

Il vient, Madame, il vient, et vous pouvez juger
Que bien-tost à vos piez il alloit se ranger.
Prest à servir toûjours sans espoir de salaire,
Vos yeux ne sont que trop asseurez de luy plaire.
Mais il entre.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

Ah! Madame, est-il vray qu'une fois
Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos loix?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse esperance?
Avez-vous en effet souhaité ma presence?
Croiray-je que vos yeux, à la fin desarmez,
Veulent...

HERMIONE.

Je veux sçavoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime! O dieux! mes sermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon desespoir, mes yeux de pleurs toûjours noyez,
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vangez-moy, je croy tout!

ORESTE.

Hé bien, allons, Madame,
Mettons encore un coup toute la Grece en flâme;
Prenons, en signalant mon bras et vostre nom,
Vous la place d'Helene, et moy d'Agamemnon;

De Troye en ce païs réveillons les miseres,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos peres.
Partons, je suis tout prest.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons:
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoy! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance,
Et je m'en remettrois au destin des combats,
Qui peut-estre à la fin ne me vengeroit pas!
Je veux qu'à mon depart toute l'Epire pleure.
Mais, si vous me vengez, vengez-moy dans une heure:
Tous vos retardemens sont pour moy des refus.
Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE.

Qui?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame?

HERMIONE.

Hé quoy! vostre haine chancelle?
Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle;
N'alleguez point des droits que je veux oublier,
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moy, je l'excuserois? Ah! vos bontez, Madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame.
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins:
Soyons ses ennemis, et non ses assassins;
Faisons de sa ruine une juste conqueste.

Quoy! pour réponse aux Grecs porteray-je sa teste?
Et n'ay-je pris sur moy le soin de tout l'Estat
Que pour m'en acquitter par un assassinat?
Souffrez, au nom des dieux, que la Grece s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il regne, et qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ay condamné?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime à moy seule adressée?
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé;
Que je le hais, enfin, autant que je l'aimé?
Je ne m'en cache point, l'ingrat m'avoit sçû plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnast mon amour ou mon pere:
N'importe; mais enfin reglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement deçûs;
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne luy pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un couroux incertain:
S'il ne meurt aujourd'huy, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien, il faut le perdre et prévenir sa grace.
Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse?
Comment puis-je si-tost servir vostre couroux?
Quel chemin jusqu'à luy peut conduire mes coups?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Epire,
Vous voulez par mes mains renverser un empire;
Vous voulez qu'un roy meure, et, pour son chastiment,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment!
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime.
Laissez-moy vers l'autel conduire ma victime:
Je ne m'en défens plus, et je ne veux qu'aller

Reconnoistre la place où je dois l'immoler.
Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque :
Dans le temple déja le trône est élevé.
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous? Il vous offre sa teste.
Sans gardes, sans défense, il marche à cette feste ;
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra vanger.
Voulez-vous, malgré luy, prendre soin de sa vie?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie ;
Soulevez vos amis : tous les miens sont à vous.
Il me trahit, vous trompe et nous méprise tous.
Mais quoy ! déja leur haine est égale à la mienne ;
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
Parlez. Mon ennemi ne vous peut échapper,
Ou plûtost il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez ou suivez une fureur si belle ;
Revenez tout couvert du sang de l'infidelle.
Allez, en cet état soyez seur de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, songez...

HERMIONE.

Ah ! c'en est trop, Seigneur !
Tant de raisonnemens offensent ma colere.
J'ay voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content ; mais enfin je voy bien
Qu'il veut toûjours se plaindre et ne meriter rien.
Partez, allez ailleurs vanter vostre constance,
Et me laissez icy le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontez mon courage est confus,

Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'appreste,
Où vous n'osez aller meriter ma conqueste.
Là, de mon ennemi je sçauray m'approcher;
Je perceray le cœur que je n'ay pù toucher,
Et mes sanglantes mains, sur moy-même tournées,
Aussi-tost, malgré luy, joindront nos destinées;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec luy que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priveray de ce plaisir funeste,
Madame; il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moy vous vont estre immolez,
Et vous reconnoistrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De vostre sort laissez-moy la conduite,
Et que tous nos vaisseaux soient prests pour nostre fuite.

SCENE IV.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

Vous vous perdez, Madame, et vous devez songer...

HERMIONE.

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sçay même encor, quoy qu'il m'ait pù promettre,
Sur d'autres que sur moy si je dois m'en remettre:
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrois mes coups bien plus seurs que les siens.
Quel plaisir de venger moy-même mon injure,

De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourans!
Ah! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Luy laissoit le regret de mourir ma victime!
Va le trouver; di-luy qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'Estat.
Chere Cleone, cours : ma vengeance est perduë
S'il ignore, en mourant, que c'est moy qui le tuë.

CLEONE.

Je vous obeïray. Mais qu'est-ce que je voy?
O dieux! qui l'auroit crû, Madame? c'est le roy!

HERMIONE.

Ah! cours aprés Oreste, et di-luy, ma Cleone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCENE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je voy bien
Que mon abord icy trouble vostre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice:
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas,
Et je soûtiendrois mal ce que je ne croy pas
J'épouse une Troyenne, ouy, Madame, et j'avouë
Que je vous ay promis la foy que je luy vouë.
Un autre vous diroit que dans les champs troyens
Nos deux peres sans nous formerent ces liens,

Et que, sans consulter ny mon choix ny le vostre,
Nous fûmes sans amour engagez l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moy que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis:
Loin de les revoquer, je voulus y souscrire;
Je vous vis avec eux arriver en Epire,
Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eust déja prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrestay point à cette ardeur nouvelle;
Je voulus m'obstiner à vous estre fidelle;
Je vous reçûs en reine, et jusques à ce jour
J'ay crû que mes sermens me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte, et, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle deteste.
L'un par l'autre entraînez, nous courons à l'autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Aprés cela, Madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'estre.
Pour moy, loin de contraindre un si juste couroux,
Il me soulagera peut-estre autant que vous.
Donnez-moy tous les noms destinez aux parjures:
Je crains vostre silence, et non pas vos injures,
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un nœud si solemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, aprés tout, qu'un conquerant s'abaisse,
Sous la servile loy de garder sa promesse?
Non, non, la perfidie a dequoy vous tenter,

Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoy! sans que ny serment ny devoir vous retienne.
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne?
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Helene à la veuve d'Hector?
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse?
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grece?
Tout cela part d'un cœur toûjours maistre de soy,
D'un heros qui n'est point esclave de sa foy.
Pour plaire à vostre épouse, il vous faudroit peut-estre
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante aprés son char vous voulez qu'on me voye.
Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joye,
Et, sans chercher ailleurs des titres empruntez,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux pere d'Hector la valeur abattuë
Aux pieds de sa famille expirant à sa veuë,
Tandis que dans son sein vostre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée,
De vostre propre main Polixene égorgée
Aux yeux de tous les Grecs, indignez contre vous:
Que peut-on refuser à ces genereux coups?

PYRRHUS.

Madame, je sçay trop à quels excez de rage
La vengeance d'Helene emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ay versé;
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends graces au Ciel que vostre indifference
De mes heureux soûpirs m'apprenne l'innocence.

Mon cœur, je le voy bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoistre et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé pour se croire infidelle.
Vous ne pretendiez point m'arrester dans vos fers.
J'ay craint de vous trahir, peut-estre je vous sers.
Nos cœurs n'estoient point faits dépendans l'un de l'autre :
Je suivois mon devoir, et vous cediez au vostre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ay point aimé, cruel ? Qu'ay-je donc fait ?
J'ay dedaigné pour toy les vœux de tous nos princes ;
Je t'ay cherché moy-même au fond de tes provinces.
J'y suis encor, malgré tes infidelitez,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontez.
Je leur ay commandé de cacher mon injure :
J'attendois en secret le retour d'un parjure ;
J'ay crû que tost ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'estoit dû.
Je t'aimois inconstant : qu'aurois-je fait fidelle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquilement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colere
Reserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez vostre hymen, j'y consens ; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en estre les témoins.
Pour la derniere fois je vous parle peut-estre :
Differez-le d'un jour ; demain vous serez maistre.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le voy,
Tu comptes les momens que tu perds avec moy !
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,

Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu luy parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toy de ces lieux :
Va luy jurer la foy que tu m'avois jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux, n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moy t'ont lié.
Porte aux piez des autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCENE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Seigneur, vous entendez. Gardez de negliger
Une amante en fureur qui cherche à se venger :
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée,
La querelle des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore. Et peut-estre à ce prix.....

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, *seule.*

Où suis-je? Qu'ay-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? Quel chagrin me devore?
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah! ne puis-je sçavoir si j'aime ou si je hais?
Le cruel! de quel œil il m'a congediée!
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée.
L'ay-je vû se troubler et me plaindre un moment?
En ay-je pû tirer un seul gemissement?
Muet à mes soupirs, tranquile à mes allarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore! Et, pour comble d'ennuy,
Mon cœur, mon lâche cœur, s'interesse pour luy!
Je tremble au seul penser du coup qui le menace,
Et, preste à me vanger, je luy fais déja grace!
Non, ne revoquons point l'arrest de mon couroux.
Qu'il perisse! Aussi-bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage ;

Il pense voir en pleurs dissiper cet orage;
Il croit que, toûjours foible et d'un cœur incertain,
Je pareray d'un bras les coups de l'autre main :
Il juge encor de moy par mes bontez passées.
Mais plûtost le perfide a bien d'autres pensées.
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas :
Il me laisse, l'ingrat! cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puis qu'enfin il a dû le prévoir,
Et puis qu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
A le vouloir? Hé quoy! c'est donc moy qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce prince, dont mon cœur se faisoit autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits,
A qui même en secret je m'estois destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hymenée,
Je n'ay donc traversé tant de mers, tant d'Estats,
Que pour venir si loin preparer son trépas?
L'assassiner, le perdre! Ah! devant qu'il expire.....

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Ah! qu'ay-je fait, Cleone? et que viens-tu me dire?
Que fait Pyrrhus?

CLEONE.

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
Je l'ay vû vers le temple, où son hymen s'apreste,

Mener en conquerant sa nouvelle conqueste,
Et, d'un œil où brilloient sa joye et son espoir,
S'enivrer, en marchant, du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joye,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troye :
Incapable toûjours d'aimer et de haïr,
Sans joye et sans murmure elle semble obeïr.

HERMIONE.

Et l'ingrat, jusqu'au bout il a poussé l'outrage!
Mais as-tu bien, Cleone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Di-moy, ne t'es-tu point presentée à sa veuë?
L'ingrat a-t-il rougi lors qu'il t'a reconnuë?
Son trouble avoûoit-il son infidelité?
A-t-il jusqu'à la fin soûtenu sa fierté?

CLEONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
Semblent estre avec vous sortis de sa memoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est luy seul que le peril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprés
Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voila, dans ses transports, le seul soin qui luy reste.

HERMIONE.

Le perfide! il mourra. Mais que t'a dit Oreste?

CLEONE.

Oreste, avec ses Grecs, dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien, à me vanger n'est-il pas preparé?

CLEONE.

Je ne sçay.

HERMIONE.

Tu ne sçais? Quoy donc! Oreste encore,
Oreste me trahit?

CLEONE.

Oreste vous adore,
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantost son amour, et tantost sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadême;
Il respecte en Pyrrhus Achille, et Pyrrhus même;
Il craint la Grece, il craint l'univers en couroux,
Mais il se craint, dit-il, soy-même plus que tous.
Il voudroit en vainqueur vous apporter sa teste:
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arreste.
Enfin il est entré, sans sçavoir, dans son cœur,
S'il en devoit sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle,
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sçay de quels remords son courage est atteint :
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoy! sans qu'elle employast une seule priere,
Ma mere en sa faveur arma la Grece entiere!
Ses yeux, pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent perir vingt rois qu'ils ne connoissoient pas!
Et moy je ne prétens que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure;
Il peut me conquerir à ce prix, sans danger,
Je me livre moy-même, et ne puis me vanger?
Allons, c'est à moy seule à me rendre justice :
Que de cris de douleur le temple retentisse.

De leur hymen fatal troublons l'evenement,
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisiray point, dans ce desordre extrême.
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste luy-même.
Je mourray; mais au moins ma mort me vengera:
Je ne mourray pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie:
Pyrrhus rend à l'autel son infidelle vie.

HERMIONE.

Il est mort?

ORESTE.

Il expire. Et nos Grecs irritez
Ont lavé dans son sang ses infidelitez.
Je vous l'avois promis; et, quoique mon courage
Se fist de ce complot une funeste image,
J'ay couru vers le temple, où nos Grecs dispersez
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissez.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face:
Il sembloit que ma veuë excitast son audace,
Que tous les Grecs, bravez en leur ambassadeur,
Deussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé luy-même.
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foy,
Andromaque, regnez sur l'Epire et sur moy.

Je voüe à vostre fils une amitié de pere,
J'en atteste les dieux, je le jure à sa mere.
Pour toüs mes ennemis je declare les siens,
Et je le reconnois pour le roy des Troyens. »
A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cry de rage,
L'infidelle s'est vû par tout enveloper,
Et je n'ay pû trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abbatre.
Je l'ay veu dans leurs mains quelque temps se debattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ay traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,
Et regagner le port, où bien-tost nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ay promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience;
Ils ont, je le voy bien, trahi vostre vengeance :
Vous vouliez que ma main portast les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais c'est moy dont l'ardeur leur a servi d'exemple,
Je les ay pour vous seule entraînez dans le temple,
Madame, et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'executer
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tay-toy, perfide,
Et n'impute qu'à toy ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,

Va, je la desavouë, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pû, cruels, l'immoler aujourd'huy
Sans que tout vostre sang se soulevast pour luy?
Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?...

ORESTE.

O dieux! Quoy! ne m'avez-vous pas
Vous-même, icy, tantost, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens,
Que mon cœur dementoit ma bouche à tous momens?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire,
Toy-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plûtost m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'ameine en des lieux où l'on fuit ta presence?
Voilà de ton amour le detestable fruit.
Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toy dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pancher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins,
Il m'aimeroit peut-estre, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire,
Je renonce à la Grece, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille; et c'est assez pour moy,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toy.

SCENE IV.

ORESTE, *seul.*

Que vois-je? Est-ce Hermione? Et que viens-je d'entendre?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt? et suis-je Oreste, enfin?
Quoy! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire;
J'assassine à regret un roy que je revere;
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs et tous ceux des humains,
Ceux même des autels, où ma fureur l'assiege,
Je deviens parricide, assassin, sacrilege;
Pour qui? Pour une ingrate, à qui je le promets;
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais;
Dont j'épouse la rage. Et, quand je l'ay servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie!
Elle l'aime! et je suis un monstre furieux!
Je la voy pour jamais s'éloigner de mes yeux,
Et l'ingrate, en fuyant, me laisse, pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ay pris pour luy plaire!

SCENE V.

ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE.

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur; sortons de ce palais,
Ou bien resolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte.

Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque icy tout est soûmis,
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Luy rend tous les devoirs d'une veuve fidelle,
Commande qu'on le venge, et peut-estre sur nous
Veut venger Troye encore et son premier époux.
Allons; n'attendons pas que l'on nous environne,
Nos Grecs nous rejoindront; et, tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arresté,
Voila nostre chemin, sortons en seureté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre,
A son dernier arrest je ne puis plus survivre.
Partez; j'ay fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE

Hermione, Seigneur? il la faut oublier.
Quoy! toûjours l'instrument et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
Et, parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt? Dieux! qu'entens-je?

PYLADE.

Hé quoy! vous l'ignoriez?
En rentrant dans ces lieux, nous l'avons rencontrée
Qui couroit vers le temple, inquiete, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus porté sur des soldats,
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émeuë;
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons veuë,
Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE.

Grace aux dieux! mon mal-heur passe mon esperance!
Ouy, je te louë, ô Ciel! de ta perseverance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble de douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misere;
J'estois né pour servir d'exemple à ta colere,
Pour estre du malheur un modele accompli:
Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amans? Pour couronner ma joye,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noye;
L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réünissons trois cœurs qui n'ont pû s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?
De quel costé sortir? D'où vient que je frissonne?
Quelle horreur me saisit? Grace au Ciel, j'entrevoy...
Dieu! quels ruisseaux de sang coulent autour de moy!

PYLADE.

Ah! Seigneur!

ORESTE.

Quoy! Pyrrhus, je te rencontre encore?
Trouveray-je par tout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
Tiens, tiens, voila le coup que je t'ay reservé.
Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'embrasse?
Elle vient l'arracher au coup qui le menasse?
Dieux! quels affreux regards elle jette sur moy!
Quels démons, quels serpens, traîne-t-elle aprés soy?
Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prestes?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos testes?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'eternelle nuit?

Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
L'ingrate mieux que vous sçaura me déchirer,
Et je luy porte enfin mon cœur à devorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse,
Ménageons les momens que ce transport nous laisse ;
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans
S'il reprenoit icy sa rage avec ses sens.

FIN.



BRITANNICUS

TRAGEDIE



PREFACE

OICY celle de mes tragedies que je puis dire que j'ay le plus travaillée. Cependant j'avouë que le succez ne répondit pas d'abord à mes esperances. A peine elle parut sur le theatre qu'il s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moy-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragedies. Mais enfin il est arrivé de cette piece ce qui arrivera toûjours des ouvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouïes, la piece est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers ; et, si j'ay fait quelque chose de solide et qui merite quelque louange, la pluspart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la verité, j'avois travaillé sur des modeles qui m'avoient extrêmement soûtenu dans la peinture que je voulois faire de la cour d'Agrippine et de Neron. J'avois copié mes personnages d'aprés le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'aprés Tacite ; et j'estois alors si rempli de la lecture de cet excellent historien qu'il n'y a presque pas un trait éclattant dans ma tragedie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce Recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ay tâché d'imiter; mais j'ay trouvé que cet extrait tiendroit presque autant de place que la tragedie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoye à cet auteur, qui aussi-bien est entre les mains de tout le monde, et je me

contenteray de rapporter icy quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scene.

Pour commencer par Neron, il faut se souvenir qu'il est icy dans les premieres années de son regne, qui ont esté heureuses, comme l'on sçait. Ainsi il ne m'a pas esté permis de le representer aussi méchant qu'il a esté depuis. Je ne le represente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais esté. Il n'a pas encore tué sa mere, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en luy les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secoüer le joug. Il les hait les uns et les autres, il leur cache sa haine sous de fausses caresses : *factus natura velare odium fallacibus blanditiis.* En un mot, c'est icy un monstre naissant, mais qui n'ose encore se declarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit.* Il ne pouvoit souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire, *fato quodam, an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in stupro fœminarum illustrium prorumperet.*

Je luy donne Narcisse pour confident. J'ay suivi en cela Tacite, qui dit que Neron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachez : *cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat.* Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Neron estoit déja vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices, et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ay choisi Burrhus pour opposer un honneste homme à cette peste de cour, et je l'ay choisi plùtost que Seneque ; en voicy la raison. Ils estoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Neron, l'un pour les armes, l'autre pour les lettres ; et ils estoient fameux, Burrhus pour son experience dans les armes et pour la severité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum ;* Seneque pour son éloquence et le tour agreable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta.* Burrhus, aprés sa mort, fut extrémement regretté à cause de sa vertu, *civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis.*

Toute leur peine estoit de resister à l'orgueil et à la ferocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus*

flagrans, habebat in partibus Pallantem. Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis sur tout efforcé de bien exprimer, et ma tragedie n'est pas moins la disgrace d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle, et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle estoit aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en luy sa derniere esperance, et ce crime luy en faisoit craindre un plus grand : *sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat.* »

L'âge de Britannicus estoit si connu qu'il ne m'a pas esté permis de le representer autrement que comme un jeune prince qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualitez ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vray, ou que ses malheurs ayent fait croire cela de luy, sans qu'il ait pû en donner des marques : *neque segnem ei fuisse indolem ferunt, sive rerum, seu, periculis commendatus, retinuit famam sine experimento.* »

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprés de luy qu'un aussi méchant homme que Narcisse, car il y avoit long-temps qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eust auprés de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet olim provisum erat.*

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelloit Junia Silana. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie estoit jeune, belle, et, comme dit Seneque, *festivissima omnium puellarum.* Son frere et elle s'aimoient tendrement, et « leurs ennemis, dit Tacite, les accuserent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscretion. » Elle vécut jusqu'au regne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique, selon Aulugelle, on n'y reçût jamais personne au dessous de six ans, ni au dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa

protection, et j'ay crû qu'en consideration de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient merité ce privilege.



BRITANNICUS

ACTEURS

NERON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, pere de Neron, et en secondes noces veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, gouverneur de Neron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scene est à Rome, dans une chambre du palais de Neron.



BRITANNICUS

TRAGEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

QUOY ! tandis que Neron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ;
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte,
La mere de Cesar veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans vôtre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre icy. Les chagrins qu'il me cause

M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ay predit n'est que trop assuré.
Contre Britannicus Neron s'est declaré.
L'impatient Neron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gesne, Albine, et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoy! vous à qui Neron doit le jour qu'il respire,
Qui l'avez appellé de si loin à l'empire?
Vous qui, desheritant le fils de Claudius,
Avez nommé cesar l'heureux Domitius?
Tout luy parle, Madame, en faveur d'Agrippine;
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.
Tout, s'il est genereux, luy prescrit cette loy;
Mais tout, s'il est ingrat, luy parle contre moy.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame! Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une ame trop instruite.
Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?
Rome, depuis deux ans par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls croit être retournée :
Il la gouverne en pere; enfin, Neron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non, non, mon interest ne me rend point injuste.
Il commence, il est vray, par où finit Auguste ;
Mais crain que, l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.

Il se déguise en vain : je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage;
Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nerons, qu'il puisa dans mon flanc.
Toûjours la tyrannie a d'heureuses prémices :
De Rome pour un temps Caïus fut les délices;
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, aprés tout, que Neron, plus fidele,
D'une longue vertu laisse un jour le modele?
Ay-je mis dans sa main le timon de l'Estat
Pour le conduire au gré du peuple et du senat?
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le pere!
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mere.
De quel nom cependant pouvons-nous appeller
L'attentat que le jour vient de nous reveler?
Il sçait, car leur amour ne peut estre ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée,
Et ce même Neron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour, qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
Ou plûtôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appuy que je leur ay prêté?

ALBINE.

Vous leur appuy, Madame?

AGRIPPINE.

Arreste, chere Albine.

Je sçay que j'ay moy seule avancé leur ruine;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moy s'est veu précipiter.
Par moy seule éloigné de l'hymen d'Octavie,

Le frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avoit jetté les yeux,
Et qui contoit Auguste au rang de ses ayeux.
Neron joüit de tout, et moy, pour recompense,
Il faut qu'entre eux et luy je tienne la balance,
Afin que quelque jour, par une même loy,
Britannicus la tienne entre mon fils et moy.

ALBINE.

Quel dessein...

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempeste.
Neron m'échappera si ce frein ne l'arreste.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus!

AGRIPPINE.

Je le craindrois bien-tôt s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous allarme peut-être.
Mais, si Neron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre Cesar et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défere,
Neron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mere;
Sa prodigue amitié ne se reserve rien.
Vôtre nom est dans Rome aussi saint que le sien.
A peine parle-t-on de la triste Octavie;
Auguste vôtre ayeul honora moins Livie.
Neron devant sa mere a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnez de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.

Tous ces presens, Albine, irritent mon dépit.
Je voy mes honneurs croistre, et tomber mon credit
Non, non, le temps n'est plus que Neron, jeune encore.
Me renvoyoit les vœux d'une cour qui l'adore ;
Lorsqu'il se reposoit sur moy de tout l'Estat,
Que mon ordre au palais assembloit le senat,
Et que, derriere un voile, invisible et presente,
J'étois de ce grand corps l'ame toute-puissante.
Des volontez de Rome alors mal assuré,
Neron de sa grandeur n'étoit point enyvré.
Ce jour, ce triste jour, frappe encor ma memoire,
Où Neron fut luy-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnoistre au nom de l'univers.
Sur son trône avec luy j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conseil prepara ma disgrace :
Quoy qu'il en soit, Neron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçût un mal-heureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, et, courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chûte à grands pas chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Seneque et l'appuy de Burrhus.

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon vôtre ame est prévenuë,
Pourquoy nourrissez-vous le venin qui vous tuë?
Daignez avec Cesar vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

Cesar ne me voit plus, Albine, sans témoins.

En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je voi deux surveillans, ses maistres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivray d'autant plus qu'il m'évite.
De son desordre, Albine, il faut que je profite.
J'entens du bruit, on ouvre; allons subitement
Luy demander raison de cet enlevement.
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son ame.
Mais quoy! déja Burrhus sort de chez luy?

SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'empereur j'allois vous informer
D'un ordre qui d'abord a pû vous allarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont Cesar a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puis qu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

Cesar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déja, par une porte au public moins connuë,
L'un et l'autre consul vous avoient prevenuë,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprés....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toûjours trop d'horreur...

AGRIPPINE.

Pretendez-vous long-temps me cacher l'empereur?
Ne le verray-je plus qu'à titre d'importune?
Ay-je donc élevé si haut vostre fortune
Pour mettre une barriere entre mon fils et moy?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foy?
Entre Seneque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plûtôt de sa memoire?
Vous l'ay-je confié pour en faire un ingrat,
Pour estre sous son nom les maistres de l'Estat?
Certes, plus je medite, et moins je me figure
Que vous m'osiez conter pour vôtre creature,
Vous dont j'ay pû laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque legion,
Et moy qui sur le trône ay suivi mes ancêtres,
Moy fille, femme, sœur et mere de vos maîtres.
Que pretendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Neron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il regne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne sçauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibere;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon pere.
Parmi tant de heros je n'ose me placer,
Mais il est des vertus que je luy puis tracer.
Je puis l'instruire, au moins, combien sa confidence
Entre un sujet et luy doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé, dans cette occasion,
Que d'excuser Cesar d'une seule action;
Mais, puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sçait mal farder la verité.
Vous m'avez de Cesar confié la jeunesse,
Je l'avoüe, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir?
D'en faire un empereur qui ne sçût qu'obeïr?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus vostre fils : c'est le maistre du monde.
J'en doy compte, Madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
N'avoit-on que Seneque et moy pour le seduire?
Pourquoy de sa conduite éloigner les flateurs?
Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit en eût presenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir.
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoy vous plaignez-vous, Madame? On vous revere;
Ainsi que par Cesar, on jure par sa mere.
L'empereur, il est vray, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire et grossir vostre cour;
Mais le doit-il, Madame? et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toûjours humble, toûjours le timide Neron
N'ose-t-il estre Auguste et Cesar que de nom?
Vous le diray-je enfin? Rome le justifie.

Rome, à trois affranchis si long-temps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Neron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaistre.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maistre.
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats;
Cesar nomme les chefs sur la foy des soldats.
Thraseas au senat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les deserts, autrefois peuplez de senateurs,
Ne sont plus habitez que par leurs delateurs.
Qu'importe que Cesar continuë à nous croire,
Pourvû que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire,
Pourvû que, dans le cours d'un regne florissant,
Rome soit toûjours libre et Cesar tout-puissant?
Mais, Madame, Neron suffit pour se conduire.
J'obeïs, sans pretendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses ayeux sans doute il n'a qu'à se regler;
Pour bien faire, Neron n'a qu'à se ressembler :
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Rameinent tous les ans ses premieres années!

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Neron va s'égarer.
Mais vous qui, jusqu'icy content de vostre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoy, devenu ravisseur,
Neron de Silanus fait enlever la sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes ayeux, qui brille dans Junie?
De quoy l'accuse-t-il, et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Estat,

Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'auroit point vû Neron s'il ne l'eust enlevée,
Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS.

Je sçay que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.
Mais jusqu'icy Cesar ne l'a point condamnée,
Madame; aucun objet ne blesse icy ses yeux.
Elle est dans un palais tout plein de ses ayeux.
Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
Que le sang de Cesar ne se doit allier
Qu'à ceux à qui Cesar le veut bien confier;
Et vous-même avoûrez qu'il ne seroit pas juste
Qu'on disposast sans luy de la niéce d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entens. Neron m'apprend par vostre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misere,
J'ay flaté son amour d'un hymen qu'il espere:
A ma confusion, Neron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée;
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore luy dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire,
Et qu'en me reduisant à la necessité
D'éprouver contre luy ma foible autorité,
Il expose la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-estre aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS

Quoy, Madame! toûjours soupçonner son respect?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
Quoy ! de vos ennemis devenez-vous l'appuy
Pour trouver un pretexte à vous plaindre de luy ?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toûjours preste à partager l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens?
Ah! quittez d'un censeur la triste diligence.
D'une mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appuy d'Agrippine,
Lors que Neron luy-même annonce ma ruine,
Lors que de sa presence il semble me bannir,
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je voy bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voicy Britannicus, je luy cede ma place;
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrace,
Et peut-estre, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultez le moins.

SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah! Prince, où courez-vous? Quelle ardeur inquiete
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?
Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah! dieux!
Tout ce que j'ay perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est veuë en ce palais indignement traînée.
Helas! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris!
Enfin on me l'enleve. Une loy trop severe
Va separer deux cœurs qu'assembloit leur misere.
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.
Mes plaintes ont déja precedé vos murmures;
Mais je ne pretens pas qu'un impuissant couroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moy chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croiray-je, Narcisse, et dois-je, sur sa foy,
La prendre pour arbitre entre son fils et moy?
Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon pere épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, precipité le cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée:
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins, liez vos interests.
Ce palais retentit en vain de vos regrets.
Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante,
Semer icy la plainte, et non pas l'épouvante,
Que vos ressentimens se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toûjours

BRITANNICUS.

Ah! Narcisse! tu sçais si de la servitude
Je pretens faire encore une longue habitude.
Tu sçais si pour jamais, de ma chûte étonné,
Je renonce à l'empire, où j'estois destiné.
Mais je suis seul encor; les amis de mon pere
Sont autant d'inconnus que glace ma misere,
Et ma jeunesse même écarte loin de moy
Tous ceux qui dans le cœur me reservent leur foy.

Pour moy, depuis un an qu'un peu d'experience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moy que des amis vendus,
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui, choisis par Neron pour ce commerce infame,
Trafiquent avec luy des secrets de mon ame?
Quoy qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours :
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours;
Comme toy, dans mon cœur il sçait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE.

Ah! quelle ame assez basse...
C'est à vous de choisir des confidens discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vray; mais cette défiance
Est toûjours d'un grand cœur la derniere science;
On le trompe long-temps. Mais enfin je te croy,
Ou plûtost je fais vœu de ne croire que toy.
Mon pere, il m'en souvient, m'assura de ton zele;
Seul de ses affranchis tu m'es toûjours fidele;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'icy de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.
Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Voy si j'en puis attendre un fidele secours.
Sur tout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Neron fait garder la princesse.
Sçache si du peril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Neron je vais trouver la mere

Chez Pallas, comme toy l'affranchi de mon pere.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE,
GARDES.

NERON.

N'EN doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,
C'est ma mere, et je veux ignorer ses caprices ;
Mais je ne pretens plus ignorer ny souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mere,
Il seduit chaque jour Britannicus mon frere :
Ils l'écoutent tout seul, et qui suivroit leurs pas
Les trouveroit peut-estre assemblez chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la derniere fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte :
Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.
Allez, cet ordre importe au salut de l'empire.
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

Graces aux dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'huy du reste des Romains.
Vos ennemis, déchûs de leur vaine esperance,
Sont allez chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroissez consterné.
Que presage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errans à l'avanture?
Tout vous rit; la fortune obeït à vos vœux.

NERON.

Narcisse, c'en est fait, Neron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NERON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NERON.

Excité d'un desir curieux,
Cette nuit je l'ay veuë arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillez de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes;
Belle sans ornemens, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Que veux-tu? Je ne sçay si cette negligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoient de ses yeux les timides douceurs:
Quoy qu'il en soit, ravi d'une si belle veuë,
J'ay voulu luy parler, et ma voix s'est perduë.
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ay laissé passer dans son appartement.
J'ay passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ay voulu me distraire.
Trop presente à mes yeux, je croyois luy parler.
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je luy demandois grace;
J'employois les soûpirs, et même la menace.
Voila comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-estre une trop belle image;
Elle m'est apparuë avec trop d'avantage.
Narcisse, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoy, Seigneur! croira-t-on
Qu'elle ait pû si long-temps se cacher à Neron?

NERON.

Tu le sçais bien, Narcisse. Et, soit que sa colere
M'imputast le mal-heur qui luy ravit son frere,
Soit que son cœur, jaloux d'une austere fierté,
Enviast à nos yeux sa naissante beauté,
Fidele à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se déroboit même à sa renommée;
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la perseverance irrite mon amour.
Quoy, Narcisse! tandis qu'il n'est point de Romaine

Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui, dés qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de Cesar ne les vienne essayer,
Seule dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-estre s'informer
Si Cesar est aimable, ou bien s'il sçait aimer?
Di moy, Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoy! s'il l'aime,
Seigneur?

NERON.

Si jeune encor, se connoist-il luy-même?
D'un regard enchanteur connoist-il le poison?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toûjours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déja faits à l'usage des larmes;
A ses moindres desirs il sçait s'accommoder,
Et peut-estre déja sçait-il persuader.

NERON.

Que dis-tu? Sur son cœur il auroit quelque empire?

NARCISSE.

Je ne sçai; mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ay vû quelquefois s'arracher de ces lieux
Le cœur plein d'un couroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de vostre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il alloit voir Junie, et revenoit contant.

NERON.

D'autant plus malheureux qu'il aura sçû luy plaire,

Narcisse, il doit plûtost souhaitter sa colere :
Neron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoy, Seigneur, vous inquietez-vous?
Junie a pû le plaindre et partager ses peines :
Elle n'a vû couler de larmes que les siennes;
Mais aujourd'huy, Seigneur, que ses yeux dessillez,
Regardant de plus prés l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadême,
Inconnus dans la foule, et son amant luy-même,
Attachez sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hazard ;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soûpirant avouer sa victoire,
Maistre, n'en doutez point, d'un cœur déja charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NERON.

A combien de chagrins il faut que je m'appreste!
Que d'importunitez!

NARCISSE.

Quoy donc! qui vous arreste,
Seigneur?

NERON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Seneque, Rome entiere, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
Mes yeux, depuis long-temps fatiguez de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent estre témoins.
Trop heureux si bien-tost la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force!
Le Ciel même en secret semble la condamner :

Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner,
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche;
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche;
L'empire vainement demande un heritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la repudier?
L'empire, vostre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste vostre ayeul soupiroit pour Livie:
Par un double divorce ils s'unirent tous deux,
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux repudier sa fille.
Vous seul jusques icy, contraire à vos desirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs!

NERON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déja se l'imagine
Qui m'ameine Octavie, et, d'un œil enflammé,
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long recit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'estes-vous pas, Seigneur, vostre maistre et le sien?
Vous verrons-nous toûjours trembler sous sa tutelle?
Vivez, regnez pour vous: c'est trop regner pour elle.
Craignez-vous... Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas:
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas dont vous sçavez qu'elle soutient l'audace.

NERON.

Esloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseil, j'ose les approuver,

Je m'excite contre elle, et tâche à la braver;
Mais (je t'expose icy mon ame toute nuë),
Si-tost que mon malheur me rameine à sa veuë,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ay lû si long-temps mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma memoire fidelle
Luy soumette en secret tout ce que je tiens d'elle,
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,
Mon genie étonné tremble devant le sien,
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuï par tout, que même je l'offence,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arreste trop. Retire-toi, Narcisse :
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foy.
Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voy,
Que je m'informe icy de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets estre instruit par ma bouche.
Impatient sur tout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidelle secours.

NERON.

J'y consens; porte-luy cette douce nouvelle
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NERON.

J'ay mes raisons, Narcisse, et tu peux concevoir
Que je luy vendray cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-luy ton heureux stratagême;

Di-luy qu'en sa faveur on me trompe moy-même;
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voicy.
Va retrouver ton maistre et l'amener icy.

SCENE III.

NERON, JUNIE.

NERON.

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage.
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste presage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur:
J'allois voir Octavie, et non pas l'empereur.

NERON.

Je le sçay bien, Madame, et n'ay pû sans envie
Apprendre vos bontez pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NERON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connoistre Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderay-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas:
De grace, apprenez-moy, Seigneur, mes attentats.

NERON.

Quoy, Madame! est-ce donc une legere offence
De m'avoir si long-temps caché vostre presence?
Ces tresors dont le Ciel voulut vous embellir,

Les avez-vous receus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes
Croître loin de nos yeux son amour et vos charmes?
Pourquoy, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relegué dans ma cour?
On dit plus : vous souffrez, sans en estre offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée :
Car je ne croiray point que sans me consulter
La severe Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'estre aimée
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nieray point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris d'une illustre famille.
Peut-estre il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son pere me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime : il obeït à l'empereur son pere,
Et, j'ose dire encore, à vous, à vostre mere :
Vos desirs sont toûjours si conformes aux siens...

NERON.

Ma mere a ses desseins, Madame, et j'ay les miens.
Ne parlons plus icy de Claude et d'Agrippine :
Ce n'est point par leur choix que je me determine.
C'est à moy seul, Madame, à répondre de vous,
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah! Seigneur, songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Cesars auteurs de ma naissance?

NERON.

Non, Madame; l'époux dont je vous entretiens

Peut sans honte assembler vos ayeux et les siens ;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flâme.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux?

NERON.

Moy, Madame.

JUNIE.

Vous !

NERON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en sçavois quelque autre au dessus de Neron.
Ouy, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ay parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.
Plus j'ay cherché, Madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce tresor,
Plus je voy que Cesar, digne seul de vous plaire,
En doit estre luy seul l'heureux depositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous même consultez vos premieres années.
Claudius à son fils les avoit destinées ;
Mais c'estoit en un temps où de l'empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'heritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du costé de l'empire.
En vain de ce present ils m'auroient honoré
Si vostre cœur devoit en estre separé,
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes,
Si, tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,
Des jours toûjours à plaindre, et toûjours enviez,
Je ne vais quelquefois respirer à vos piez.

Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage:
Rome, aussi bien que moy, vous donne son suffrage,
Repudie Octavie, et me fait dénoüer
Un hymen que le Ciel ne veut point avoüer.
Songez-y donc, Madame, et pesez en vous même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivez,
Digne de l'univers, à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me voy, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux,
Et, lors qu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ay merité
Ny cet excez d'honneur ny cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaitter qu'une fille
Qui vit presqu'en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ay pû de loin soûtenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NERON.

Je vous ay déja dit que je la repudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point icy mon choix d'aveuglement:
Je vous répons de vous, consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappellez la memoire,
Et ne preferez point à la solide gloire

Des honneurs dont Cesar pretend vous revestir
La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flate point d'une gloire insensée.
Je sçay de vos presens mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moy répandroit de splendeur,
Plus il me feroit honte et mettroit en lumiere
Le crime d'en avoir dépouillé l'heritiere.

NERON.

C'est de ses interests prendre beaucoup de soin,
Madame, et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flatons point, et laissons le mystere.
La sœur vous touche icy beaucoup moins que le frere,
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a sçû me toucher,
Seigneur, et je n'ay point pretendu m'en cacher.
Cette sincerité sans doute est peu discrete;
Mais toûjours de mon cœur ma bouche est l'interprete.
Absente de la cour, je n'ay pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je luy fus destinée
Quand l'empire devoit suivre son hymenée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais deserté,
La fuite d'une cour que sa chûte a banie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs;
Vos jours toûjours sereins coulent dans les plaisirs;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,

Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de vostre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moy qui s'interesse,
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui luy font quelquefois oublier ses malheurs.

NERON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que luy me payroit de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux :
Madame, il va bien-tòt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah ! Seigneur, vos vertus m'ont toûjours rassurée.

NERON.

Je pouvois de ces lieux luy defendre l'entrée ;
Mais, Madame, je veux prevenir le danger
Où son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que luy-même
Entende son arrest de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son banissement prenez sur vous l'offence,
Et, soit par vos discours, soit par vòtre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-luy concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moy ! que je luy prononce un arrest si severe !
Ma bouche mille fois luy jura le contraire.
Quand même jusques là je pourrois me trahir,
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obeïr.

NERON.

Caché prés de ces lieux, je vous verrai, Madame.

Renfermez vostre amour dans le fond de vôtre ame.
Vous n'aurez point pour moy de langages secrets :
J'entendray des regards que vous croirez muets;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour luy plaire.

JUNIE.

Helas! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCENE IV.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, Seigneur, demande la princesse;
Il approche.

NERON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah! Seigneur!

NERON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moy.
Madame, en le voyant, songez que je vous voy.

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah! cher Narcisse! cours au devant de ton maistre.
Di luy..... Je suis perduë, et je le voi paraistre.

SCENE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bon-heur me rapproche de vous?
Quoy! je puis donc jouïr d'un entretien si doux?
Mais parmy ce plaisir quel chagrin me devore!
Helas! puis-je esperer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe avec mille détours
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
Quelle nuit! quel réveil! Vos pleurs, vôtre presence,
N'ont point de ces cruels desarmé l'insolence?
Que faisoit vôtre amant? Quel demon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Helas! dans la frayeur dont vous estiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaitter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien? Quel accueil! quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez : nous sommes seuls. Nôtre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moyens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous estes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, estes-vous si craintive?
Quoy! déja vôtre amour souffre qu'on le captive?

Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toûjours
De faire à Neron mesme envier nos amours?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte:
La foy dans tous les cœurs n'est pas encore esteinte;
Chacun semble des yeux approuver mon couroux;
La mere de Neron se declare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE.

Ah! Seigneur! vous parlez contre vôtre pensée.
Vous-même vous m'avez avoüé mille fois
Que Rome le loüoit d'une commune voix.
Toûjours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avoüer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre loüer.
Quoy! pour vous confier la douleur qui m'accable
A peine je dérobe un moment favorable,
Et ce moment si cher, Madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé!
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?
Quoy! même vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux!
Neron vous plairoit-il? vous serois-je odieux?
Ah! si je le croiois... Au nom des dieux, Madame,
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.
Parlez. Ne suis-je plus dans vôtre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'empereur va venir.

BRITANNICUS.

Aprés ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre?

SCENE VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

Madame...

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous estes obeï : laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCENE VIII.

NERON, NARCISSE.

NERON.

Hé bien! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse; elle a paru jusques dans son silence.
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettray ma joie à le desesperer.
Je me fais de sa peine une image charmante;
Et je l'ay vû douter du cœur de son amante.
Je la suy. Mon rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter;
Et, tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fay luy payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul.*

La Fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse; voudrois-tu resister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses offres favorables,
Et, pour nous rendre heureux, perdons les miserables.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

PALLAS obeïra, Seigneur.

NERON.

Et de quel œil
Ma mere a-t-elle veu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bien-tôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dés long-temps commencent d'éclater :
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrester!

NERON.

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toûjours redoutable :
Rome et tous vos soldats reverent ses ayeux;
Germanicus son pere est present à leurs yeux;
Elle sçait son pouvoir, vous sçavez son courage;

Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux
Et que vous luy donnez des armes contre vous.

NERON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possede...

NERON.

Je vous entens, Burrhus. Le mal est sans remede.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur, et, satisfait de quelque resistance,
Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.
Mais, si dans son devoir vostre cœur affermi
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi,
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeller la memoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mepris;
Surtout si, de Junie évitant la presence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence,
Croyez-moy, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

NERON.

Je vous croiray, Burrhus, lorsque dans les allarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le senat,
Il faudra decider du destin de l'Estat;
Je m'en reposerai sur vòtre experience.
Mais, croyez-moy, l'amour est une autre science,

Burrhus, et je ferois quelque difficulté
D'abaisser jusques là vostre severité.
Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCENE II.

BURRHUS, *seul.*

Enfin, Burrhus, Neron decouvre son genie.
Cette ferocité que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens est preste à s'affranchir.
En quels excez peut-estre elle va se répandre!
O dieux! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?
Seneque, dont les soins me devroient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoy! si, d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvois... La voicy; mon bon-heur me l'adresse.

SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

Hé bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons!
On exile Pallas, dont le crime peut-estre
Est d'avoir à l'empire élevé vostre maistre.
Vous le sçavez trop bien : jamais, sans ses avis,
Claude, qu'il gouvernoit, n'eût adopté mon fils.
Que dis-je? à son épouse on donne une rivale,

On affranchit Neron de la foy conjugale :
Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter luy-même et nourrir dans son ame
Le mépris de sa mere et l'oubli de sa femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'icy, c'est trop tòt m'accuser.
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil necessaire :
Son orgueil dés long-temps exigeoit ce salaire,
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandoit en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plùtòt ramener son espoux :
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je voy que mon silence irrite vos dédains,
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine ;
Le Ciel m'en laisse assez pour vanger ma ruïne.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ay que le seul repentir.
J'iray, n'en doutez point, le monstrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un còté le fils d'un empereur
Redemandant la foy jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille ;
De l'autre l'on verra le fils d'Enobarbus,

Appuyé de Seneque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappellez par moy-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
On sçaura les chemins par où je l'ay conduit.
Pour rendre sa puissance et la vostre odieuses,
J'avoûray les rumeurs les plus injurieuses;
Je confesseray tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas :
Ils sçauront recuser l'injuste stratagême
D'un témoin irrité qui s'accuse luy-même.
Pour moy, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zele sincere.
Madame, c'est un fils qui succede à son pere.
En adoptant Neron, Claudius, par son choix,
De son fils et du vostre a confondu les droits.
Rome l'a pû choisir. Ainsi, sans estre injuste,
Elle choisit Tibere, adopté par Auguste,
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,
Se vit exclus du rang vainement pretendu.
Sur tant de fondemens sa puissance établie
Par vous-même aujourd'huy ne peut estre affoiblie,
Et, s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ay commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! luy-même à mes yeux puisse-t-il se monstrer !

ALBINE.

Madame, au nom des dieux, cachez vôtre colere.
Quoy ! pour les interests de la sœur ou du frere,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous Cesar jusques dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoy ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine? C'est à moy qu'on donne une rivale.
Bien-tôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'icy d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en estoit ignorée.
Les graces, les honneurs, par moy seule versez,
M'attiroient des mortels les vœux interessez.
Une autre de Cesar a surpris la tendresse ;
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse ;
Le fruit de tant de soins, la pompe des Cesars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je? l'on m'évite, et déja délaissée...
Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrois du Ciel hâter l'arrest fatal,
Neron, l'ingrat Neron .. Mais voicy son rival.

SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame ; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animez du couroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Neron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous estes toûjours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du senat s'interesse pour nous :
Sylla, Pison, Plautus.....

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus ! les chefs de la noblesse !

BRITANNICUS.

Madame, je voy bien que ce discours vous blesse,
Et que vostre couroux, tremblant, irresolu,
Craint déja d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrace;
D'aucun ami pour moy ne redoutez l'audace :
Il ne m'en reste plus, et vos soins trop prudens
Les ont tous écartez ou seduits dés long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de creance :

Nôtre salut depend de nôtre intelligence.
J'ay promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne revoque rien de ce que j'ay promis.
Le coupable Neron fuit en vain ma colere:
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mere.
J'essairay tour à tour la force et la douceur,
Ou moy-même, avec moi conduisant vôtre sœur,
J'iray semer par tout ma crainte et ses allarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiegeray Neron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse esperance?
Puis-je sur ton recit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE.

Ouy. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut developer ce mystere à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narcisse?
Helas!

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice
Je pouvois revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Aprés tous mes discours, vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la croy, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon couroux ; mais je sens malgré moy
Que je ne le croy pas autant que je le doi.
Dans ses égaremens mon cœur opiniastre
Luy preste des raisons, l'excuse, l'idolâtre ;
Je voudrois vaincre enfin mon incredulité,
Je la voudrois haïr avec tranquilité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidelle cour ennemi dés l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et dés le premier jour
Trame une perfidie inoüie à la cour ?

NARCISSE.

Et qui sçait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur medité la defaite ?
Trop seure que ses yeux ne pouvoient se cacher,
Peut-estre elle fuyoit pour se faire chercher,
Pour exciter Neron par la gloire penible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien ! Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE.

Ah ! dieux ! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCENE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un couroux
Que ma perseverance allume contre vous.
Neron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrester sa mere est occupée.
Adieu ; reservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Vostre image sans cesse est presente à mon ame :
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entens, Madame :
Vous voulez que ma fuite assure vos desirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soûpirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrete
Ne vous laisse gouster qu'une joye inquiete.
Hé bien, il faut partir !

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah ! vous deviez du moins plus long-temps disputer !
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune,

Que l'éclat d'un empire ait pû vous éblouïr,
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouïr;
Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si long-temps détrompée,
Non, je l'avouë encor, mon cœur desesperé
Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
J'ay veu sur ma ruine élever l'injustice;
De mes persecuteurs j'ay veu le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son couroux,
Madame : il me restoit d'estre oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience
Vous feroit repentir de vostre défiance;
Mais Neron vous menasse; en ce pressant danger,
Seigneur, j'ay d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :
Neron nous écoutoit, et m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoy! le cruel...

JUNIE

Témoin de tout nostre entretien,
D'un visage severe examinoit le mien,
Prest à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de nostre intelligence.

BRITANNICUS.

Neron nous écoutoit, Madame! Mais, helas!
Vos yeux auroient pû feindre et ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvoit me preserver!
Il falloit...

JUNIE.

Il falloit me taire et vous sauver.
Combien de fois, helas ! puis qu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son desordre alloit-il vous instruire !
De combien de soûpirs interrompant le cours
Ay-je évité vos yeux, que je cherchois toûjours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gemir, de l'affliger soy-même,
Lors que par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir inquiete, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignois la pasleur ;
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur ;
Sans cesse il me sembloit que Neron en colere
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire ;
Je craignois mon amour vainement renfermé ;
Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Helas ! pour son bon-heur, Seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre.
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux ;
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurois conte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah ! n'en voila que trop ! C'est trop me faire entendre.
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontez !
Et sçavez-vous pour moy tout ce que vous quittez ?
Quand pourray-je à vos piez expier ce reproche ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Helas ! vostre rival s'approche.

SCENE VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NERON.

Prince, continuez des transports si charmans.
Je conçoi vos bontez par ses remercîmens,
Madame : à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre :
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour luy faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joye
Par tout où sa bonté consent que je la voye,
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent estre estonnez.

NERON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obeïsse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vû l'un et l'autre élever,
Moy pour vous obeïr, et vous pour me braver,
Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naistre,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maistre.

NERON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversez :
J'obeïssois alors, et vous obeïssez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous estes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

NERON.

Tout l'empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnemens, le rapt et le divorce?

NERON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NERON.

Elle se taist du moins: imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Neron commence à ne se plus forcer.

NERON.

Neron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit benir le bonheur de son regne.

NERON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens
Ne meriteront pas ses applaudissemens.

NERON.

Du moins, si je ne sçay le secret de luy plaire,
Je sçay l'art de punir un rival temeraire.

BRITANNICUS.

Pour moy, quelque peril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NERON.

Souhaittez-la : c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de luy plaire est le seul où j'aspire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous luy plairez toûjours.

BRITANNICUS.

Je ne sçay pas du moins épier ses discours :
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour luy fermer la bouche.

NERON.

Je vous entens. Hé bien, gardes!

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est vostre frere. Helas! c'est un amant jaloux!
Seigneur, mille malheurs persecutent sa vie :
Ah! son bon-heur peut-il exciter vostre envie?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrestera vos discordes fatales;
Seigneur, j'iray remplir le nombre des vestales.
Ne luy disputez plus mes vœux infortunez;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunez.

NERON.

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine.
Dans son apartement, gardes, qu'on la remeine.
Gardez Britannicus dans celuy de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Neron sçait disputer un cœur.

JUNIE.
Prince, sans l'irriter, cedons à cet orage.
NERON.
Gardes, obeïssez sans tarder davantage.

SCENE IX.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.
Que vois-je? O Ciel!
NERON, *sans voir Burrhus.*
Ainsi leurs feux sont redoublez.
Je reconnoy la main qui les a rassemblez:
Agrippine ne s'est presentée à ma veuë,
Ne s'est dans ses discours si long-temps étenduë,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
Qu'on sçache si ma mere est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on luy donne la mienne.
BURRHUS.
Quoy, Seigneur! sans l'ouïr? une mere?
NERON.
Arrestez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous meditez;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je desire
Trouve en vous un censeur prest à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je, ou, sur vostre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

FIN DU TROISIÉME ACTE.



ACTE IV

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Ouy, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre:
Cesar luy-même icy consent de vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-estre à dessein de vous entretenir.
Quoy qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
Preparez-vous plûtost à luy tendre les bras;
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est luy seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit vostre fils, et même vostre ouvrage,
Il est vostre empereur; vous estes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a receu de vous.
Selon qu'il vous menasse ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse;
C'est son appuy qu'on cherche en cherchant vostre appuy.
Mais voicy l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec luy.

SCENE II.

AGRIPPINE, NERON.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Neron, et prenez vostre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pû me noircir :
De tous ceux que j'ay faits je vais vous éclaircir.
Vous regnez. Vous sçavez combien vostre naissance
Entre l'empire et vous avoit mis de distance.
Les droits de mes ayeux, que Rome a consacrez,
Estoient même sans moy d'inutiles degrez.
Quand de Britannicus la mere condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hymenée,
Parmi tant de beautez qui briguerent son choix,
Qui de ses affranchis mandierent les voix,
Je souhaittay son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allay prier Pallas.
Son maistre, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa niéce
L'amour où je voulois amener sa tendresse ;
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux
Escartoit Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osoit épouser la fille de son frere.
Le senat fut seduit ; une loy moins severe
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
C'estoit beaucoup pour moy, ce n'estoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ;
Je vous nommay son gendre et vous donnay sa fille.

Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'estoit rien encor. Eussiez-vous pû pretendre
Qu'un jour Claude à son fils dût preferer son gendre ?
De ce même Pallas j'imploray le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appella Neron, et du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part luy-même.
C'est alors que chacun, rappellant le passé,
Découvrit mon dessein, déja trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son pere excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouïrent les yeux,
L'exil me delivra des plus seditieux.
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Esloigna de son fils tous ceux de qui le zele,
Engagé dés long-temps à suivre son destin,
Pouvoit du trône encor luy rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moy-même dans ma suite
Ceux à qui je voulois qu'on livrast sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelay de l'exil, je tiray de l'armée,
Et ce même Seneque et ce même Burrhus
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous vostre nom répandoit ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse premiere,
Favorisoient en vous Germanicus mon pere.

Cependant Claudius panchoit vers son declin.
Ses yeux, long-temps fermez, s'ouvrirent à la fin.
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'estoient soûmis.
Je luy laissay sans fruit consumer sa tendresse,
De ses derniers soupirs je me rendis maistresse;
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, luy cacherent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrestay de sa mort la nouvelle trop pronte;
Et, tandis que Burrhus alloit secrettement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp conduit sous mes auspices.
Dans Rome les autels fumoient de sacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déja mort demandoit la santé.
Enfin, des legions l'entiere obeïssance
Ayant de vostre empire affermi la puissance,
On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps vostre regne et sa mort.
C'est le sincere aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voicy le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant
Que, lassé d'un respect qui vous gênoit peut-estre,
Vous avez affecté de ne me plus connoistre,
J'ay vû Burrhus, Seneque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidelité vous tracer des leçons,
Ravis d'estre vaincus dans leur propre science;
J'ay vû favoriser de vostre confiance

Othon, Senecion, jeunes voluptueux
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ay demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'huy je promets Junie à vostre frere,
Ils se flattent tous deux du choix de vostre mere:
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de vostre amour.
Je voy de vostre cœur Octavie effacée,
Preste à sortir du lit où je l'avois placée;
Je voy Pallas banni, vostre frere arresté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté:
Burrhus ose sur moy porter ses mains hardies.
Et, lors que, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier!

NERON.

Je me souviens toûjours que je vous doy l'empire,
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Vostre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit se reposer sur ma fidelité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assiduës,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entenduës
Que jadis (j'ose icy vous le dire entre nous)
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disoient-ils, et tant de déferences,
Sont-ce de ses bien-faits de foibles recompenses?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Est-ce pour obeïr qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le depositaire? »

Non que, si jusques-là j'avois pû vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous ceder
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander;
Mais Rome veut un maistre, et non une maistresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse.
Le senat, chaque jour, et le peuple, irritez
De s'oüir par ma voix dicter vos volontez,
Publioient qu'en mourant Claude, avec sa puissance,
M'avoit encor laissé sa simple obeïssance.
Vous avez veu cent fois nos soldats en couroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les heros dont encore elles portent l'image.
Tout autre se seroit renduë à leurs discours;
Mais, si vous ne regnez, vous vous plaignez toûjours.
Avec Britannicus contre moy reünie,
Vous le fortifiez du parti de Junie,
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lors que malgré moy j'assure mon repos,
On vous voit de colere et de haine animée.
Vous voulez presenter mon rival à l'armée;
Déja jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moy, le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous crû?
Quel seroit mon dessein? qu'aurois-je pû pretendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrois-je attendre?
Ah! si sous vostre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mere,
Que ferois-je au milieu d'une cour étrangere?
Ils me reprocheroient non des cris impuissans,
Des desseins étouffez aussi-tost que naissans,

Mais des crimes pour vous commis à vostre veuë,
Et dont je ne serois que trop tost convaincuë.
Vous ne me trompez point, je voy tous vos détours.
Vous estes un ingrat, vous le fustes toûjours.
Dés vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses ;
Rien ne vous a pû vaincre, et vostre dureté
Auroit dû dans son cours arrester ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
Je n'ay qu'un fils. O Ciel, qui m'entens aujourd'huy,
T'ay-je fait quelques vœux qui ne fussent pour luy ?
Remords, crainte, perils, rien ne m'a retenuë.
J'ay vaincu ses mépris, j'ay détourné ma veuë
Des malheurs qui dés-lors me furent annoncez.
J'ay fait ce que j'ay pû ; vous regnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaittez, prenez encor ma vie,
Pourveu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NERON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le couroux,
Que Junie à son choix puisse prendre un époux,
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure ;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ;
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A vostre porte enfin n'ose plus m'arrester

NERON.

Ouy, Madame, je veux que ma reconnoissance

Desormais dans les cœurs grave vostre puissance,
Et je benis déja cette heureuse froideur
Qui de nostre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoy que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;
Avec Britannicus je me reconcilie,
Et, quant à cet amour qui nous a separez,
Je vous fais nostre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frere.
Gardes, qu'on obeïsse aux ordres de ma mere.

SCENE III.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmans!
Vous sçavez si jamais ma voix luy fut contraire,
Si de son amitié j'ay voulu vous distraire
Et si j'ay merité cet injuste couroux.

NERON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus : je vous ay crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se haste trop, Burrhus, de triompher :
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoy! Seigneur!

NERON.

C'en est trop. Il faut que sa ruine
Me delivre à jamais des fureurs d'Agrippine.

Tant qu'il respirera je ne vy qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi,
Et je ne pretens pas que sa coupable audace
Une seconde fois luy promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bien-tost pleurer Britannicus?

NERON.

Avant la fin du jour je ne le craindray plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NERON.

Ma gloire, mon amour, ma seureté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoy que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, Seigneur, conceu dans vostre sein.

NERON.

Burrhus!

BURRHUS.

De vostre bouche, ô Ciel! puis-je l'apprendre?
Vous même sans fremir avez-vous pû l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Neron dans tous les cœurs est-il las de regner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est vostre pensée?

NERON.

Quoy! toûjours enchaîné de ma gloire passée,
J'auray devant les yeux je ne sçay quel amour
Que le hazard nous donne et nous oste en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?

C'est à vous à choisir, vous estes encor maistre.
Vertueux jusqu'icy, vous pouvez toûjours l'estre.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus :
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautez,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantez.
Britannicus mourant excitera le zele
De ses amis tout prests à prendre sa querelle ;
Ces vangeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même aprés leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toûjours punir, toûjours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse experience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr vostre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalez ?
Dans quel repos, ô Ciel ! les avez-vous coulez !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Par tout, en ce moment, on me benit, on m'aime ;
On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,
Leur sombre inimitié ne suit point mon visage,
Je voy voler par tout les cœurs à mon passage ! »
Tels estoient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux
Le sang le plus abject vous estoit precieux.
Un jour, il m'en souvient, le senat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable.
Vous resistiez, Seigneur, à leur severité ;
Vostre cœur s'accusoit de trop de cruauté,

Et, plaignant les malheurs attachez à l'empire :
« Je voudrois, disiez-vous, ne sçavoir pas écrire. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la veuë et la douleur.
On ne me verra point survivre à vostre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(*Il se jette à genoux.*)
Me voila prest, Seigneur : avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée ;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je voy que mes pleurs touchent mon empereur,
Je voy que sa vertu fremit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moy les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides.
Appellez vostre frere, oubliez dans ses bras.....

NERON.

Ah ! que demandez-vous ?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur ; on le trahit ; je sçay son innocence ;
Je vous répons pour luy de son obeïssance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NERON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCENE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ay tout préveu pour une mort si juste.
Le poison est tout prest. La fameuse Locuste
A redoublé pour moy ses soins officieux :
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NERON.

Narcisse, c'est assez ; je reconnoy ce soin,
Et ne souhaitte pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoy ! pour Britannicus vostre haine affoiblie
Me défend...

NERON.

Ouy, Narcisse, on nous reconcilie.

NARCISSE.

Je me garderay bien de vous en détourner,
Seigneur ; mais il s'est vû tantost emprisonner :
Cette offence en son cœur sera long-temps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne revele :
Il sçaura que ma main luy devoit presenter
Un poison que vostre ordre avoit fait apprester.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-estre il fera ce que vous n'osez faire.

NERON.

On répond de son cœur, et je vaincray le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, luy faites-vous encor ce sacrifice?

NERON.

C'est prendre trop de soin. Quoy qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'estoit bien promis.
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NERON.

Quoy donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NERON.

De quoy?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, qu'à ce couroux funeste,
On verroit succeder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignast tout oublier.

NERON.

Mais, Narcisse, di-moy, que veux-tu que je fasse?
Je n'ay que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyois, ce triomphe indiscret
Seroit bien-tost suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous pretendu qu'ils se tairoient toûjours?
Est-ce à vous de prester l'oreille à leurs discours?
De vos propres desirs perdrez-vous la memoire,
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de precaution affoiblit vostre regne:
Ils croiront en effet meriter qu'on les craigne.
Au joug depuis long-temps ils se sont façonnez;
Ils adorent la main qui les tient enchaînez.
Vous les verrez toûjours ardens à vous complaire.
Leur prompte servitude a fatigué Tibere.
Moy-même, revêtu d'un pouvoir emprunté
Que je receus de Claude avec la liberté,
J'ay cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ay point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites perir le frere, abandonnez la sœur:
Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunez
Ceux où jadis la sœur et le frere sont nez.

NERON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre:
J'ay promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encor, en luy manquant de foy,
Donner à sa vertu des armes contre moy.
J'oppose à ses raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquile.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit:
Son adroite vertu ménage son credit;
Ou plûtost ils n'ont tous qu'une même pensée :
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, Seigneur, et devant vous
Ces maistres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoy donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Neron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire.
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on luy prescrit :
Burrhus conduit son cœur, Seneque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singuliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner luy-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un theatre,
A reciter des chants qu'il veut qu'on idolatre,
Tandis que des soldats, de momens en momens,
Vont arracher pour luy les applaudissemens. »
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NERON.

Vien, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Ouy, Madame, Neron (qui l'auroit pû penser?)
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse.
Il veut que d'un festin la pompe et l'allegresse
Confirment à leurs yeux la foy de nos sermens
Et rechauffent l'ardeur de nos embrassemens.
Il éteint cet amour source de tant de haine,
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moy, quoique banni du rang de mes ayeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'estre contraire,
Il semble me ceder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avoûray, luy pardonne en secret,
Et luy laisse le reste avec moins de regret.
Quoy! je ne seray plus separé de vos charmes!

Quoy! même en ce moment je puis voir sans allarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soûpirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur!
Ah! Madame!... Mais quoy! quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports vostre joye en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,
Avec de longs regards se tournent vers les cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moy-même,
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Helas! si je vous aime!

BRITANNICUS.

Neron ne trouble plus nostre felicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincerité?

BRITANNICUS.

Quoy! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Neron m'aimoit tantost, il juroit vostre perte.
Il me fuit, il vous cherche: un si grand changement
Peut-il estre, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine.
Elle a crû que ma perte entraînoit sa ruine.
Grace aux preventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraistre;
Je m'en fie à Burrhus; j'en croy même son maistre.

Je croy qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vostre :
Sur des pas differens vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connois Neron et la cour que d'un jour ;
Mais, si je l'ose dire, helas ! dans cette cour,
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joye on y trahit sa foy !
Quel sejour étranger et pour vous et pour moy !

BRITANNICUS.

Mais, que son amitié soit veritable ou feinte,
Si vous craignez Neron, luy-même est-il sans crainte ?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre luy le peuple et le senat.
Que dis-je ? il reconnoist sa derniere injustice.
Ses remords ont paru même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avoit dit, ma princesse, à quel point...

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoy voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Et que sçay-je ? Il y va, Seigneur, de vostre vie.
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit ;
Je crains Neron, je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moy prévenuë,
Je vous laisse à regret éloigner de ma veuë.
Helas ! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvroit contre vos jours quelques pieges dressez !
Si Neron, irrité de nostre intelligence,

Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance!
S'il preparoit ses coups tandis que je vous vois,
Et si je vous parlois pour la derniere fois!
Ah! Prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! ah! ma chere princesse!
Et pour moy jusques-là vostre cœur s'interesse!
Quoy, Madame! en un jour où, plein de sa grandeur,
Neron croit éblouïr vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le revere,
Aux pompes de sa cour preferer ma misere!
Quoy! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
Refuser un empire, et pleurer à mes yeux!
Mais, Madame, arrestez ces precieuses larmes;
Mon retour va bien-tost dissiper vos allarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long sejour.
Adieu, je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.
Neron impatient se plaint de vostre absence.
La joye et le plaisir de tous les conviez
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie.
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dés que je le pourray, je reviens sur vos traces,
Madame, et de vos soins j'iray vous rendre graces.

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je sçavoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Aprés tous les ennuis que ce jour m'a coûtez,

Ay-je pû rassurer mes esprits agitez ?
Helas! à peine encor je conçoy ce miracle.
Quand même à vos bontez je craindrois quelque obstacle,
Le changement, Madame, est commun à la cour,
Et toûjours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit. J'ay parlé, tout a changé de face ;
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je répons d'une paix jurée entre mes mains ;
Neron m'en a donné des gages trop certains.
Ah! si vous aviez vû par combien de caresses
Il m'a renouvellé la foy de ses promesses,
Par quels embrassemens il vient de m'arrester!
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté, sur son front répanduë,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descenduë :
Il s'épanchoit en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mere oublier sa fierté.
Mais bien-tost, reprenant un visage severe,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mere,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut icy confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire,
Et nos seuls ennemis, alterant sa bonté,
Abusoient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance decline.
Rome encore une fois va connoistre Agrippin
Déja de ma faveur on adore le bruit
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit,
Passons chez Octavie, et donnons-luy le reste
D'un jour autant heureux que je l'ay crû funeste.

Mais qu'est-ce que j'entens? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O Ciel! sauvez Britannicus!

SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah! mon prince!

AGRIPPINE.

Il expire?

BURRHUS.

Ou plûtost il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport,
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourray survivre,
Madame. Il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoy! du sang de son frere il n'a point eu d'horreur!

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystere.
A peine l'empereur a veu venir son frere,
Il se leve, il l'embrasse, on se taist, et soudain
Cesar prend le premier une coupe à la main.
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les premices,
Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion,
Venez favoriser nostre reünion! »
Par les mêmes sermens Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses levres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissans efforts:
Madame, la lumiere à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits!
La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de Cesar composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure panché,

D'aucun estonnement il ne paroist touché.
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
A souvent sans peril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joye éclate malgré luy.
Pour moy, dust l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ay traversé la presse,
Et j'allois, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, Cesar et tout l'Estat.

AGRIPPINE.

Le voicy. Vous verrez si c'est moy qui l'inspire.

SCENE VI.

AGRIPPINE, NERON, BURRHUS, NARCISSE.

NERON, *voyant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrestez, Neron; j'ay deux mots à vous dire.
Britannicus est mort. Je reconnoi les coups;
Je connois l'assassin.

NERON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NERON.

Moy! Voilà les soupçons dont vous estes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable;
Et, si l'on veut, Madame, écouter vos discours,

Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous estoit cher, sa mort peut vous confondre;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non; Britannicus est mort empoisonné:
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NERON.

Madame... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, Seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auroient cousté de plus justes regrets.
Il aspiroit plus loin qu'à l'hymen de Junie.
De vos propres bontez il vous auroit punie.
Il vous trompoit vous-mesme, et son cœur offensé
Pretendoit tost ou tard rappeller le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
Sur ma fidelité Cesar s'en soit remis,
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres;
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursui, Neron, avec de tels ministres.
Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursui : tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frere;
Je prevoi que tes coups viendront jusqu'à ta mere.
Dans le fond de ton cœur je sçay que tu me hais;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits;
Mais je veux que ma mort te soit mesme inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille:

Rome, ce Ciel, ce jour que tu receus de moi,
Par tout, à tout moment, m'offriront devant toy.
Tes remords te suivront comme autant de furies
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries :
Ta fureur, s'irritant soy-mesme dans son cours,
D'un sang toûjours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espere qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'aprés t'estre couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroistra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voila ce que mon cœur se presage de toy.
Adieu, tu peus sortir.

NERON.

Narcisse, suivez-moy.

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah! Ciel! de mes soupçons quelle estoit l'injustice!
Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse!
Burrhus, avez-vous veu quels regards furieux
Neron en me quittant m'a laissez pour adieux?
C'en est fait; le cruel n'a plus rien qui l'arreste:
Le coup qu'on m'a predit va tomber sur ma teste.
Il vous accablera vous-mesme à vostre tour.

BURRHUS.

Ah! Madame, pour moy, j'ay vécu trop d'un jour.

Plût au Ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moy l'essai de sa fureur nouvelle;
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'Estat!
Son crime seul n'est pas ce qui me desespere:
Sa jalousie a pû l'armer contre son frere;
Mais, s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Neron l'a veu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifferens ont déja la constance
D'un tyran dans le crime endurci dés l'enfance.
Qu'il acheve, Madame, et qu'il fasse perir
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Helas! loin de vouloir éviter sa colere,
La plus soudaine mort me sera la plus chere.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah! Madame! ah! Seigneur, courez vers l'empereur,
Venez sauver Cesar de sa propre fureur.
Il se voit pour jamais separé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoy! Junie elle-mesme a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler Cesar d'un eternel ennui,
Madame, sans mourir, elle est morte pour luy.
Vous sçavez de ces lieux comme elle s'est ravie:
Elle a feint de passer chez la triste Octavie;
Mais bien-tost elle a pris des chemins écartez

Où mes yeux ont suivi ses pas precipitez.
Des portes du palais elle sort éperduë.
D'abord elle a d'Auguste apperceu la statuë,
Et, mouillant de ses pleurs le marbre de ses piez,
Que de ses bras pressans elle tenoit liez :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
Protege en ce moment le reste de ta race.
Rome dans ton palais vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pust ressembler.
On veut aprés sa mort que je luy sois parjure.
Mais, pour luy conserver une foy toûjours pure,
Prince, je me devouë à ces dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple, cependant, que ce spectacle estonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs, et, plaignant son ennuy,
D'une commune voix la prend sous son appuy.
Ils la menent au temple où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidellement le dépost precieux
Du feu toûjours ardent qui brûle pour nos dieux.
Cesar les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour luy plaire :
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrester.
De mille coups mortels son audace est punie ;
Son infidelle sang rejaillit sur Junie.
Cesar, de tant d'objets en mesme temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé ;
Il rentre. Chacun suit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurez

N'osent lever au ciel leurs regards égarez ;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son desespoir aigrir l'inquietude,
Si vous l'abandonnez plus long-temps sans secours,
Que sa douleur bien-tost n'attente sur ses jours.
Le temps presse, courez. Il ne faut qu'un caprice :
Il se perdroit, Madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice.
Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.
Voyons quel changement produiront ses remords ;
S'il voudra desormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux dieux que ce fust le dernier de ses crimes !

FIN.





NOTES

DU TOME PREMIER

LA THÉBAÏDE

La première édition de *la Thébaïde,* qui est de 1664, est précédée d'une épître dédicatoire *à Monseigneur le duc de Saint-Aignan, pair de France,* qui n'a pas été reproduite dans les editions suivantes.

Page 1, ligne 6. *Ils*, et non *elles*, se trouve dans toutes les éditions contemporaines de Racine.

— 20. Daniel Heinsius avait publié à Leyde, en 1611, une édition de Sénèque le Tragique.

— 26. Dans notre texte, il y a un point avant *c'est à dire.* Nous ne l'avons pas conservé, ne pensant pas, comme un éditeur moderne, que cette ponctuation « fait bien sentir le sens plus fort et plus détaché qu'avait dans l'origine cette locution ». Nous croyons qu'il n'y a là qu'une de ces négligences de ponctuation très fréquentes dans les impressions du XVIIe siècle.

P. 5, vers 1. Ce sont les Thébains, qui ont fait une sortie pendant que Jocaste dormait.

6, 21. *Monstres,* c'est-à-dire choses monstrueuses (sens du latin *monstra*).

P. 14, v. 11. Cette phrase est embrouillée. *L'un à l'autre contraire* se rapporte-t-il aux deux frères, ou bien aux ordres qu'ils donneraient? Si c'est aux deux frères, la phrase est bien étrangement construite; si c'est aux ordres, *l'un* est de trop. Aussi préférons-nous cette variante de l'édition de 1664 :

Vous les verriez toûjours l'un à l'autre contraire
Détruire aveuglément ce qu'auroit fait un frere,

quoique cette dernière construction ne soit pas bien régulière et échappe à l'analyse. Nous n'aurons pas l'outrecuidance de refaire les vers de Racine; mais la véritable construction serait :

Et vous verriez toûjours l'un à l'autre contraire
Détruire aveuglément ce qu'auroit fait son frere,

et nous ne la donnons que pour mieux expliquer notre pensée.

17, 8. Le *cours* d'une flamme est une expression singulière, mais à laquelle il n'existe pas de variante.

21, 28. Nous nous sommes écarté ici du texte de 1697, qui donne *sa seur,* pour imprimer *la seur,* qui se trouve dans les éditions de 1664 et de 1676. *Sa sœur* est, en effet, inadmissible; c'est *leur sœur* qu'il aurait fallu, et que Racine a sans doute voulu éviter à cause de la dureté de la prononciation.

25, 10 *Ministre* s'employait alors quelquefois comme substantif féminin. On en trouvera un autre exemple dans *Bajazet*, acte IV, scène IV. C'est Roxane qui parle :

C'est moi qui, du sien ministre trop fidèle,
Semble, depuis six mois, ne veiller que pour elle.

30, 4. Ménecée, qui ne figure pas parmi les personnages de la pièce, est fils de Créon, comme Racine nous l'a, d'ailleurs, appris dans le premier acte.

33, 18. Le texte de 1697, et même celui de 1702,

donne ici *regardant*, au lieu de *regardent*, ce qui n'est qu'une faute copiée d'une édition sur l'autre.

P. 40. Les premiers vers prononcés par Créon dans la scène VI s'adressent à Antigone, qui vient de sortir.

47, v. 9. Quoique les éditions de 1697 et 1702 donnent *mon fils*, nous avons cru devoir imprimer *mes fils*, puisque c'est à ses deux fils que Jocaste s'adresse.

— 20. Il y aurait beaucoup à dire sur la construction de ce vers, qui serait, en tout cas, plus régulière et plus intelligible s'il y avait *embrasser* au lieu de *s'embrasser*.

49, 6. *Met*, et non *mets*, se trouve dans toutes les éditions contemporaines de Racine. On rencontre, du reste, de fréquents exemples de cette troisième personne, motivée par le *qui*, laquelle était beaucoup plus conforme à la logique grammaticale.

53, 24. Il y a bien *voyons*, et non *voyions*; l'édition de 1687 donne seule *voyions*. Il arrivait encore assez fréquemment que, dans ce cas, on omît l'*i* qui marque le subjonctif.

54, 5. *Vû* est sans accord dans notre texte de 1697. Les éditions précédentes avaient donné *vus*.

70, 9. Le vers nous force ici à imprimer *Iocaste*, au lieu de *Jocaste*.

ALEXANDRE LE GRAND

L'édition originale, de 1666, contient une épître *au Roy* et une première préface que ne reproduit pas l'édition de 1697.

Page 79, vers 18. Les premières éditions, de 1666 à 1687, donnent *au travers*, qu'on ne retrouve plus ensuite que dans l'édition de 1750.

85, 15. On pense que ce vers fait allusion à Abdalonyme, qu'Alexandre avait fait roi de Tyr.

P. 85, v. 23. Les éditions posthumes de Racine ont imprimé : « l'un *ou* l'autre ».

91, 15. Il y a bien *prêt de,* et non *près de.*

93, 7. On ne sait ce que c'est que cette ville d'Omphis.

94, 12. *Vû* est bien imprimé sans accord.

— 14. *Tout* est mis au singulier dans toutes les éditions anciennes.

97, 20. *L'Inde* est ici au masculin parce qu'il est mis pour *l'Indus.*

110, 10. Bessus, satrape de Bactriane, qui avait enchaîné et assassiné Darius, fut envoyé au supplice par Alexandre.

115, 6. Ce vers est la traduction de la phrase relative à Alexandre qui se trouve dans le livre premier des Macchabées : *Siluit terra in conspectu ejus.*

118, 6. Au sujet de *prêt de*, voir la note de la page 91.

119, 9. Faisons encore remarquer ici que *l'Inde* est pour *l'Indus.*

121, 19. *Ne tient-il qu'à,* employé ainsi impersonnellement, équivaut à : « N'y a-t-il qu'à »

140, 3. *Toute entiere* est imprimé ainsi dans toutes les éditions contemporaines de Racine.

ANDROMAQUE

On remarquera que cette préface, qui a paru pour la première fois dans l'édition de 1676, n'a pas d'autre titre que ces mots : « Virgile, au troisième livre de l'*Énéide.* » Une autre préface, donnée par l'édition originale de 1668 et celle de 1673, commence par les mêmes vers, suivis du même premier alinéa · c'est la suite qui diffère.

Page 160, vers 8. Oreste était fils d'Agamemnon, frère de Ménélas, lequel était père d'Hermione.

P. 162, v. 6. *On craint qu'il n'essuyast* paraît choquant, à cause de l'ellipse qui se trouve dans la phrase, dont la construction complète serait : « On craint que, s'il vivait, il n'essuyât. »

163, 21. On voit qu'on a imprimé *allumé* au lieu d'*allumai* à cause de la rime.

172, 24. A partir de l'édition de 1702, on a imprimé : « Qui vous a dit? » en supprimant le pronom *le*.

173, 14. *Illion* est bien imprimé avec deux *l* dans notre texte, sans doute par l'entraînement du mot *rébellion,* qui termine le vers précédent.

181, 2-3. *Surtout* employé dans deux vers consécutifs est une négligence qui a échappé à Racine.

188. Scène vi. Au commencement de cette scène, Pyrrhus parle à Phœnix dans le fond du théâtre.

191, 2. *Je sers,* c'est-à-dire : je suis esclave.

197, 5. *Craistre* se trouve imprimé ainsi, à cause de la rime, dans toutes les éditions contemporaines de Racine. C'est, du reste, ainsi qu'on le prononçait.

200, 2-3. Nous avons suivi, pour ces deux vers, la ponctuation constamment indiquée dans les éditions contemporaines de Racine. On a cru, depuis, pouvoir mettre une virgule après *ranger,* et un deux-points après *salaire,* ce qui est, en effet, plus conforme aux règles de grammaire qui ont régi définitivement notre langue; mais, du temps de Racine, on ne se faisait pas encore scrupule d'abandonner le premier sujet de la phrase pour en donner un autre au verbe. Et d'ailleurs, dans les phrases de ce genre, la première partie n'est pas, à proprement parler, un sujet, mais bien plutôt un complément du régime qui se trouve placé avant le sujet, par réminiscence de la construction latine.

202, 11. A cause de la rime, on a imprimé *aimé* au lieu d'*aimai*. Voir un cas analogue page 163.

— 28. *Opprimer* a ici le sens latin de surprendre, attaquer.

P. 209, v. 1. Quoique notre édition de 1697 et toutes les éditions contemporaines de Racine donnent *un autre,* nous n'avons vu là qu'une faute incessamment reproduite, et que nous n'avons pas cru devoir conserver.

— 8. Toutes les éditions anciennes donnent *aux piez,* tandis qu'il faudrait *au pied,* au singulier.

211, 1. On trouve dans l'ancien français plusieurs exemples de *dissiper* employé dans le sens que nous donnons à *se dissiper.*

214, 15. Nous avons rompu ici avec une ponctuation qui se trouve dans les éditions anciennes, mais qui, suivant nous, présente une construction moins française. Elles donnent toutes le vers ainsi :

Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face...

219, 15. Nous avons cru devoir mettre des points de suspension à la fin de ce vers, quoiqu'il n'y en ait pas dans les éditions contemporaines de Racine

BRITANNICUS

Page 223. Cette préface est celle de l'édition de 1676, reproduite par les éditions suivantes. Une première préface avait paru en 1670.

230, v. 11. Domitius est le nom que porta Néron avant d'être adopté par Claude.

231, 4. Agrippine était petite-fille de Claudius Drusus Néron, et arrière-petite-fille de Tibérius Claudius Néron.

— 6. Caïus est le nom véritable de l'empereur connu sous le surnom de Caligula.

235, 29. *Confidence* veut dire ici confiance.

238, 14. *Nièce*, pris ici dans le sens général du latin *neptis,* veut dire descendante.

P. 244, v. 14. La fin de ce vers s'adresse aux gardes.

254, 7. *Captivez*, c'est-à-dire tenus à l'écart, tenus dans l'ombre.

259, 27. Toutes les éditions contemporaines de Racine portent *à qui;* ce n'est que depuis qu'on s'est avisé d'imprimer *à quoi*. *S'attendre à quelqu'un* s'employait dans le sens de compter sur quelqu'un. La Fontaine, dans *l'Alouette et ses petits*, a dit : « Ne t'attends qu'à toi-même. »

260, 14-17. On a beaucoup blâmé Racine de ce petit monologue de Narcisse, qui, en effet, est inutilement odieux, et qu'on dut quelquefois supprimer à la représentation, à cause de la répugnance qu'il inspirait aux spectateurs.

265, 21. *Exclus*, bien qu'au singulier, est imprimé avec un s. Jusque dans le courant du siècle suivant, on a écrit *exclus* et *excluse*.

268, 1. *Notre intelligence*, c'est-à-dire : notre bonne entente

270, 16. *Disputer*, c'est-à-dire : disputer le terrain, résister.

272, 22. *Conte* est bien imprimé ainsi. D'ailleurs, au XVIe siècle surtout, on écrivait indifféremment *compte* ou *conte*, qui sont le même mot, venant du latin *computare*.

276, 8. Dans les éditions postérieures, ce vers est précédé avec raison d'un jeu de scène : *Aux Gardes*, ou *Apercevant Burrhus*.

280, 32. Il faudrait, pour que la phrase fût complète « Je *vous* ai vu favoriser... » C'est ce qui avait engagé certains éditeurs à imprimer *favorisés*. Mais toutes les éditions contemporaines de Racine donnent *favoriser*, que nous avons conservé.

283, 27. Avant ce vers l'édition de 1670 donne le jeu de scène *Burrhus rentre*, qui aurait dû être maintenu.

294, 24. Comme dans le vers 32 de la page 280, il faudrait ici l'adjonction du pronom *vous* pour que la phrase fût complète.

P. 300, v. 10. Après ce vers se trouve, dans l'édition de 1670, une scène entre Néron, Agrippine, Junie et Burrhus, que Racine a supprimée depuis.

301, 19. Nous avons adopté pour ce vers la ponctuation des éditions contemporaines de Racine. Nous aurions cependant préféré la ponctuation qui termine la phrase après *Néron,* et qui a été adoptée par quelques éditeurs.

Poursuis, Néron. Avec de tels ministres
Par des faits glorieux...

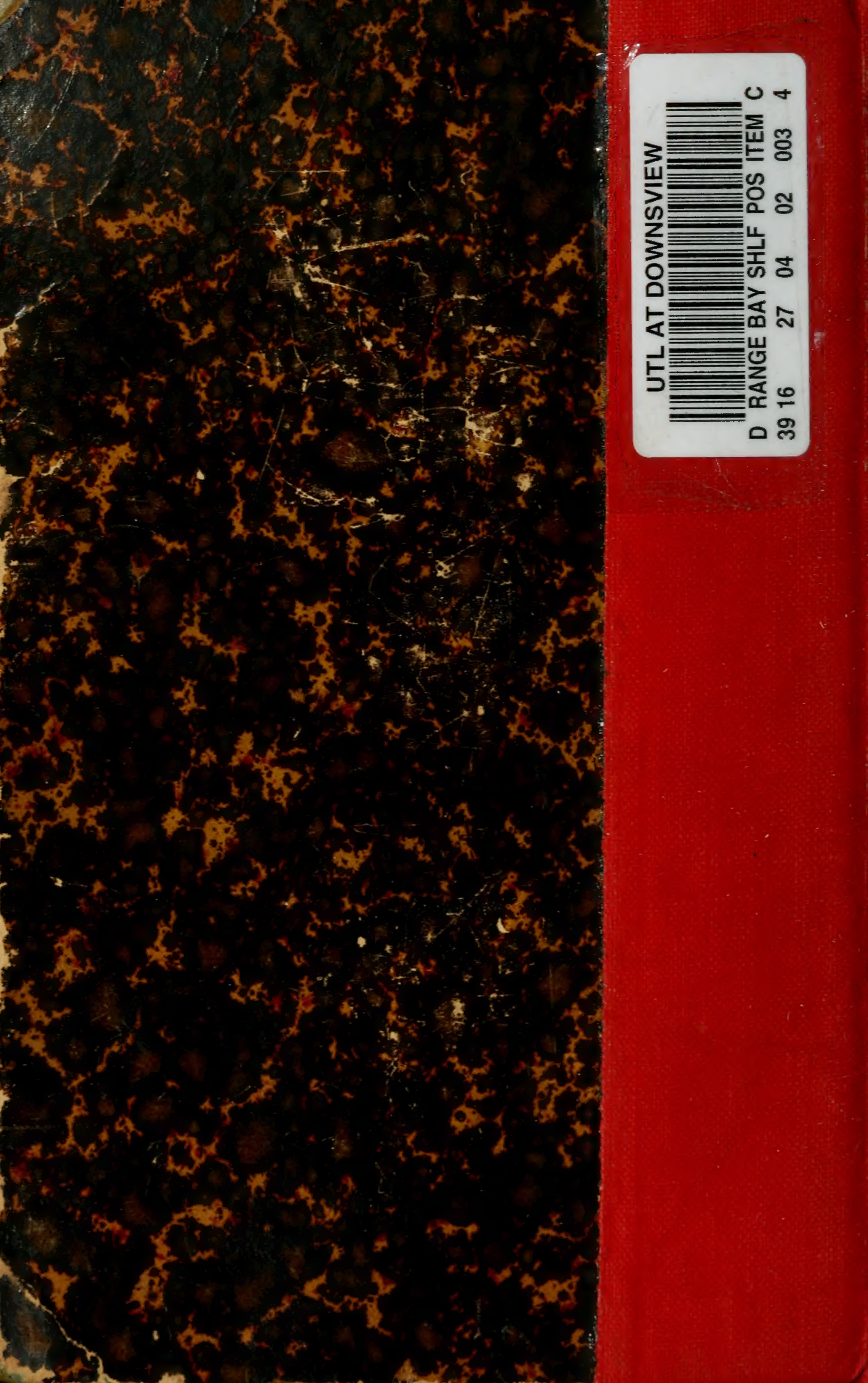




TABLE DES MATIÈRES






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 27 04 02 003 4